

Père Patrick

Les étapes de la croissance

Marie-Reine
La Canourgue

La relation de paternité, la relation de maternité et la relation de filiation	2
La conscience sensible.....	10
Les étapes de la croissance de l'identité, première partie.....	23
Les étapes de la croissance de l'identité, deuxième partie	31
Les étapes de la croissance de l'identité, troisième partie	41
Les qualités de la femme dans la maternité	51
Les qualités de l'homme dans la paternité.....	59

La relation de paternité, la relation de maternité et la relation de filiation

Quand nous faisons un petit arrêt annuel, nous regardons plutôt la question de la substance, de la perfection, de l'être, de la vie intérieure et de la grâce. La substance, la grâce et la perfection nous stabilisent, nous sécurisent, tandis que la relation...

Nous sommes en relation avec ceux qui sont proches de nous, ou nous avons coupé des relations. La relation est toujours un mélange de ce qui a été coupé, de ce qui a été tordu, des désirs de retrouver des relations, et les relations fondamentales sont évidemment les relations de paternité, de maternité et de filiation : nous sommes père, nous sommes mère, nous sommes fils. Et ces relations sont troublées, c'est pourquoi il est si peu commode d'aborder cette question, nous n'aimons pas trop cela.

Ordinairement, lorsque nous nous retrouvons ici à la Canourgue, nous demandons à l'Esprit-Saint de nous aider à rentrer dans les Mystères insondables, pour que notre intelligence puisse sonder visiblement ces Mystères et que nous puissions commencer à les comprendre grâce à une aide qui ne vient pas de notre intelligence et qui vient de la Puissance de Dieu, pour faire en sorte que ces Mystères transforment de l'intérieur notre pâte humaine. La retraite est faite pour que nous soyons transformés par la grâce, et tout notre problème, puisque nous ramenons toujours tout à notre manière de comprendre, est d'être spirituellement disponibles pour que la grâce puisse transformer notre manière de comprendre. Une retraite est faite pour nous permettre d'aller beaucoup plus loin et de rentrer en nous-mêmes en coopérant à cette vision de Dieu sur nous, sur les Mystères de Dieu, sur les Mystères de l'Eternité, sur les Mystères révélés. C'est pour cela que nous avons déjà engagé notre cœur sur le Mystère de la Confession, le Mystère de la Sponsalité, le Mystère de l'Eucharistie. Cette année, nous ne pouvons pas faire cela, mais nous ne passons pas à une vitesse inférieure, nous essayons d'être attentifs à la question de la paternité et de la maternité, nous essayons de regarder, dans la lumière de la Sagesse, cette question de la relation.

Hier, lors de la Profession de ces petites religieuses, ces petites épouses, nous avons vu, c'était aveuglant, que nous étions dans un contexte et une atmosphère que nous ne trouvons plus dans le monde. Si nous avions regardé de l'extérieur, nous aurions dit que nous nous retrouvions au Moyen-âge, mais si nous regardions de l'intérieur, nous nous apercevions que le Père Fondateur avait une relation vivante de paternité avec chacune des bonnes sœurs ; chaque parole, chaque battement de l'affection de sa paternité spirituelle instrumentale résonnait sur ces visages féminins, et les sœurs étaient dans une relation de filiation, elles étaient des petites filles qui n'avaient pas peur de se retrouver dans une relation d'engendrement. Nous sommes engendrés, fondamentalement, nous n'avons pas à refuser notre identité. Notre origine est que nous sommes engendrés, il n'y a rien de traumatisant à cela. Nous avons été engendrés par notre père, par notre mère et par Dieu. Dieu le Verbe Lui-même, le Créateur, est « engendré, non pas créé », le Verbe de Dieu est le Fils éternellement engendré, Dieu est éternellement engendré.

Il faut comprendre le climat apocalyptique d'efficacité et d'agitation dans lequel nous nous trouvons. Dans ce climat-là, être engendré est une honte. Etre engendré relève de la fécondité, et non de l'efficacité. La recherche de l'efficacité pour elle-même est en contradiction avec la recherche de la fécondité. Pour qu'il y ait efficacité et que l'efficacité soit prise pour elle-même, il est nécessaire qu'il y ait beaucoup d'agitation. S'il y a un moment de repos, de réflexion, d'autonomie, de liberté, l'appel à la fécondité revient et du coup l'efficacité ne peut plus être prise pour elle-même. C'est pourquoi dans le sixième Sceau de l'Apocalypse (chapitre 6), il y a beaucoup d'agitation, sans laquelle le règne de l'efficacité pour elle-même n'est pas possible. Tandis que la relation vivante (la relation qui n'est pas métallique, logique,

informatique) implique que nous retrouvions cette paternité, cette maternité, cette identité qui est la nôtre et qui consiste à voir que nous sommes un fils et une toute petite fille, que nous sommes engendrés. Si nous retrouvons d'abord cette relation fondamentale qui a été coupée à un moment donné (notre première relation est d'être enfant, d'être engendré, mais à un moment nous ne nous sommes pas retrouvés très bien comme fils de notre père, comme fille de notre mère, comme fille de notre père ou comme fils de notre mère, et nous sommes partis dans une autre direction, donc il faut reprendre cette relation vivante là où elle s'est arrêtée de croître), si cette relation de fils, d'engendrement, opère sa croissance et arrive à sa maturité, nous allons pouvoir trouver en nous la source d'une relation vivante dans l'ordre de la fécondité, et donc une relation de paternité et une relation de maternité.

Nous allons regarder un petit peu ce sujet très délicat. Délicat parce qu'il est blessant, délicat parce que tout un mélange de problèmes psychologiques se pose, tout un mélange de problèmes spirituels se pose, tout un mélange de problèmes religieux se pose, et toute une intervention de la Grâce, pour nous remettre dans cette relation de fils, pour nous remettre dans les mains du Père, pour découvrir notre Mère. Cette question touche aussi bien sûr aux réactions du corps, il y a quelque chose de viscéral par rapport à cela. Aujourd'hui, nous sommes mal fagotés sur ce plan-là, alors ça fait mal, à raison de quoi, comme nous n'aimons pas tellement nous sentir mal, nous engendrons par rapport à cette quête de la vérité des mécanismes de défense que je voudrais vous signaler dès le départ, pour les reconnaître en nous bien sûr, mais aussi pour les reconnaître quand nous parlons avec nos enfants, avec nos amis, avec Dieu, avec Jésus, avec Marie, avec le Père, quand nous assistons à une cérémonie et que nous voyons qu'une paternité cherche à communiquer la vie divine, la vie de l'intelligence, le réveil de l'amour.

Nous n'allons pas décrire tous les phénomènes de défense, mais signalons au moins les trois principaux :

Si nous sommes vraiment très blessés par rapport à une relation de filiation, une relation de paternité, une relation de maternité, une relation sponsale de complémentarité, et que tout a été refoulé, si quelqu'un commence à en parler ou si nous commençons à vouloir essayer de revivre quelque chose d'analogue à cette relation perdue, alors nous ressentons en nous un mécanisme de défense qu'on appelle l'indifférence : nous n'en avons rien à cirer. Très curieusement, l'indifférence est en même temps une réaction violente et une réaction où nous ne ressentons rien : ça ne nous dit rien du tout. Nous pouvons transposer cela, sur le plan surnaturel, sur le plan religieux, sur le plan spirituel (c'est-à-dire humain, parce que l'homme est esprit dans une chair, donc les relations que nous avons sont des relations spirituelles, si elles sont humaines ; quand elles sont psy, nos relations sont animales, car l'homme est un animal raisonnable et nous ne nions pas notre dimension psychologique ; mais si nous sommes pleinement homme, femme, père, mère, enfant, nous avons ensemble des relations spirituelles ; spirituel ne veut pas dire forcément avec Dieu ; mais il est très bien que Dieu ne soit pas méprisé, qu'Il ne soit pas évacué, qu'Il ne soit pas mis dehors, et encore mieux qu'Il soit invité dans nos relations spirituelles) ou sur le plan psychologique (nous nous trouvons alors psychiquement avec un manque de maternité, un manque de stabilité). Que ce soit sur un de ces quatre plans, psychologique, spirituel (le plan de la contemplation, de l'extatique, de la mémoire et de l'identité pure), religieux ou surnaturel, nous avons ce mécanisme de défense de l'indifférence : « Moi, quand je dis le Notre Père, ça m'indiffère, ça ne me dit rien du tout. », ou alors, sur le plan surnaturel : « Je ne pourrai jamais dire à Marie, en regardant une statue : « Tu es ma maman, c'est toi qui me donnes la Vie en ce moment », quand je regarde Marie ça me laisse froid. » L'indifférence est le mécanisme de défense le plus

puissant qui soit en nous. Cette réaction est violente parce que par derrière il y a comme une espèce de dégoût que nous ne ressentons pas, nous ne ressentons que l'indifférence : « Ça ne me parle pas ».

Quand nous commençons à nous intéresser un petit peu plus à la question, quand le mécanisme de défense n'a pas pris totalement possession de nous, c'est plutôt une angoisse qui apparaît. Une peur qui n'est pas dans la lumière devient une angoisse. L'angoisse est un mécanisme de recul, sans que nous comprenions pourquoi. L'angoisse prouve que la relation n'est pas totalement coupée, il y a une boule qui monte, mais il ne faut pas s'affoler, et plutôt se réjouir parce que l'angoisse est le signe que nous acceptons de nous décriper, de lâcher un peu prise. Profondément, nous avons le désir de retrouver notre père, notre mère, d'être père, d'être mère, de passer d'une relation d'efficacité, une relation métallique ou une relation psychique inversée, à une relation spirituelle, une relation humaine de paternité, une relation vivante de filiation. Dans notre vie spirituelle, nous avons sûrement éprouvé ça un jour ou l'autre : « Je vais me tourner vers Marie parce que j'ai besoin d'une mère. » Marie, c'est sûr, est une mère parfaite, mais avant d'avoir eu le coup de cœur pour elle, nous avons sûrement éprouvé de l'indifférence : « Marie ? Ça ne me dit rien. » Parfois l'indifférence laisse apparaître un petit peu le dégoût : « Oh non, pas Marie, c'est trop cucu ! ». Puis une petite angoisse apparaît : « Je ne veux pas devenir comme toutes ces grenouilles de sacristie complètement ridicules. » L'angoisse est un phénomène de défense qui est beaucoup moins fort que l'indifférence. Ce que je vous dis là est très connu des psychologues, et pourtant, dans les hôpitaux psychiatriques, on continue à transformer en légumes les gens qui sont dans l'angoisse, on les met dans l'indifférence, donc dans une situation pire du point de vue de la fécondité ; et ce n'est même pas moins lourd à porter parce que du coup la destruction est énorme dans tout l'environnement humain, les infirmiers et les médecins eux-mêmes en subissent les conséquences. Ce n'est pas parce qu'ils font passer quelqu'un de l'angoisse à l'indifférence en le transformant en légume que sa vie spirituelle s'arrête. Dans la vie spirituelle, nous pouvons féconder la destruction, et nous pouvons féconder la résurrection, et nous sommes vases communicants. Jésus a été en relation avec tous les pécheurs, et la relation spirituelle que nous avons eue avec Lui a tout détruit en Lui qui était homme, Il s'est laissé détruire par amour.

Le troisième mécanisme, beaucoup moins fort, est un phénomène d'immaturation : « Oui, j'aime bien, mais de temps et temps, et pas trop » qui laisse petit à petit la place à une certaine émotion de sérénité, de paix : nous sommes contents, nous avons intérieurement une chaleur. Ce mécanisme de défense est plus subtil, il est un appel à la croissance. Nous avons retrouvé une relation vivante, mais comme nous voulons nous attarder à cette chaleur, à ce bien-être, nous ne croissons plus dans la filiation, dans la paternité, dans la maternité. Nous nous retrouvons, et du coup nous perdons la relation. Ce troisième mécanisme de défense est très sympathique, très agréable, mais il ne faut pas s'y arrêter.

- Je n'ai pas compris ce troisième mécanisme.

- Nos relations impliquent une fécondité, et toute fécondité implique une croissance. Il n'y a pas de croissance dans la relation d'efficacité : j'ai touché mon but ou je ne l'ai pas touché, j'ai obtenu un résultat ou je ne l'ai pas obtenu. « Maintenant mon fils est majeur, je n'ai plus autorité sur lui. » Et bien ce n'est pas vrai ! Ce qui est vrai, c'est que je n'ai pas pouvoir sur mon fils, ce pouvoir qui relève de l'efficacité. L'autorité relève de la fécondité, et dans la relation de fécondité, ça ne s'arrête jamais, mon autorité devient beaucoup plus profonde. « Mon fils a fait Polytechnique, il s'est marié avec une actrice qui est très mignonne et qui est

une comédienne remarquable (il n'y a qu'à regarder le jeu de ses yeux), il a deux résidences secondaires, et... bon, il est bouddhiste, mais toutes les religions se valent, et puis il est majeur, donc mon rôle est terminé. » Nous sommes nombreux à penser cela, mais en réalité, c'est un refus de paternité, la paternité essayant toujours d'obtenir la croissance.

Par rapport à ce que nous voudrions regarder, il ne sera pas étonnant que nous ayons tous par moment ces réactions de mélange de dégoût et d'indifférence, ces réactions d'angoisse, ou ces réactions d'intérêt. Nous le voyons bien dans un noviciat : pendant plusieurs mois les novices passent sur des sujets d'éthique, de métaphysique, de théologie, de spiritualité, et ça ne leur dit rien, puis pendant trois mois ils ont des angoisses et ne veulent pas aller en cours, et puis après ils trouvent ces sujets géniaux. C'est un petit baromètre : « ça ne me dit rien du tout », continuons ; « j'ai des angoisses », ça avance ; « ça devient vraiment intéressant », c'est bien, nous allons pouvoir plonger dans la relation. Le lâché prise se fait progressivement, il ne faut pas s'affoler.

Ce que je vais dire, je vais le dire pauvrement, parce que je cherche comme vous, et dans ce domaine très délicat, ce n'est pas commode.

Je voudrais dire tout de suite que toutes ces relations, toute cette fécondité humaine dans laquelle nous sommes sous la dépendance vitale et profonde d'un autre que nous-même, nous ramènent bien sûr au visage de notre papa et notre maman, mais que nous nous devons toujours faire cet effort de voir que la paternité et la maternité qui sont les visages auxquels nous sommes confrontés pour nous retrouver comme fils, comme enfant, viennent, quoi que nous puissions penser, quoi que nous puissions éprouver, quoi que nous puissions juger, de Dieu. Toute paternité vient de Dieu, tout engendrement vient de Dieu, parce que Dieu est Père, et la paternité de notre père vis-à-vis de nous est une paternité vivante participée de la Paternité de Dieu. Un des moyens que je pense être très important pour nous pour pouvoir faire cette quête de notre Père et cette quête pour retrouver l'enfant perdu qui est en nous, à chaque fois que nous allons parler du visage du Père, est de comprendre que notre papa, notre oncle, notre professeur, notre patron, le curé, le Pape, qui sont tous les *analogé* de la paternité, reçoivent leur autorité de Dieu. A Pilate qui l'interrogeait : « Ne sais-tu pas que j'ai le pouvoir de te relâcher et que j'ai le pouvoir de te crucifier ? », Jésus a répondu : « Tu n'aurais pas cette autorité sur moi si elle ne t'était pas donnée par Dieu. » (Jean, 19). Jésus reconnaît dans Pilate la Volonté et l'Autorité du Père éternel. Faisons toujours ce lien paradoxal entre une paternité blessée et une Paternité créée. Dieu est notre Père. Quand nous pensons à notre papa, notre père géniteur ou adoptif, qui est ce qu'il est et qui a ses limites, un instinct religieux (comme le disait Plotin, ce très grand philosophe du 2^e siècle) devrait nous faire toujours remonter à travers notre père jusqu'à la Paternité de Dieu, parce que Dieu est notre Père. Face à quelqu'un qui a autorité sur nous, nous sommes dans cette paternité qui participe automatiquement et directement de la Paternité de Dieu. Dieu nous a donné une âme spirituelle, Il nous a donné la Vie, et nous ressemblons beaucoup plus à Dieu notre Père éternel qu'à notre père géniteur temporel. Les deux sont liés, et lier les deux nous aide à retrouver cette relation de paternité. Si nous voulons à nouveau être fils en remettant notre propre intimité en relation concrète avec l'intimité de notre père, notre démarche est psychologique, tandis que si nous regardons la paternité de notre père par rapport à nous en regardant l'espace entre Dieu le Père, Celui qui donne la Vie, et notre père, nous sommes humains et nous regardons spirituellement la Paternité qui nous a engendrés.

Retrouver l'adoration naturelle aide beaucoup, et retrouvant l'adoration naturelle, nous retrouvons aussi dans le corps cette marque de l'engendrement de notre âme spirituelle dans

le corps. Cela nous vient de la relation entre le Père et notre papa. Et c'est dans cette lumière que nous pouvons regarder notre père dans une relation de vie ; sinon, ce sera une relation psychologique dans laquelle nous allons reprendre nos défenses et nos précautions, donc une relation métallique, une relation de logique, une relation analytique, une relation dialectique, une relation névrotique... Si la vache donne à son veau des grands coups de cornes parce qu'elle a eu mal, la relation entre la vache et le veau est névrotique. Nous ne sommes pas des vaches, nous sommes des hommes.

Puisque nous regardons cette relation vivante, faisons toujours cet effort spirituel, cet effort contemplatif de sortir de nous-mêmes pour retrouver la Présence de notre Père, notre Créateur qui nous a donné d'être à sa ressemblance, d'être à son image, et pour cela Il s'est servi d'un homme et d'une femme. Il faut remonter à la source dans le sens contraire du sens du courant, il faut adorer. Le troisième mécanisme de défense est agréable, mais il reste un mécanisme de défense parce qu'il nous empêche de faire cela et nous nous laissons aller dans le sens du courant, du climat idéologique dans lequel nous baignons. Nous sommes nettement dans un climat de meurtre du père (dans le langage de la pensée contemporaine), de destruction de l'enfant par l'avortement, et de lutte contre la fécondité maternelle. Le philosophe Glucksmann dit que nous n'avions encore jamais vu cela dans toute l'histoire de l'humanité. Et nous sommes imbibés de cela. Si nous allons dans le sens du courant, nous pouvons faire le deuil des relations de paternité, de maternité et de filiation.

Remettons-nous donc tout le temps dans les bras du Père. Pour cela, nous avons besoin de notre corps, parce que Dieu le Père nous a donné la vie en l'unissant à notre corps jusque dans l'aspect fondamental de notre corps, et c'est à cause de cela que nous sommes à son image et à sa ressemblance. Notre visage physique fait que contrairement à ce que nous croyons, nous ressemblons plus à la Face de Dieu notre Créateur qu'à la face de nos parents, même sur le plan de l'union du corps et de la vie intérieure. Du coup, nous finissons par aimer notre Père, et par apprécier et faire croître cette relation entre la Source de notre image ressemblance à Lui-même et ceux dont Il s'est servi dans nos parents. La porte d'entrée dans la Sagesse du corps et de la vie est ce que je viens de vous dire. Si nous nous plaçons dans ce centre de gravité-là, nous laissons s'écouler tranquillement les mécanismes d'indifférence, d'angoisse ou de paresse, parce qu'ils ne sont pas graves, ce n'est pas eux qui comptent, mais la réalité, la vérité, l'image et ressemblance de Dieu. Nous sommes des êtres de lumière vivante jusque dans notre corps grâce à la Paternité, ce que saint Augustin appelle la *Memoria Dei* : la Lumière éternelle s'est imprimée dans notre corps, ce qui fait que nous avons dans notre corps et dans notre âme spirituelle le Visage de Dieu. Dieu s'est servi pour cela de l'unité de chair de nos parents. La Paternité, cette Mémoire que nous avons de notre identité, de notre origine et de notre éternité, ce visage transparent originel qui est le nôtre est une marque de Lumière éternelle qui demeure.

- *Quelle relation cela a-t-il avec la Présence d'immensité ?*

- Par sa Présence d'immensité, Dieu est Créateur de tout ce qui existe. Le cosmos existe, la fleur existe, le papillon existe, tu existes, les autres existent ; tout être existe parce que l'Acte créateur de Dieu lui donne actuellement l'existence, et on appelle ça la Présence d'immensité. Dieu est partout présent par sa Présence d'immensité qui est liée à l'être. Tandis qu'ici nous parlons de la Présence vivante : la Lumière vivante qui brûle de l'intérieur la substance de notre corps est une lumière de Paternité qui fait que nous avons une innocence originelle ne demandant qu'à triompher de tout. Nous avons reçu ce Visage de Dieu sur nous quand nous étions une petite cellule. Cette Présence originelle, cette Lumière éternelle vivante, cette Identité originelle qui ne demande qu'à triompher de tout est dans l'aspect fondamental du corps, la cellule, et il faut la retrouver dans les bras du Père qui nous a donné la Vie.

Par l'intelligence nous retrouvons le Créateur, par le corps nous retrouvons le Père. Revenons à ce qui est authentique, originel dans le corps quant à notre identité, notre Origine et notre Fin, et cela, c'est cette Paternité.

Que se passe-t-il au niveau du corps au moment de la mort ? L'âme se sépare, d'accord, mais que fait le corps ? On dit que le corps tombe en poussière, mais ce sont les organes qui tombent en poussière, mais la structure fondamentale, la cellule, demeure. Des savants ont retrouvé dans la roche des restes d'abeille fossilisée : ce n'était pas de la poussière, ni des atomes, mais des cellules. Ils ont mis ces cellules dans une couveuse et ils ont réussi à faire revivre la cellule de l'abeille. La mort fait que le corps se décompose quant aux organes, mais normalement pas quant à la cellule. Quelquefois la décomposition du corps va jusqu'à la décomposition de la cellule, mais le corps des saints ne se décompose même pas quant aux organes.

- *Et la crémation ?*

- Je ne sais pas ce que fait la crémation. Quand on a brûlé Jeanne d'Arc sur son bûcher, on a demandé aux soldats de prendre ses cendres et de les disperser, mais au milieu de cendres, le cœur de Jeanne battait encore. Ce miracle relève plus de la Grâce chrétienne, tandis que la Paternité dont nous parlons est naturelle. Les soldats ont pris son cœur, l'ont découpé en morceaux et l'ont jeté dans la Seine ! Dans le Livre d'Ezéchiel (chapitre 37), nous lisons que Dieu, pour ressusciter la chair de tous les hommes, à la Résurrection de la chair, prend les restes de chaque être humain et reconstitue sur les os les ligaments, les nerfs, la chair, la peau, puis Il rétablit la *neshama* dans le corps qu'Il vient de reconstruire par sa Puissance créatrice de Résurrection. C'est à partir de l'aspect fondamental du corps que nous avons été créés au départ dans le sein maternel, et c'est aussi à partir de l'aspect fondamental de ce corps, la cellule, que Dieu opérera notre croissance corporelle par sa Toute Puissance et redonnera à notre corps son visage d'innocence glorieuse à la Résurrection. Avant notre Résurrection, nous serons, je l'espère, dans la Vision béatifique.

Qu'est-ce que l'homme à l'image et à la ressemblance de Dieu ?

Cette relation entre l'unité sponsale de nos parents et la Paternité vivante de Dieu engendre en nous toute une structure vivante, ordonnée, à l'image et à la ressemblance de Dieu. Cette image et ressemblance de Dieu, qui fait que nous sommes nous-mêmes, est le champ de bataille de notre combat spirituel, notre combat d'humanité, notre combat de paternité, notre combat de fécondité, notre combat de relation, notre combat d'amour.

Nous avons été créés par le Père à son image, Il nous a donné la vie ; nous avons été créés dans le Verbe de Dieu qui illumine tout homme lorsqu'il vient en ce monde ; et nous avons la marque de l'unité d'amour du Père et du Fils. Ces trois marques dans le développement spirituel du corps humain, comme une présence vivante indélébile qui donne à notre visage humain un reflet particulier, sont imprimées en nous. Comme une galette est imprimée par le feu, nous sommes imprimés par le Père, par le Verbe et par cet amour si puissant qu'il y a entre le Père et le Fils, nous existons, nous vivons, et cette impression va jusqu'à notre corps.

Dans le chapitre 6 de l'Evangile selon saint Jean, Jésus a donné une très belle définition de la plénitude de l'humanité dans le Fils du Père : « **Je suis le Pain de la Vie** ». Toute notre intériorité est marquée par un appel à vivre de notre humanité de manière contemplative et de manière extatique dans une mémoire d'Eternité. C'est cela qui structure toute notre intelligence dans sa pointe, dans sa profondeur, dans sa liberté, dans sa plénitude : notre intelligence est contemplative.

Notre cœur est capable de gérer ses émotions pour retrouver sa puissance extatique.

Et la Mémoire de Dieu, la mémoire du corps, la mémoire de l'Innocence, la mémoire de l'Origine, la mémoire de la Fin : ces cinq choses sont présentes corporellement dans notre mémoire spirituelle.

Nos puissances spirituelles se décomposent en intelligence, (recherche de la vérité), amour (affectivité) et mémoire, et se diffusent dans un écho intérieur qu'on appelle le point de vue psychologique, dans notre vitalité intérieure.

Trois grands aspects dans notre vitalité : les sens externes, la sensibilité interne et l'aspect matériel du corps. Notre corps fait partie substantielle de notre personne, et parce qu'il est composé de matière il nous met en relation avec l'univers. Certaines hypothèses scientifiques parlent d'un lien tachyonique, les tachyons étant des éléments de matière qui vont à une vitesse supérieure à la vitesse de la lumière mais comme ils ne peuvent pas remonter dans le temps, ils rentrent dans un temps spatial. Personnellement, ces hypothèses me plaisent beaucoup, parce que j'avais imaginé que du point de vue de la stricte matière, beaucoup plus élémentaire que la cellule (la cellule étant un amas de millions de particules élémentaires), des particules de matière d'un corps transfiguré, habité par la Gloire du Saint-Esprit, se diffusaient dans tout l'univers. Il me paraît évident qu'il y a quelque chose de la matière de notre corps qui se diffuse, la relation entre l'univers et nous n'est pas seulement morale, ce n'est pas uniquement de la lumière immatérielle, il y a forcément un support de matière. D'où la haine de l'Anti-Père, de l'Anti-Dieu, pour le corps humain.

Il y a donc un aspect physique, un aspect de sensibilité interne, et un aspect de sensibilité externe. Tout cela rejoint cette grande structure de la Présence du Père, du Verbe et de l'Amour éternel dans notre corps. Les puissances qui commandent tout notre monde psychologique et sont sources de tout ce que nous ressentons sont la mémoire sensible : « Je me rappelle, quand j'étais enfant... », l'imagination, le sens commun et la cogitative. La mémoire sensible coupée de la mémoire ontologique, la mémoire qui oublie sa propre substance et qui n'est que mémoire psychologique, engendre tout un monde d'inconscient. Faire revenir à la mémoire sensible tout ce monde d'inconscient est une démarche psychologique. Faire revenir le souvenir avec cette mémoire et avec le corps à la *Memoria Dei*, à la mémoire ontologique, est une démarche spirituelle, une démarche humaine. Puis il y a tout l'aspect des sens externes, sens du toucher, du regard, de l'ouïe, de l'odorat, du goût, de faire un jugement d'existence et de toucher le point de vue de l'être, de l'existence.

Avec cette structure trinitaire qui est en nous : esprit – âme – corps d'une part, intelligence – amour – mémoire ontologique d'autre part, une vitalisation se fait dans l'homme, qui est aussi de trois types :

Un mouvement centrifuge vivant par lequel nous pouvons vivre du don : la vitalité de la Paternité vivante spirituelle lumineuse, amoureuse, transVerbérante (voilà pour le Verbe), féconde et glorieuse de Dieu passe à travers nous et veut être glorifiée ; nous nous donnons à Dieu, Dieu nous donne à notre prochain.

Un mouvement centripète vivant d'accueil : nous recevons la grâce, l'amour, la lumière, la réalité, la vérité, les personnes qui sont autour de nous pour les faire vivre en nous.

Et un mouvement circulaire, sur lequel nous reviendrons, qui fait que nous passons de cette conscience d'amour d'origine qui est en nous, cette conscience trinitaire qui n'est pas consciente, à la conscience de raison et à la conscience sensible.

Saint Denis l'Aéropagyte et les grands mystiques dominicains disent que quand Dieu opère des grandes transformations mystiques dans notre vie intérieure dans l'oraison, les impressions anagogiques de Dieu passent ou par le mouvement centrifuge (la verticale), ou par le mouvement centripète (l'oblique, dans le langage théologique du 14^e, 15^e et 17^e

siècles), ou par le mouvement circulaire. Mystiquement, l'implication surnaturelle de la Présence totale de Dieu traversant notre esprit, notre intériorité et notre corps utilise cette structure du centrifuge, du centripète, du circulaire.

Nous avons parlé tout à l'heure de la conscience d'amour : retrouver tout le temps intérieurement et profondément la Présence paternelle de Dieu. La conscience de raison est quand nous commençons à voir clairement cette Présence. La conscience sensible fait passer cela jusqu'aux sens externes et nous met en relation réelle. Pour cela, il faut que nous puissions être très réceptifs, très amoureux, avec la Présence de Dieu et avec le fait que nous revivions, un grand mouvement circulaire se fait, nous bouillonnons et ce bouillonnement nous permet de regarder l'autre d'une manière véritable, d'une manière concrète, et de retrouver une relation de paternité et de maternité.

Il faut retrouver dans l'aspect fondamental du corps, la cellule, cette Présence originelle de Dieu qui vivifie notre première cellule dans une identité totale, une image et ressemblance de Dieu, et qui doit illuminer toutes nos cellules de l'intérieur même de ces cellules. C'est cette *Memoria Dei* qui nous redonne la force quand nous en reprenons conscience corps, âme et esprit. Le mouvement circulaire est ce passage par l'amour, par cette vitalisation, par cette filiation, par cette spiritualisation, par cette vivification, par cette illumination intérieure. Quand ce mouvement circulaire reprend, notre conscience sensible est à nouveau vivante, elle est sortie de l'inhibition et nous sommes en relation. A ce moment-là, les relations d'identité, de paternité, de maternité et de filiation sont inscrites dans la conscience sensible. Quand tout marche très bien, ça se passe comme cela. Une vie entière dans cet amour, cette union, cette progression, cette croissance, cette sainteté, c'est extraordinaire !

Seulement, avec le péché originel, avec toutes nos misères, le mensonge a pénétré par l'imagination et c'est l'imaginaire (la folle du logis) qui est devenu la locomotive de notre vie intérieure, nous a fait sortir du réel et rentrer dans l'illusion, nous faisant évidemment échapper à la relation : nous ne voulons plus être fils, nous ne voulons plus être père, nous ne voulons plus être mère.

Il va donc falloir essayer de retrouver cette relation.

La conscience sensible

A cause d'un oubli ontologique, nous nous rappelons d'autres relations beaucoup moins personnelles, beaucoup moins spirituelles, des relations qui n'assouissent pas notre soif d'amour, et c'est pour cela que ces relations sont toutes blessantes. Il faut toujours retrouver la mémoire d'origine, la mémoire d'éternité qui est imprimée dans notre substance : nous dépendons du Père.

Nous avons vu tout à l'heure en quoi nous sommes image et ressemblance de Dieu avec cette dimension trinitaire qui est en nous et qui fait que nous sommes des êtres d'intelligence, d'accueil, que nous sommes des êtres d'amour spirituel, et que nous sommes des êtres à l'image et ressemblance de Dieu, des êtres qui sont advenus et qui sont encore resplendissants de cette impression de la Paternité lumineuse et éternelle du Père créateur. Ceci est inscrit dans l'unité de notre esprit et de notre corps. Nous l'oublions parce que nous nous sommes investis dans le point de vue psychologique de l'âme et que nous avons perdu la mémoire du corps, la mémoire de l'esprit et la mémoire d'origine. Cette mémoire d'éternité est imprimée en nous. Pour la retrouver, il suffit d'être présent à notre corps dans son aspect le plus fondamental, la cellule, et si nous sommes spirituellement éveillés, comme dans l'état dans lequel nous étions au premier instant de notre vie dans la première cellule, nous nous mettons dans cet état-là par un exercice qui n'est pas un exercice de mémoire intellectuelle mais un exercice de mémoire corporelle et spirituelle en même temps, qui n'est pas un exercice de mémoire souvenir parce que nous ne nous en souvenons pas, nous nous rendons compte que c'est le corps qui crie cette soif d'éternité, cette soif d'absolu, ce n'est pas tellement dans notre intelligence ni dans notre affectivité. C'est inscrit dans notre corps, cette Lumière éternelle a imbibé le buvard de notre chair, dès le départ, et quand les cellules se multiplient, elles ont toujours cette impression. Elle est voilée, parce que nous l'avons oubliée. Nous sommes intelligence, volonté, mémoire. Cette impression va rejaillir sur notre psychologie, sur notre vie intérieure et enfin, également sur notre corps.

Notons ici les trois grands mouvements vitaux correspondants dans une personne normale :

- L'image de Dieu trinitaire qui est en elle veut vivre et déborder, c'est pour cela que nous avons tendance à nous donner totalement de manière toute pure et intégrale, le don, l'amour, mouvement centrifuge.
- Un mouvement vital d'accueil de tout ce qui vit, de tout ce qui est lumineux, tout ce qui est spirituel, tout ce qui est perpétuel, tout ce qui est splendide.
- Et enfin un mouvement circulaire très intéressant à regarder parce qu'il nous amène à la relation.

Trois grands types de conscience accompagnent ces grands mouvements fondamentaux :

Une conscience qui est profondément spirituelle, que nous appelons la conscience d'amour, conscience spirituelle perdue. L'image ressemblance de Dieu reste au fond de ce diamant qui est dans notre chair, nous restons un prince, un fils, une image, une ressemblance, un trésor divin, au milieu d'un univers qui attend la révélation des fils de Dieu. Cette très grande innocence divine ne demande qu'à resplendir à nouveau, et elle nous donne une très grande force spirituelle. Cette conscience-là est très spirituelle, c'est elle qui est la plus proche de la Présence de Dieu, Présence marquée, trace au fond de nous de Sa lumière.

Psychologiquement, lorsque nous prenons conscience de cette force divine qui est en nous du côté de la mémoire ontologique, elle provoque un mouvement circulaire, elle se mue en conscience de raison.

Et si nous vivons pleinement, ça déborde et ça prend toute notre sensibilité interne et externe, conscience sensible, et du coup nous allons pouvoir être en relation d'amour total et personnel, nous allons pouvoir rentrer en communion, nous allons pouvoir découvrir notre père, découvrir notre mère, découvrir que nous sommes fils, découvrir notre identité, découvrir notre nom, découvrir notre ami, découvrir notre moitié complémentaire.

Ce mouvement circulaire est merveilleux, parce que la relation de filiation réelle dans la communion des personnes dans notre liberté actuelle nous ramène à ce mouvement centripète, nous ramène à cette conscience d'amour et redynamise notre vitalité intérieure. Les trois mouvements de vie sont simultanés.

Ce que nous voulons regarder aujourd'hui est lié à ce qui se passe au niveau de la conscience sensible, celle qui nous met en relation.

Déjà bébé, enfant, adolescent, jeune, nous sommes en relation avec d'autres personnes, nous nous donnons à eux et nous recevons d'eux, et de même nous nous donnons à eux et nous sommes reçus par eux, dans un échange de don et d'accueil. Quand nous nous donnons vraiment à eux, le don est pur, sincère, libre, et nous en avons psychologiquement parfaitement conscience dans notre conscience de raison à certains moments. Dans le sein maternel, l'embryon se donne déjà, il est livré à sa mère, son innocence divine lui permet de faire des actes réels où apparaît le mouvement centrifuge de don où Dieu se donne à travers lui à sa mère. C'est pour cela que l'embryon guérit souvent sa mère, si celle-ci demeure attentive et réceptive. L'embryon, l'enfant, l'adolescent, l'adulte, le sage, se trouve avec ce mouvement centrifuge où Dieu se donne à travers lui, même s'il ne sait pas que c'est Dieu qui se donne à travers lui, et il compare sans arrêt ce qu'il donne et ce qu'il reçoit en échange.

Or il va de soi que ce qu'il reçoit et ce qu'il attend ne sont pas adaptés : il reçoit moins que ce qu'il donne, parce que Dieu donne tout. Aucun mécanisme de défense chez l'embryon, aucun phénomène de protection n'y supplée aux premiers jours.

Par contre chez la maman, à cause du péché originel, des péchés personnels, des atavismes et des blessures, des phénomènes de protection font qu'elle ne donne pas.

Dans notre conscience d'amour, nous comparons toujours ce que nous recevons et ce que nous donnons, nous nous donnons et nous ne recevons pas, notre vase d'amour se donne tout entier, il est vide, il est tout accueil, et il n'est pas rempli. Le désir d'aimer et le désir d'être aimé font qu'il y a toujours ces deux mouvements centripète et centrifuge qui se comparent dans la conscience d'amour embryonnaire, dans l'innocence divine. La croissance de l'enfant, la croissance de l'homme se fait de cette manière-là, de sorte que dès la conception l'enfant reconnaît parfaitement lorsqu'il y a manque d'amour et lorsqu'il y a amour. Nous en avons déjà parlé souvent : même s'il n'y a aucune analyse corticale en lui (nous parlons des moments où son cerveau n'est pas encore constitué), l'enfant se rappelle parfaitement s'il y a eu des tentatives de le supprimer avant le troisième mois, avant qu'il y ait eu quelconque analyse corticale possible.

Voyez-vous ce processus du mouvement circulaire ? Je suis en relation, je compare, je continue à me donner, je prends conscience que je donne (la conscience de raison est plus du

côté psychologique, et c'est pour cela que c'est elle qui sera plus blessée) et je reviens à la conscience sensible pour redonner et refaire cette quête dans la relation (conscience sensible). Il va falloir que je reparte à la conquête de cet amour que je n'ai pas en échange pour la retrouver, et c'est cela, cet appel à l'amour.

Nous sommes fabriqués avec de l'amour (conscience d'amour), nous sommes faits pour l'amour (conscience sensible), et au milieu des deux il y a la conscience de raison : nous sommes blessés parce que nous sommes en manque.

Nos yeux, notre sens du toucher, notre odorat, notre goût, notre ouïe, notre imagination, notre mémoire, notre affectivité, sont ordonnés, fabriqués, conçus en sagesse créatrice de Dieu pour que dans notre conscience sensible, c'est-à-dire dans notre relation concrète, nous soyons totalement investis dans cette relation ; et puis, aussi, pour que notre relation soit ordonnée à l'amour, parce que la conscience sensible est toujours liée à la conscience profonde d'amour, cette soif d'éternité dans l'amour ; et pour ce que ce soit pleinement vécu dans l'intérieur (conscience de raison). La conscience sensible fait que notre relation est ordonnée à l'amour. A partir du moment où nous voulons être concrètement tout amour dans la relation avec celui qui est proche de nous, cela infère sur les puissances de la vie intérieure :

Du côté de la lumière, de l'intelligence, de l'accueil, l'imagination joue un très grand rôle.

Du côté de l'amour, de la volonté, de cette soif d'extase, l'affectivité joue un grand rôle.

Et du côté de la mémoire ontologique, cette innocence divine oubliée, insatisfaite, la mémoire sensible joue un grand rôle. Quand nous allons voir le psychologue, nous essayons de creuser ce qui se passe dans la mémoire sensible, et nous n'allons bien sûr jamais jusqu'à la mémoire ontologique. Tout un domaine se gonfle, que l'on appelle l'inconscient.

La conscience sensible se sert des puissances de l'imagination, des puissances de l'affectivité et de la puissance de la mémoire :

Comment se sert-elle de l'imagination ?

Quand l'imagination n'est pas abîmée, elle permet de porter en nous le réel qui nous entoure et le réel profond. L'imagination est une espèce d'écran intérieur qui nous permet, quand nous sommes en relation avec quelqu'un, d'abstraire de la réalité la plus concrète qui soit, de prendre dans cette réalité ce que nous pouvons porter en nous, une image qui correspond à ce que nous avons touché en cette réalité.

L'imagination est très utile, parce que normalement, si elle est une surface de lac très tranquille, si elle n'est pas troublée, elle reflète les réalités extérieures et les réalités profondes sans les abîmer.

Malheureusement, à cause du mensonge, du doute, de l'illusion, de l'oubli, de l'imaginaire (qui n'est pas l'imagination), l'imagination a plein de rides et elle ne reflète plus, elle ne nous permet plus de porter à l'intérieur de nous-même les réalités extérieures à nous et les réalités profondes telles qu'elles sont, alors nous ne voyons plus.

La conscience sensible a pourtant besoin de l'imagination, parce qu'il faut que nous portions au mieux en nous les réalités qui nous sont extérieures, ces réalités profondes, ces réalités les plus hautes, les plus spirituelles : l'imagination sert à cela. De là nos puissances vont pouvoir abstraire la substance des choses.

L'imagination est ce qui permet d'adhérer au réel.

Il ne faut pas rejeter l'imagination, et nous comprenons ici une difficulté, un préalable : il faut gérer l'imaginaire.

- *Pouvez-vous préciser la différence entre l'imagination et l'imaginaire ?*

- L'imagination est une puissance qui est au service de la vitalité amoureuse de l'homme dans la lumière, et dans la vérité, et dans le réel. L'imagination nous permet de porter le réel au fond de nous, tandis que l'imaginaire est une imagination qui a été troublée par le doute, le manque d'amour, l'oubli, les illusions, les idéaux, les schèmes, les fantasmes, les bousculades et les tempêtes intérieures, et du coup notre imagination devient un ... imaginaire :

Au lieu de nous transmettre le réel, il nous transmet un monde qui n'existe pas et qui est artificiellement créé par la tempête. Quand nous sommes dans l'imaginaire, la folle du logis domine avec ses reproductions anarchiques d'éléments perturbateurs. Cela ne veut pas dire que les éléments perturbateurs n'ont aucune signification... mais elles ont cet inconvénient : nous déformons l'image, la reproduction de l'autre, du réel et des profondeurs de Dieu. L'imaginaire est une imagination qui marche sur la tête au lieu de marcher sur ses jambes. Il faut retrouver une imagination saine grâce à la conscience sensible qui permet d'adhérer au réel, de refléter les profondeurs ainsi que les réalités extérieures telles qu'elles sont.

Profondément, l'imagination est portée par l'intelligence.

Notre intelligence a besoin que nous puissions porter en nous, grâce à l'imagination, la personne que nous rencontrons et que nous aimons.

Nous portons un trésor dans notre bateau.

L'imagination est un océan qui le reflète très bien. Elle donne à notre intelligence de recevoir l'autre en n'en gardant que la substance, en n'en gardant que ce qu'il a de plus fort, de plus substantiel, de plus personnel.

Notre intelligence veut accueillir, recevoir l'autre.

Nous portons l'autre en nous grâce à l'imagination, et grâce à l'intelligence nous nous nourrissons de l'autre.

L'intelligence, puissance d'accueil, assimile et se laisse transformer et nourrir par l'autre, elle a donc besoin de l'imagination. L'imaginaire par contre tend à perturber l'intelligence qui n'est plus nourrie.

La volonté, elle, a besoin de toute une affectivité qui soit toujours réorientée, réordonnée en fonction de l'autre, en fonction de l'amour, en fonction de notre véritable identité. Psychologiquement, cette affectivité se vit avec un désir très fort d'aimer et un désir très fort d'être aimé.

Dans la scolastique, nous appelons le désir d'aimer l'irascible, et le désir d'être aimé le concupiscible. Comme l'imagination, le concupiscible est très nécessaire, parce que s'il est ordonné à l'amour, s'il est porté par l'affectivité profonde d'un amour immortel, indéracinable, et qui s'intensifie toujours, il porte dans l'intériorité cette possibilité de vivre intérieurement ce que nous vivons spirituellement et réellement. Nous désirons être aimés. Grâce au concupiscible, nous recevons l'être aimé, nous recevons l'amour qu'il nous donne, nous en prenons conscience, nous en vivons, et du coup notre cœur peut s'en nourrir.

De même pour l'irascible : nous désirons spirituellement aimer à l'infini, et grâce à l'irascible nous pouvons porter intérieurement avec une très grande force de vie ce désir spirituel très

profond, très indéracinable, très intense qui est en nous ; grâce à l'irascible, notre amour va à la conquête, notre amour se donne.

Lorsque nous n'aimons pas spirituellement, lorsque nous ne sommes pas dans une relation d'amour, et lorsque nous ne sommes pas dans les mains du père, de la mère, et entre nos propres mains, alors le concupiscible et l'irascible sont laissés à eux-mêmes, et, comme l'imagination se mue en imaginaire, ils se muent en peur de perdre (et du coup en recherche de l'avoir) pour le concupiscible, et en peur de l'autre (et du coup en colère et pouvoir sur l'autre) pour l'irascible. Voilà le fondement des deux caricatures de la paternité et de la maternité.

Enfin, la **Lumière éternelle** du Père qui nous donne la vie jusque dans notre corps, cette Lumière éternelle qui s'imprime dans notre corps, notre âme et notre esprit, cette mémoire ontologique, mémoire spirituelle, mémoire d'origine, mémoire divine, porte notre mémoire sensible, nos souvenirs d'enfance, nos souvenirs d'adolescence, nos souvenirs les plus anciens et les plus récents, pour que nous puissions faire anamnèse.

L'anamnèse est un acte personnel par lequel nous sommes consciemment reliés à notre origine, à ce que nous comprenons de ce que nous vivons (nous en avons conscience), et à ce que nous vivons actuellement jusque dans notre chair.

A notre mort, nous faisons un acte humain d'anamnèse et toute notre vie défile (le fil rouge) du début jusqu'à la fin. Chacun comprend qu'il n'est pas très judicieux d'attendre la mort pour vivre cette anamnèse !

Eh bien ! C'est la mémoire sensible qui nous y autorise : faire anamnèse de tous les événements passés.

Tous les événements dont nous avons souvenir, même les événements blessants, sont habités par la Présence du Père, par la Présence de la Mère (Plotin, n'étant pas chrétien, dirait : par la Présence du Père qui nous a donné la Vie et par la Présence de la Providence qui nous enveloppe dans la participation à sa Vie). Les chrétiens qui sont vivants dans la Grâce sont habités par la Présence de Marie, parce que le Verbe de Dieu, le Fils en qui nous avons été créés, nous a donné une Mère.

- Un mourant ne contrôle pas cette anamnèse.

- Le mourant voit sa mort arriver, donc il laisse tomber tous les accidents et il vit de la substance, il fait enfin un acte de vie spirituelle, un acte de vie personnelle. La liberté de la mémoire remet tout dans l'ordre. Il fait un acte de mémoire, d'anamnèse, il retrouve son fil, il retrouve son identité, il retrouve en son origine l'amour très puissant, très fort, très intense, très grand qui ne l'a jamais quitté. Alors il demande pardon, il se convertit, il s'ouvre. Ou alors, au contraire, il peut une dernière fois se replier dans le refus

Un acte d'anamnèse ne nous fait pas forcément faire un acte de foi ni un acte d'amour, mais il nous le permet, il fait que nous sommes libres de le faire en plénitude parce que dès que nous faisons anamnèse, nous retrouvons toutes nos forces. Mais nous pouvons utiliser toutes nos forces à réinvestir dans le concupiscible, à réinvestir dans l'irascible, à réinvestir dans le repli sur soi. Là se joue notre liberté.

Mais au moins, l'avantage de la mort du « juste » se trouve en ce qu'elle lui donne l'occasion de voir son péché englouti : Jésus est mort pour que dans notre mort notre péché soit englouti par Sa mort, et là se joue aussi une nouvelle liberté (Si nous le voulons, nous pouvons

également pencher du côté du Démon et rentrer, comme le dit l'Écriture, dans la seconde mort).

Regardons la conscience sensible comme un mouvement circulaire : elle circule dans tout notre corps, portée par la conscience d'amour ; elle circule dans notre intelligence, et ce mouvement circulaire de la conscience d'amour à la conscience de raison à travers la conscience sensible emporte notre imaginaire vers la relation... Elle emporte notre concupiscible et notre irascible vers la relation... Elle emporte notre anamnèse vers la relation avec l'autre, avec notre papa, notre maman.

Sans le péché originel, cette expérience eût été géniale, car ce grand mouvement aurait gardé la même intensité d'amour que celle l'intensité d'amour primordiale ; le péché a en partie abîmé cette progression (que la rédemption du Christ doit renouveler par une voie étroite mais divine).

La mémoire sensible demeure présente, portée par l'innocence d'origine. Avec elle nous pourrions toujours faire anamnèse de manière à pouvoir re-saisir plus profondément encore la Présence de Dieu à travers le visage de notre prochain.

Nous avons besoin de retrouver les qualités intérieures qui structurent la possibilité d'être en relation avec notre père, avec notre mère (pour être fils) et avec ceux que nous engendrons (pour être père et mère). Ces qualités, qu'on appelle des vertus, mot très usé, concernent la conscience sensible qui porte l'image de Dieu pour que nous puissions être à la ressemblance de Dieu (créés à l'image de Dieu, avec les vertus, nous passons à la ressemblance de Dieu).

Ces vertus, de leur côté, ne poussent pas toutes seules : elles apparaissent petit à petit, et dans la mesure où nous agissons dans le concret interpersonnel en plénitude/ en plénitude d'humilité, en plénitude de chasteté, en plénitude de patience, etc...

A chaque fois que nous posons un acte où nous vivons telle ou telle qualité du cœur en plénitude, la vertu correspondante commence à pousser. A chaque fois que nous renouvelons un acte de plénitude semblable, et plus intensément, cette vertu augmente ; l'acte suivant, elle croît encore, et au bout d'un certain temps, nous obtenons un fruit, une réalité, un pli, une qualité intérieure qu'on appelle vertu.

Tous ces actes de mise en relation écartent l'imaginaire, écartent la peur de perdre et la recherche de l'avoir (dus au concupiscible), écartent la peur de l'autre, l'agressivité et la colère (dus à l'irascible), et bousculent les névroses, le bourdonnement intérieur (« qu'est-ce que je suis mal ! », « qu'est-ce que je souffre ! », « qu'est-ce que je suis inquiet ! »).

Seuls vont finir par compter pour nous la paix, l'amour et la réalité.

Les vertus sont nombreuses : la prudence, la charité, la patience, la chasteté, la tolérance (très à la mode aujourd'hui), la sagesse, la tempérance, la force, la justice, la miséricorde, la mansuétude, l'épikie, la souplesse du cœur, et toutes sortes de belles vertus, mais pour retrouver la relation, retrouver notre père, retrouver notre mère, retrouver notre identité, les trois vertus primordiales sont l'obéissance, l'humilité et la confiance, pour la croissance desquelles il est nécessaire poser des actes volontairement, lucidement, et en anamnèse, en la Présence d'un Père parfait et d'une Mère parfaite.

Parmi les vertus, regardons l'obéissance de l'intelligence.

L'obéissance à la vérité du réel, grâce à laquelle nous pouvons rentrer à l'intérieur de la vérité de l'homme, de la personne, du réel, du divin, et de toute substance apte à être contemplée : tant que nous ne la possédons pas, nous restons comme fixés en nous-mêmes.

Les deux aspects centripètes et centrifuges sont présents dans l'obéissance :

En latin : *ob ire*, aller au devant de la réalité,

et *ob audire*, d'où vient obéissance, entendre :

Nous sommes capables d'aller au devant de la réalité et nous sommes capables d'écouter ce qu'elle est.

C'est cette obéissance là qui est capable d'être elle-même transformée surnaturellement par la foi.

Une foi très profonde nous permet de croire qu'il ne faut regarder celui qui est proche de nous que dans l'obéissance, parce que si nous le regardons en fonction de ce que nous ressentons, nous finirons nécessairement par ne plus croire en lui, dans l'amour.

L'obéissance permet de rentrer dans la vérité de Dieu

de voir la réalité telle qu'elle est, telle que Dieu la voit, telle que Dieu la crée, la réalité du Christ telle qu'elle est, telle que le Saint-Esprit la révèle, et non pas telle que notre petite religion personnelle la voit : l'obéissance à la vérité et à la réalité telle qu'elle est.

Quelqu'un qui n'obéit pas a perdu le sens du réel, du point de vue du cœur, du point de vue de l'imagination, du point de vue de l'intériorité, du point de vue de l'extériorité, du point de vue des relations.

Nous pouvons être très sincères, mais nous n'avons plus aucun sens du réel si nous n'avons pas la vertu d'obéissance.

L'obéissance ordonne l'imagination au plus haut, l'obéissance porte l'intelligence à ce qui est, tout simplement, au lieu de regarder ce qui est vécu : l'intelligence fait la différence entre la vie et l'être.

L'obéissance est très extraordinaire parce qu'elle nous permet d'aller au devant du monde métaphysique, l'au-delà du « vécu sensible ».

La deuxième vertu est l'humilité.

Elle permet d'attendre pauvrement, d'attendre et d'espérer, d'aimer attendre que ce soit l'heure, d'être pauvre tout en persévérant. L'humilité permet de demeurer, de durer parce que nous nous souvenons, dans la mémoire d'origine, et parce que nous voyons, grâce à l'obéissance, que nous ne sommes pas source : nous sommes dans un corps originé divinement dans la Paternité de Dieu, nous sommes sans cesse engendrés par le Père. L'humilité fait toujours mémoire de la Paternité. Notre Père est présent, nous ne sommes pas source, nous sommes humbles, nous ne voulons ni refuser ni oublier que nous avons un Père qui est présent.

Oublier son Père voilà le fond de l'orgueil.

L'humilité gère la mémoire pour faire anamnèse et retrouver tous les événements, tous les instants présents, et à travers eux, la Présence du Père : nous ne sommes pas Source, nous recevons notre vie, et nous attendons, nous persévérons, nous demeurons dans l'épreuve. Grâce à l'obéissance, nous pouvons adorer notre Créateur, parce que nous touchons la réalité de l'existence, et l'existence est originée dans le Créateur ; et grâce à l'humilité, nous

retrouvons le Père, Celui qui nous donne la vie. Grâce à l'obéissance, nous retrouvons la Présence de Celui qui fait que nous existons, et grâce à l'humilité nous retrouvons la Présence vivante de Celui qui nous donne la vie et nous fait vivre dans la lumière, dans l'amour et dans l'éternité de l'instant présent.

La confiance, troisième vertu, nous dispose non pas à une attitude d'attente, de demeurance et de persévérance, mais plutôt à une attitude d'abandon. La confiance fait que nous sommes en relation d'amour dans la bonne direction : nous sommes tout donnés et nous recevons tout.

Voilà trois vertus très fondamentales, les trois grandes vertus du Paradis terrestre. Avant le péché originel, ces trois vertus existaient à l'état infus et plénier : humilité infuse dans la grâce originelle, confiance infuse, obéissance infuse.

Et pourtant il y a eu la désobéissance !

Il a fallu que l'homme d'innocence divine primordiale se fasse une énorme violence pour commettre le péché.

Satan n'a pas attaqué sur la Paternité de Dieu, il n'a pas attaqué sur la relation, il a attaqué sur l'imagination, sur la conscience de raison : il a fait un mensonge, il a troublé Eve. Il a attaqué sur l'obéissance, il n'a pas attaqué sur l'humilité ni sur la confiance. Il a dit un mensonge, donc l'obéissance au réel était perturbée.

C'est très rusé. Il faudrait relire ces passages de la Genèse.

Dieu étant présent dans le jardin d'origine, et Dieu étant présent dans notre jardin originel actuel rétabli par notre désir de retrouver Dieu, notre désir d'être dans l'adoration, notre désir d'être dans les mains du Père, notre désir de sainteté, notre désir d'être tout entiers brûlés par le Christ, réengendrés dans la vie, ces trois vertus fondamentales qui sont des vertus humaines et naturelles de sagesse presque infuse mais qu'il faut retrouver en reposant des actes, vont être transformées, reprises de l'intérieur et habitées par les vertus théologiques.

L'obéissance nouvelle de notre nature blessée va être portée intérieurement par des actes de foi, c'est-à-dire d'union totale à Jésus.

L'humilité va être totalement habitée par la présence paternelle du Père, de l'intérieur transformée, surnaturalisée, éternisée par l'espérance :

« Mon Dieu, j'espère avec une ferme confiance que vous me donnerez votre grâce en ce monde, votre vie divine dès ce monde, et l'éternité bienheureuse d'une vie glorieuse ».

Dans l'humilité, nous perséverons pour recevoir cette vie divine et cette vie éternelle.

Et enfin la confiance va re-disposer l'amour dans la bonne direction dans un abandon total d'amour, portée par la vertu théologique de charité, d'amour surnaturel, d'agapè. L'agapè fait que l'amour voie la présence amoureuse de Dieu à travers tous les événements, à travers tous les visages, et c'est pour cela que l'agapè implique l'amour des ennemis. Ce qui explique notre attitude d'abandon.

C'est une petite vision de structure.

A partir de cela, nous allons pouvoir retrouver notre père, retrouver notre mère, retrouver notre identité, retrouver notre fécondité, retrouver notre santé, retrouver notre sainteté.

A partir du moment où nous faisons ces actes pléniers de confiance, d'humilité, d'obéissance en présence vivante, nous rendons possible un nouvel amour, nous rendant aptes à accueillir comme des fils la vie, l'existence et les événements.

Il est sûr qu'à partir du moment où nous avons sombré dans le point de vue psychologique, nous n'avons plus été fils.

Pourquoi ? Nous ne voulions plus, c'était trop dur, trop pesant, trop blessant, trop étouffant, et nous avons mis en place des mécanismes de défense : Nous ne voulions plus être fils, nous ne voulions plus être un enfant, nous ne voulions plus être engendrés, être fils dans ce qui est et dans le réel.

Cette nouvelle disposition spirituelle, psychologique, physique, réelle et surnaturelle à la fois, par le biais de la conscience sensible, va intervenir dans les relations que nous avons avec ceux qui sont proches de nous.

Voilà pour les préambules.

Nous aurions pu parler tout de suite de la relation de paternité et de maternité sans ces préambules, mais qu'aurions-nous compris ? Bien souvent nos relations sont des relations polluées, introjectées, projetées. Mais si nous sommes 'en acte' dans toutes ces dispositions dont nous venons de parler, ce qui est très facile à faire (ça ne dure peut-être que trois secondes, mais c'est facile ; ce qui est dur, c'est que ça dure deux jours de suite ! ce qui serait la sainteté), à ce moment-là nous sommes en relation avec toutes ces vertus de confiance, d'humilité, retrouvant cette liberté originelle par la puissance de notre amour renouvelé dans la force de Dieu, dans l'amour du Christ (Jésus joue un rôle très important, nous ne le dirons jamais assez), de manière à être en position d'écoute pour écouter l'autre tel qu'il est, et pour être en relation d'intériorité en même temps.

Tous les problèmes de relations perturbées viennent d'un manque d'écoute de l'autre tel qu'il est, ou d'une écoute vécue dans une intériorité qui n'y correspond pas (Alors nous écoutons, comme le fait le psychologue qui écoute beaucoup en faisant très attention à ce qu'il n'y ait aucune complicité, aucune intériorité). Ou l'inverse : nous n'écoutons pas mais nous vivons intérieurement comme en symbiose avec l'autre qui est en face de nous. Ce sont les deux thérapies d'efficacité, les deux thérapies d'anti-fécondité.

La thérapie analytique est une thérapie anti-père, anti-Christ. Je ne dis pas que cela ne peut pas aider à faire remonter des souvenirs, mais une fois que ces souvenirs sont remontés, il faut laisser tomber l'analyse, faire anamnèse, faire une nouvelle lecture de ces événements avec la Présence que nous avons oubliée.

Ça a l'air complexe, mais c'est très simple.

- *Et les personnes qui n'ont aucune racine, par exemple les enfants trouvés dans les poubelles ?*

- Ils ont des racines. Etre abandonné dans une poubelle est une grande blessure, donc imaginez toutes les défenses qu'un tel enfant a dû mettre en place ! Mais si un jour il rencontre Jésus, il découvre d'un seul coup que son père et sa mère se sont aimés, qu'il y avait un amour infini au départ, que Dieu en a fait un Amour de prédilection et que ça ne l'a jamais quitté.

- *Il faut vraiment rencontrer le Seigneur.*

- Oui, je reconnais qu'il y a ici une intervention du Rédempteur qui joue très fort, une rencontre avec Marie, une rencontre...

Mais pour l'instant, nous regardons la structure plutôt que les cas particuliers, pour comprendre comment nous sommes faits, ce qu'est l'image ressemblance de Dieu, et comment nous aimons.

Il faut prendre toutes nos forces en présence, avec les vertus théologiques, avec les trois vertus fondamentales, avec l'imagination, avec toute notre intériorité, avec cette ouverture sur le réel.

C'est quelque chose de très simple et de très important, et nous avons presque honte de le dire tellement c'est évident.

A partir de ce moment-là, nous retrouvons une relation qui n'est pas perturbée, ne serait-ce que quelques secondes (et un flash suffit souvent pour rétablir l'électricité ; pas toute l'électricité, parce qu'au bout de vingt ans, les ampoules sont vieilles et les douilles se sont rouillées, mais ça ne fait rien, nous allons utiliser les vertus théologiques pour huiler la machine). A cause de ces actes tout pléniers d'amour, qui impliquent tous ces éléments que nous venons de citer, nous devenons des êtres d'écoute, de vie intérieure : en même temps d'écoute du réel et d'intériorité, tout à la fois.

Il y a des étapes dans la croissance de l'enfant, dans la croissance de l'adolescent, dans la croissance de l'homme, où c'est plus l'écoute, où c'est plus l'intériorité qui compte. Un enfant à trois ou quatre ans est très intériorisé et il est en même temps toute écoute. A partir de cinq ans, il se sociabilise, c'est plus la relation qui compte.

Nous sommes donc disposés à cette écoute toute intérieure, toute réelle, toute objective. Deuxièmement, nous sommes disposés à être dans un état d'anamnèse, de présence de l'amour vivant et lumineux du Père qui nous engendre sans cesse, qui nous regarde, qui nous aime. S'Il n'était pas présent et s'Il ne nous regardait pas, nous ne vivrions pas. S'Il ne nous aimait pas, nous n'aurions pas soif. Cette mémoire se traduit sur le plan du corps par notre entrée dans l'oblativité : Le Père nous donne la vie, nous nous offrons à Lui. Le Père donne sa vie, Il donne la vie à son Fils. Le Père donne sa vie et en présence du Père comme une oblativité, un instinct d'offrande de soi, une capacité à se livrer totalement à celui que nous aimons, une capacité de se donner vient sourdre et murmurer. La mémoire, cette puissance en nous qui nous garde en présence du Père, force de liberté pour nous donner, pour donner du temps, pour donner du cœur, pour donner la vie, murmure sa source et son désir :

Si nous ne sommes pas fils, nous ne pouvons pas être père.

Il faut donc absolument retrouver le Père pour retrouver ce mouvement d'adoration vitale ; nous dépendons de cet amour ; ce regard du Père, cette présence du Père, épanouit le regard du don, la capacité à être oblatif, à nous offrir, à tout offrir. L'oblativité : nous nous donnons, nous nous engageons, nous devenons source de don parce que le Père est en nous. Le Père est source, et du coup quelque chose sort de nous, c'est le don, nous sommes offerts, nous nous offrons, nous nous donnons, et une communion est possible. Le Père nous donne tout, nous avons tout reçu, donc nous donnons tout, et du coup une communion profonde nous relie avec le Père, parce que le Père fait l'unité profonde de tout ce que nous sommes dans l'ordre du don, et nous avons été créé comme don.

Quand nous avons commencé à vivre, tout nous a été donné, nous sommes don, vitalement fabriqués par du don et fait pour le don.

Le pape Jean-Paul II a prononcé en 1980 sept discours d'une heure sur le génome fabriqué avec la dimension du don. Grâce à cette unité profonde, où nous sommes en communion, nous appartenons à un Père, nous dépendons d'une famille, nous dépendons d'une humanité, nous dépendons d'une communauté spirituelle, et nous faisons mémoire.

C'est dans les peuples vivants de fils qu'on fait mémoire.

Dans l'Eucharistie, nous faisons mémoire de Dieu.

Dans le peuple d'Israël, tellement lié à la paternité de Dieu, on fait mémoire, *zikaron* : « Rappelle-toi que Dieu est Un, tu l'aimeras de tout ton cœur, tu t'en rappelleras, tu t'en souviendras, tu le répéteras toujours à toi-même et à ton fils, que tu sois levé, que tu sois couché, que tu sois debout, que tu sois en voyage, tu t'en rappelleras » : tu en fais mémoire, tu es en communion avec le Père, tu fais partie d'une famille, tu es dans l'unité, tu vis cette communion, tu es lié à l'espèce humaine, tu es lié à la famille divine aussi bien sûr, et grâce à cette communion profonde, tu découvres ton identité.

Nous ne pouvons découvrir notre identité que face à notre Père.

L'absence du Père fait que nous avons perdu totalement nos repères et notre identité d'homme, de femme, d'enfant. Il n'y a plus cette harmonie réelle entre la réalité existante et ce que nous vivons.

Cette disposition nous permet d'être en état d'écoute, en état de communion et en état de confiance et d'abandon, en relation de dépendance : nous dépendons totalement de l'amour. Et comme nous dépendons totalement de l'amour, nous sommes tout entiers relatifs, et nous pouvons vivre les désirs d'aimer et d'être aimé simultanément. Et nous nous abandonnons à cela, parce que non seulement nous y croyons, mais aussi nous laissons librement cette fureur d'amour saisir toutes nos capacités d'accueil et de don.

Cette confiance-abandon n'est possible que si nous y associons, et c'est ce que cette troisième disposition apporte de nouveau, la vulnérabilité :

Quand nous sommes abandonnés à l'amour, nous devenons extrêmement vulnérables, comme le disait Marthe Robin : « L'amour est si grand ! Il n'est pas grand parce que nous sommes consumés par l'amour, brûlés par l'amour, mais parce que nous sommes consommés par l'amour ».

Cette disposition, ces vertus, ces retrouvailles avec notre identité et cette liberté du cœur nous font accepter cette vulnérabilité ; dans cette vulnérabilité nous pouvons nous abandonner encore plus profondément pour que les désirs d'aimer et d'être aimés soient unis dans un acte qui ne sépare pas les deux.

Quand les deux sont séparés, je vous l'ai déjà dit, nous tombons dans l'avoir, dans l'agressivité, la peur de l'autre, la colère.

- *Pouvez-vous définir s'il vous plaît le mot vulnérable ?*

- C'est un mot qui, comme la plupart des mots français, vient du latin. *Vulnus*, *vulneris*, la blessure (*vulneris* est le génitif). De là vient vulnérable, tout ce qui relève de la blessure.

Lorsque nous faisons ces actes-là, puisque nous ne sommes pas confrontés à cet amour plénier tout de suite, nous sommes enfoncés davantage dans la blessure. Mais comme le Christ est là, nous sommes enfoncés plus intimement dans la blessure du Cœur de Jésus qui, elle, brûle dans un amour inextinguible, plus qu'infini. C'est pour cela que cela nous met dans un amour encore plus puissant à cause peut-être aussi des blessures concrètes qui sont là. Du coup, cela nous met dans une disposition à nous abandonner encore plus à l'amour pour avoir

encore plus d'amour dans cette blessure. Mais si nous n'acceptons pas de nous enfoncer dans la blessure pour être encore plus abandonnés, encore plus vulnérables, alors l'amour s'arrête. L'acceptation de l'épreuve, l'acceptation de cet état de vulnérabilité est très importante, à condition que nous nous y enfoncions avec une très grande gratitude, avec un très grand amour.

Jésus nous a aimés d'un si grand amour qu'il nous donne tout dès que nous le lui demandons, si nous sommes dans ce qui a précédé cette oblativité, cette communion profonde avec le Père, d'une part, et cette écoute vis-à-vis du réel : nous n'avons pas refusé d'être blessés concrètement par telle ou telle personne.

Voilà le chemin normal pour retrouver une relation humaine.

Or, comme nous pouvons le constater, nous ne fonctionnons pas toujours tout à fait comme cela.

Il nous faut donc nous reprendre, nous arrêter de temps en temps, faire anamnèse, faire des actes de confiance, faire des actes d'abandon, faire des actes d'humilité, retrouver physiquement cette source qui fait que le Père fait vivre chaque cellule de nos corps. Laisser le Père nous fait vivre spirituellement, bousculer tout notre vécu intérieur, traverser les problèmes qui nous perturbent : qu'il n'y ait plus que ce don du Christ qui complète ce que nous n'arrivons pas à faire.

Vivre cela pendant quelques secondes, recommencer, comme l'expliquait sainte Thérèse de l'Enfant Jésus à ses petites novices.

[Maîtresse des novices à l'âge de vingt-deux ans, sainte Thérèse apprenait l'abandon à ses novices, en se servant de l'imagination. Elle leur disait : « Tu ouvres les yeux, tu fais avec ta main un petit mouvement comme ça, avec ton pied un petit mouvement comme ça, comme si tu voulais aller vers lui, et Jésus fait le reste, à l'infini, parce que tu es dans les bras du Père. Quand j'étais petite fille et que je voulais monter l'escalier, papa savait bien que je ne pouvais pas le faire, alors dès que je levais la main et le pied, aussitôt il me prenait dans ses bras et il me faisait monter l'escalier. Il suffisait de faire le petit mouvement ».]

Face à quelqu'un d'autre, tu fais le petit mouvement, il n'est pas nécessaire qu'il le voie, Jésus fait le reste. Tu le fais en plénitude, cinquante fois par jour.

En raison des circonstances par lesquelles nous sommes passés, en raison des plis dans lesquels nous sommes tombés, en raison des manques d'amour paternels et maternels, en raison des péchés, de l'atavisme et du péché symbiotique, en raison des séquelles du péché originel, les relations spontanées et sincères que nous avons avec autrui sont toutes perturbées.

Pour retrouver une relation non seulement sincère et spontanée mais en plus humaine, il faut s'arrêter cinquante fois par jour et refaire un acte d'abandon, un acte d'amour vis-à-vis de la paternité actuelle du Père, refaire un acte de pardon total à son propre papa de la terre, à sa propre maman de la terre, refaire un acte de pardon, de gratitude, de reconnaissance, quoi qu'il soit arrivé, parce que la maternité parfaite était cachée derrière, même si cette maternité concrète était insuffisante. Et heureusement qu'elle était insuffisante, parce c'est grâce à cela que nous pouvons nous élancer dans la sainteté et briser l'obstacle, c'est-à-dire rentrer dans l'oblativité et nous donner en crevant tous les plafonds. Si nous n'avions pas à crever les plafonds, ce ne serait plus de l'amour.

Nous passons du marécage de l'amertume à cette soif de pureté et nous retrouvons le Père, nous retrouvons cette paternité qui fait que nous sommes pleinement actuels, nous retrouvons

ces trois vertus, nous retrouvons le Christ qui transforme tout en nous et qui fait que nous sommes à nouveau dans un acte d'amour total.

Et sous ce regard, sous ce réveil de notre corps, sous ce réveil de notre désir d'aimer et d'être aimé, sous ce réveil actuel de toute notre vie, toute notre anamnèse, sous cette gratitude, cette oblativité, cet abandon, nous faisons un acte vis-à-vis de celui que nous aimons et qui peut être Jésus ou celui qui est proche de nous.

L'amour, du moment qu'il est actuel, nous rétablit en relation et fait que nous redevenons fils réellement, corps, âme et esprit.

Peu importe dans quelle direction nous orientons notre acte d'amour, l'essentiel est de faire ces actes d'amour vis-à-vis d'une personne réelle cinquante fois par jour.

Cette thérapie psycho-spirituelle est bonne pour transformer une relation spontanée mais faussée, une relation spontanée instinctive spirituellement parlant, une introjection, une projection, une captation, une invasion, en une relation réelle, une relation de fécondité et de vie, une relation humaine.

Les étapes de la croissance de l'identité, première partie

Je voudrais donner rapidement quelques étapes de la croissance de l'identité à partir de la conception jusqu'à l'âge adulte.

Pourquoi ne sommes-nous pas en relation avec ce qu'il y a de plus concret et de plus réel en nous-mêmes ? Pourquoi ne nous retrouvons-nous pas comme fils ? Il faut retrouver cette filiation en faisant ces actes dont nous avons parlé tout à l'heure, qui sont des actes de prise de possession volontaire, libre, lucide, où nous retrouvons non seulement notre origine, mais aussi notre plénitude de fils.

Il faut être très fortement aidés par une maternité réelle, une maternité corporelle, une maternité de grâce, une maternité spirituelle, une maternité contemplative, une maternité d'amour que nous trouvons grâce à l'Immaculée, à condition d'être entièrement dans un état de reconnaissance, de gratitude et de pardon vis-à-vis de sa maman.

Pareil vis-à-vis des blessures concernant la paternité : être dans les bras du Père et retrouver cette paternité de Dieu dans notre chair, dans notre sang, dans notre vie, dans notre cœur, en pardonnant totalement à notre père et en ayant une gratitude, en faisant ce geste d'amour qui est celui de Jésus puisque Jésus a fait un tout petit geste, le Verbe a fait un tout petit geste, et il s'est incarné en Marie pour nous aimer. Il a aimé chacun d'entre nous en nous pardonnant.

Et ce petit geste que nous faisons, nous le faisons avec Jésus, un tout petit mouvement du corps qui a le désir de pardonner infiniment à notre papa et de retrouver en même temps notre origine éternelle en Dieu, et d'aimer, du coup, en plénitude. Faisons ces petits actes de plénitude, de confiance, d'abandon et d'humilité pour être fils.

Pourquoi cette responsabilité, cette autorité que nous avons sur d'autres ou que d'autres ont sur nous, ces actes d'obéissance, de confiance, d'abandon sont-ils difficiles à faire spontanément ? Pourquoi cette peur vis-à-vis de la vulnérabilité et de l'amour ? Cela vient évidemment de ces souvenirs, de ces blessures de l'amour. Dans la conscience d'amour, à cause des mouvements centripète et centrifuge dont nous avons parlé, nous comparons sans arrêt ce que Dieu nous donne, ce que Dieu nous a donné, ce désir d'amour, et ce désir d'être aimé, ce que nous recevons comme amour de nos parents, et nous nous apercevons que nous ne sommes pas autant aimés que nous en avons besoin, nous faisons une expérience de non amour, parce que nous ne sommes pas regardés pour nous-mêmes, alors nous sommes blessés et nous perdons notre identité.

Mais cette conscience d'amour blessée va avoir des répercussions différentes selon l'âge que nous avons.

L'expérience de non amour est gardée dans la mémoire très profonde du corps, parce que cela induit des mouvements corporels de défense, puis plus tard des mouvements psychologiques de défense, et enfin des mouvements volontaires et lucides de défense. Selon les origines de ces expériences de non amour, selon l'âge que nous avons, cela n'a pas engendré les mêmes troubles d'identité.

Nous regardons ces étapes parce qu'il faut pouvoir faire anamnèse.

Il faut accepter de mourir un peu à toute cette vision que nous avons de nous-même quand nous nous laissons aller dans le courant en disant : « qu'est-ce que je suis mal ! », et faire cette anamnèse, retrouver cet acte de plénitude, faire un acte d'amour.

Pour faire anamnèse, il n'est pas mauvais de regarder la vérité des lois de la nature humaine, et pas seulement sur le plan psychologique.

Certaines de ces lois relèvent du monde des psychologues qui l'utilisent beaucoup, mais il y a également des vérités révélées par Dieu, par la tradition de sagesse, et l'expérience de la direction spirituelle. Nous devons nous-mêmes accepter une direction spirituelle et une anamnèse qui intègrent cet amour, ce besoin de se reprendre entièrement pour aimer jusqu'au bout.

Il ne faut pas fermer les yeux sur nos origines, parce que nous-mêmes nous engendrons ces blessures en ceux vis-à-vis de qui nous sommes source de vie, de lumière et d'amour.

Nous savons que l'Écriture enseigne qu'il n'y a pas de préexistence des âmes.

Les Meurois-Gévaudan ont écrit des livres entiers sur la préexistence des âmes, disant que notre âme rencontre un jour un petit ménage auquel elle se trouve très adaptée (parce que, écrivent-ils, dans sa vie antérieure ça n'avait pas marché comme il faut), elle attend qu'ils fassent leur œuvre et elle se précipite et intègre la première cellule. Non ! Ce n'est pas comme cela : il n'y a pas de préexistence des âmes.

L'origine n'est pas l'origine dans le temps. L'origine mêle Dieu à notre père et notre mère.

Il est très important de comprendre cela. Pour créer, pour devenir notre Père, Dieu est entièrement livré, Dieu est entièrement obéissant, dans une écoute totale par rapport à tout autre. Lorsque dans le temps l'unité sponsale, le père et la mère s'unissent, alors Dieu qui est Créateur, qui est Père, qui est vie, qui est tout amour, qui est lumière, qui est dans l'éternité, diffuse de l'intérieur une âme spirituelle, crée l'existence spirituelle et subsistante d'une personne en unissant l'âme spirituelle, l'esprit vivant qu'il donne, dans la vitalité biologique d'un monde biologique qui vient des parents. Ce respect de Dieu pour ses enfants est extraordinaire. Il les laisse libres d'aimer, et lui vient non pas consolider, mais substantialiser l'acte sponsal.

Le Pape Jean-Paul II dit, à propos du mystère même de l'Incarnation, qu'il a fallu, quand le Verbe a pris chair dans le sein de la Vierge, qu'il attende le Oui de la femme jusque dans sa chair, et que le Oui de la Femme jusque dans sa chair n'aurait pas pu être prononcé par elle si elle n'était entièrement dépendante d'un époux dont le nom était Joseph, si elle n'était pas dans une unité totale, corps âme et esprit, avec son mari, une seule âme, une seule vie, et de l'intérieur Une avec lui. La paternité incréée de Dieu a saisi dans la chair de la femme ce qui relevait de cette unité sponsale. Le Verbe de Dieu a pris dans le corps de Marie pour se former un corps ce qui dans le corps de Marie était animé par l'unité totale de la présence de Joseph en son corps et son cœur de femme. C'est pour cela qu'il était nécessaire qu'il y ait une sponsalité entre Marie, toute Vierge qu'elle fut, avec Joseph.

Quand le Verbe a été envoyé par le Père, il s'est incarné par obéissance aussi.

Le Père obéit, le Fils obéit, l'Amour obéit.

Il est relatif à un autre, il nous a créés, il nous aime, il nous attend.

Tout démarre donc dans l'union du père et de la mère.

Ce premier moment joue un rôle très important. Toutes les dispositions de notre identité sont inscrites là dans la manière dont l'union de l'homme et de la femme s'est réalisée. Par exemple, quand Anne et Joachim ont réalisé l'unité sponsale qui a présidé à la conception de l'Immaculée Conception, toutes les dispositions sponsales étaient dans un état de plénitude, entièrement brûlées et conditionnées par la grâce prévenante, immergée au cœur de toutes les relations incréées et créées. Ce fut certes un don de l'Esprit Saint. Mais si Marie a pu être

créée Immaculée Conception, c'est parce que les dispositions sponsales de son père et de sa mère dans l'unité profonde de leur fécondité ont réalisé cette conception de manière immaculée, sainte : Dieu n'était pas exclu, la grâce messianique était totalement présente, l'onction, la présence, la lumière, l'amour transformaient de l'intérieur toute la féminité et la masculinité pour qu'elles se réalisent dans une santé totale et une unité intégrale. La conception, du côté des parents, était donc immaculée.

Nous pouvons au contraire avoir été conçus dans une éprouvette, dans le contraire de l'union réelle, physique, spirituelle entre l'homme et la femme.

Ce premier instant a une importance très grande par rapport à toutes sortes de difficultés que nous aurons par la suite. Ce serait alors dramatique s'il n'y avait pas le Rédempteur, ni Marie, ni la grâce, ni les sacrements, ni l'union transformante.

Jésus complète tout ce qui manque, c'est extraordinaire !

Jésus à la croix nous donne Marie, plénitude de grâce, pour que nous puissions vivre notre conception comme elle a vécu sa conception, dans une plénitude de grâce et de gloire, dès le départ. Ce serait dramatique si Dieu n'avait pas suppléé par l'amour en donnant tout, sa grâce, sa vie, sa gloire, son éternité : Dieu nous a donné son Fils.

Cela n'enlève pas les blessures, mais elles vont être reprises si elles sont vécues dans l'oblativité, dans la vulnérabilité. Ce n'est pas parce que Jésus est là et qu'il supplée à tous les manques que du coup les parents peuvent décider que leur prochain enfant sera conçu en éprouvette. Attention ! Il faut quand même être humain. Il est vrai que quand nous regardons ces enfants conçus en éprouvette qui ont maintenant dix ans, nous les trouvons plaisants, vifs, profonds. Mais ne rentrons pas pour autant dans une nouvelle société où tous les enfants seront conçus en éprouvette, comme cela, ils ne seront pas blessés par l'athéisme vivant d'une relation conjugale pleine de concupiscence, l'absence d'une sponsalité toute imbibée de la présence même de la vie divine, du Créateur, du Rédempteur et de la grâce. La proximité de la transgression suprême ne constitue-t-elle pas un conditionnement plus désastreux encore ?

L'Eglise nous demande d'être responsables : « Ne réalisez pas l'union entre vous comme le font les païens, en obéissant uniquement à leur désirs ».

L'union entre l'homme et la femme est totale, sponsale, sainte.

Le sacrement de mariage étant là, c'est peut-être aussi grand et glorieux qu'une messe, et Dieu sait qu'une messe est quelque chose de très extraordinaire.

Donc pas d'éprouvette, et pas de concupiscence.

Par concupiscence, entendons tous les imaginaires, la réduction à l'objet, l'esclavage, les troubles d'identité qui se cristallisent, la monstruosité et la perversion.

Le premier moment de la blessure est donc la disposition antérieure à l'Acte créateur de Dieu : l'unité sponsale des parents.

Le deuxième moment est toujours totalement exempt de blessure. C'est au moment où Dieu crée une âme spirituelle dans la première cellule : moment de ravissement, de transfiguration, de clarté spirituelle, de contemplation. Ce moment dure-t-il jusqu'à ce qu'il y ait un jugement autonome de l'enfant ? Une relation affective possible de l'enfant et sa mère ? Cet état extraordinaire durerait alors plusieurs dizaines de jours. Ou bien dure-t-il juste l'instant de la Présence lumineuse de Dieu physiquement ressentie et spirituellement éprouvée, imprimée dans la chair de la première cellule qui va commencer à se diviser, cette fulguration qui fait que nous sommes tout amour. Ce moment demeure tellement fort en nous ! Dans toutes nos cellules, il y a une force, une énergie divine, un amour, une puissance, une réserve de lumière,

d'amour, de vie, d'identité, qui est inépuisable. Nous appelons cela l'innocence divine, la présence perpétuelle d'amour, de lumière et de vie de Celui qui nous donne la vie. C'est inscrit dans le corps, et c'est toujours exempt de blessures.

Le troisième moment est une phase symbiotique entre l'enfant et la mère, phase indispensable pour qu'il y ait deux êtres différents mais en totale symbiose, et pour qu'il y ait une croissance de l'enfant. L'enfant est à l'intérieur de sa mère comme dans un temple qui le vivifie, comme dans un berceau vivant, fécond. L'enfant s'attache à sa mère, et en même temps il se prépare à la première séparation qui a lieu le quatorzième jour après la conception, quand l'embryon s'enfonce dans la muqueuse utérine, puis se sépare de la paroi utérine et baigne dans le liquide amniotique.

Cette première séparation est importante parce qu'elle marque dès le départ chez l'enfant comme une habitude, tout en n'étant jamais abandonné, en continuant à croître, à vivre en unité et à vivre cette unité pour être de plus en plus séparé. Et cette séparation opère une capacité à vivre une nouvelle vitalisation, une nouvelle unité. Si à ce moment-là l'état de la mère est catastrophique, cela interfère sur toutes les expériences ultérieures de séparation.

L'amour humain est un amour séparant, un amour de protection, de vitalisation, qui en même temps opère une séparation.

Il ne réalise pas la fusion, il est symbiotique, il appelle la séparation pour une plus grande union. Les difficultés énormes qu'ont certaines personnes à vivre les séparations ultérieures (la naissance, le sevrage, l'entrée à l'école, à l'internat, l'entrée au couvent ou le mariage) sont souvent dues à des blessures initiales très profondes. Une phase de séparation qui s'est mal passée peut être guérie à l'occasion des phases de séparation ultérieures, si les parents sont attentifs, si l'enfant est éveillé, si la grâce est donnée.

Dieu nous a attachés à notre père et à notre mère, mais il nous en détache.

Il faut comprendre ce processus de séparation.

Le Livre de la Genèse nous montre que quand Dieu crée, il donne l'existence en tant que Créateur. Et, en tant que Père, il sépare.

« Dieu créa le ciel et la terre, il dit : « Que la lumière soit », elle exista, alors Yahvé Elohim sépara la lumière et les ténèbres. »

Parce que Dieu est amour, il réalise un très grand attachement, une très grande dépendance, et comme il est Père il sépare pour qu'il y ait une communion.

L'union symbiotique est bonne, alors que la fusion est une catastrophe parce qu'elle ne nous ouvre pas à la relation, elle nous enferme et nous étouffons. Toute relation fusionnelle, toute relation duelle, toute relation dialectique, toute relation non trinitaire, conduit à la mort.

Il faut toujours que nous soyons trois : notre Père éternel, l'unité sponsale de nos parents (notre source dans le temps) et nous-même.

Un médecin catholique extraordinaire, le docteur Tomatis, avait un sens de l'observation rarissime et était capable de voir, à force d'attention, d'intériorisation, de respect de l'enfant et de l'homme, quand un enfant est avec sa mère, à la manière dont elle se comporte, à la manière dont elle porte sa main, à la manière dont elle porte sa tête et dont la peau rayonne sur son visage, quelle relation elle a avec son mari. A fortiori, si la mère est en communion avec le père, l'enfant le perçoit forcément. Il est en relation avec son père par le corps de sa mère. Vers le quatre ou cinquième mois, si la mère aime beaucoup son mari, l'embryon dans

le sein maternel se met du côté du père quand celui-ci parle à l'enfant, et si le père se déplace de l'autre côté et parle à l'enfant, celui-ci se déplace aussi de l'autre côté du sein maternel. Mais si la mère n'aime pas son mari, l'embryon ne bouge pas. C'est le père qui donne l'identité, parce que c'est le père qui est l'origine de séparation. C'est la mère qui donne la vie et qui fait que nous sommes en union, que nous sommes attachés.

L'attachement donc ne doit pas être fusionnel.

Grâce à l'amour de Dieu qui est Père, grâce à l'amour du père, une séparation est possible, et grâce à la séparation, notre identité apparaît.

L'amour de Dieu, l'amour humain est séparant, grâce au père.

L'amour de Dieu, l'amour humain est attachant, unissant, vivant ? C'est lié à la providence de Dieu et à la mère.

A cause de ces séparations successives, et étant donné les dispositions d'avant la conception, les blessures tout à fait initiales ainsi que l'oubli de cet amour fulgurant de la présence d'amour de Dieu au moment de la conception, présence d'amour qui mettait l'enfant dans une confiance et un abandon éperdus jusqu'à la fin de ses jours dans un Oui éternel, une peur d'être abandonné peut apparaître en lui.

C'est pourquoi il est si important pour le père et la mère, chaque fois qu'il y a une séparation, de bien veiller à ce que l'enfant connaisse, à l'occasion de cette séparation nouvelle, un nouvel amour, une nouvelle manière d'être uni, une nouvelle manière d'être engendré dans la lumière, dans la vie, dans l'amour. A la naissance, les parents doivent être très attentifs à la manière dont ils doivent envelopper l'enfant, le protéger, le recevoir, le laisser se séparer puis revenir et lui donner une nouvelle expérience d'amour toute nouvelle, dans une plus grande communion. A ce moment-là, des blessures embryonnaires vont se guérir.

Ces séparations successives de l'enfant vis-à-vis de sa mère, du fils vis-à-vis de sa source vitale, vis-à-vis des sources de son attachement profond, sa reconnaissance et son origine, sont très indispensables pour qu'il y ait petit à petit une juste distance entre l'enfant et les parents, pour que l'identité croisse.

En l'absence de cette distance la mère aura la tentation de répondre immédiatement à tous les caprices de l'enfant. C'est tout le problème d'une éducation axée seulement sur les blessures psychologiques et qui ne regarde plus du tout le père.

C'est un phénomène de société : Les jeunes femmes aiment de plus en plus qu'il n'y ait pas le père. Elles étaient appelées filles mères, et maintenant mères célibataires. Et quand le père est présent, s'il dit à son fils de rester à genoux au coin parce qu'il a fait une bêtise, l'amour du père choque la mère si elle n'est pas remplie d'amour, elle veut être tout le temps là pour être seule à aimer l'enfant, et elle ne veut pas que l'enfant soit aimé par l'unité des deux, et encore moins par lui, son mari. Du coup, cela crée des troubles d'identité terribles. Si elle est tout le temps là pour répondre à ses caprices, premièrement, le concupiscible de l'enfant va gonfler, son irascible ne va pas se développer du tout (spirituellement, le concupiscible correspond au désir d'être aimé, et l'irascible, s'il est bien ordonné, au désir d'aimer, à la force d'aimer) et du coup l'enfant sera paralysé et il n'y aura plus d'espace pour l'amour de Dieu.

Si son entourage répond tout le temps à ses caprices pour le calmer, pour qu'il soit bien, pour qu'il ne soit pas traumatisé, pour qu'il ne soit pas 'castré', il n'y a plus d'espace pour Dieu, plus d'espace pour le père, plus d'espace pour l'identité.

Voilà l'égoïsme fondamental de la femme lorsqu'elle est détruite dans sa fécondité maternelle, parce qu'elle-même n'a pas trouvé son identité de femme : Elle bloque l'enfant au stade où elle s'est arrêtée, elle refuse l'amour séparant.

Il est parfois si difficile d'accepter que son enfant se marie, ou que sa fille rentre au couvent. La perte de la paternité, la lutte contre la maternité, la destruction de l'identité vont très loin, et s'enracinent jusque dans ces manques d'attention originels.

Bien sûr : il faut qu'il y ait ces distances.

Quand l'enfant pleure, le père doit dire à son épouse : « Laisse-le tranquille, je suis là » ou « laisse-le se calmer, tu iras quand il se sera arrêté de crier ». Et la mère : « Ah non alors, peut-être qu'il s'étouffe... ». Non, il ne s'étouffe pas du tout, c'est la mère qui étouffe, et qui du coup est étouffante. Il faut sentir cette nécessité de l'amour séparant, cette nécessité de la paternité, cette nécessité de la maternité. La maternité s'enracine dans l'unité sponsale : sans unité sponsale, il n'y a plus de maternité.

Nous sommes dans une ambiance de consumérisme systématique : « J'ai envie, vite, j'achète ! », « j'ai envie, je regarde ce film », « j'ai envie, je vais téléphoner ». C'est assez effrayant, et assez ennuyeux parce que cela correspond à une névrose collective qui évacue la paternité de Dieu et l'amour humain.

L'efficacité et la fécondité sont souvent antinomiques.

En tant que parents, nous avons beaucoup de mal à supporter ce fait que nos enfants soient en manque, nous ne voulons pas laisser d'espace à la paternité de Dieu, nous ne voulons pas laisser d'espace à ce désir, à cette demeure dans la persévérance humble du secours de Dieu.

Pourtant, grâce à cette séparation, nos enfants vont grandir dans le désir.

Nous en sommes encore à la phase de la naissance et des six ou neuf premiers mois après la naissance. Bébé crie, laissons-lui un espace pour s'exprimer, pour persévérer et pour se calmer. Ce serait formidable si nous prenions l'habitude de prier. Quand sa maman allait voir Rose-Marie à l'hôpital, son mari et quatre autres enfants étaient à la maison, alors elle disait à Rose-Marie qu'elle devait partir (amour séparant) et elle demandait à la Vierge Marie de la remplacer. A certains moments, Marie la remplaçait même physiquement, la petite discutait avec la Sainte Vierge. Pourquoi l'enfant n'aurait-il pas droit à une mère parfaite ? Pourquoi l'enfant n'aurait-il pas droit à Dieu ? Pourquoi l'enfant n'aurait-il pas droit à la vie ? Pourquoi n'aurait-il pas droit à ces manques, à ces séparations, à ces souffrances, à ces épreuves qui permettent de faire grandir le désir et d'être profondément accueillant ? Et nous, en tant que père et mère, nous supplions les suppléances paternelles, les suppléances divines, les suppléances de grâce d'intervenir.

La société de consommation, la permissivité, comme disait le Pape Jean-Paul II au Parc des Princes en 1984, ne rendent pas l'homme heureux : « Chers jeunes, la permissivité ne rend pas l'homme heureux, la société de consommation ne rend pas l'homme heureux. L'homme a une dimension de don et de désir de Dieu. » Au moment où les commentateurs à la radio étaient en train de dire qu'à cause de ces paroles le Pape allait se faire huer, les jeunes ont hurlé de bonheur pendant au moins deux minutes. Ils avaient besoin qu'un père leur dise cela, parce que nous les avons laissés patauger dans un marécage maternoïde. La société fusionnelle ratissante refuse que ce soit des personnes et rabat tout à la tondeuse de l'individu. Durkheim, le fondateur de la sociologie, dit explicitement que si nous regardons les hommes et les femmes autrement que comme des objets, nous ne pourrions jamais gérer une

communauté sociale ou familiale. Quelle vision de la maternité ! Quelle vision de l'autorité et du pouvoir ! Quelle vision extraordinaire de l'homme !

Si nous aimons vraiment nos enfants, il nous faut donc les laisser grandir, il nous faut accepter ces manques de l'enfant, accepter qu'ils puissent vivre dans des espaces de séparation, et il faut que la mère laisse le père aller au secours des enfants lorsqu'ils sont dans la détresse d'une souffrance séparante. C'est toujours le père qui gère l'amour séparant, parce que le père est beaucoup plus apte à engendrer cette croissance dans l'identité. La croissance de l'identité se fait toujours à travers une lutte, un combat, une souffrance, un manque, un danger, et le père est là pour qu'il puisse y avoir cette mise à l'épreuve, cette séparation, cette distance.

A neuf mois, au double donc de sa vie (neuf mois avant et neuf mois après la naissance), le bébé a souvent une phase dépressive. Jusqu'à maintenant, quand il y avait des distances, il pleurait mais il n'en avait pas conscience, c'était des réactions instinctives, des réactions spirituelles et physiques. Tandis qu'à partir de neuf mois, il prend conscience que sa maman va se séparer progressivement de plus en plus. Cette phase dépressive se manifeste par des pleurs, et il ne faut pas s'en affoler. Vers quatre mois, l'enfant normalement ne pleure pas si son parrain le prend dans ses bras, tandis qu'à neuf ou dix mois, oui. A ce moment-là nous devons lui expliquer, même s'il n'est pas capable de comprendre les mots, qu'il doit accepter que sa propre prise de conscience de la séparation l'ait mis dans un état dépressif. Certaines dépressions se guérissent très difficilement parce que cette première phase dépressive a été très mal vécue.

Aristote dit que si nous voulons voir clairement les choses en sagesse, il faut toujours regarder le premier : la première séparation (le septième jour après la conception), la première dépression (le neuvième mois après la naissance). Cette phase dépressive cause des conversions somatiques : l'enfant a de l'eczéma, des affections, des maladies corporelles. Si nous l'aimons, si nous lui expliquons que nous ne l'abandonnons pas quand nous le laissons avec son grand frère, si nous le mettons devant un miroir en lui disant : « Regarde, c'est toi », pour la première fois, grâce à cet amour-là, à l'intérieur de la dépression une distance plus grande s'est faite et l'enfant peut se reconnaître dans un miroir. Ce moment-là est facile à repérer.

A deux ou trois ans commence la phase de contre dépendance. A deux ans, l'enfant commence à verbaliser, à conceptualiser et à abstraire. Il a la possibilité, avec son verbe intérieur, avec ce qu'il conçoit, avec ce qu'il abstrait, de prononcer un mot qui lui est propre. Et l'enfant, pour bien montrer que ce mot lui est propre, qu'il est différent du point de vue du mot, dit « non » : c'est la fameuse phase du non.

« Dis : maman »

- Non.

- ... ! Tu vas manger du yaourt. [Il ne va pas dire non, il aime beaucoup le yaourt]

- Non.

L'enfant regarde ses parents droits dans les yeux et dit non, les parents sont désespérés !
« Comment ça ? Il ne dit plus oui quand je dis oui, il ne dit plus non quand je dis non ! ».

Ils ne se rendent pas compte à quel point il est important pour leur enfant de dire son mot à lui. L'enfant découvre qu'il passe du stade du bébé (« le bébé il a faim, le bébé il est avec sa maman, le bébé il ressemble beaucoup à son papa ») à « je ». Il rentre pour la première fois dans l'expérience du plaisir de sa propre volonté : j'existe, je vis et je l'exprime.

Il est excellent que cette opposition-là apparaisse, et très important de faire vivre cette opposition pour que l'enfant puisse vivre dans cette volonté qui lui est propre, pour qu'il puisse être lui-même. Il faut qu'il découvre qu'il a une volonté, un cœur, qu'il a une autonomie spirituelle puisqu'il abstrait déjà, et qu'il est respecté. Les parents devraient aimer voir arriver cette prise de distance. S'ils ont beaucoup aimé l'enfant dès la naissance et le sevrage, si l'amour a été toujours plus fort, toujours plus profond et toujours plus respectueux, et s'ils ont été attentifs à toutes ces phases, le père et la mère vont permettre à l'enfant de découvrir à ce stade-là, pour la première fois, qu'il est unique et que son désir, sa volonté profonde, est respectée. Cela va durer jusqu'à ce qu'il soit aimé d'un amour nouveau.

Si cette phase de contre dépendance n'est pas respectée, si l'enfant est puni ou frappé par ses parents parce qu'ils n'aiment pas qu'il dise non quand il a deux ans, l'adolescence de l'enfant sera difficile, et ce ne sera pas de la faute de l'enfant.

Nous récoltons ce que nous semons.

Mais à son adolescence, il pourra guérir de ce qui s'est passé là, parce que les parents pourront se convertir, être à nouveau père et mère dans la prise de distance de l'adolescence, laquelle sera certes plus difficile, et plus longue.

L'enfant découvre donc qu'il a un droit naturel à être « moi », à être « je », à être différent, à ne pas dire pareil. Alors il peut se mettre debout face à son père et à sa mère. Il n'est plus le bébé, mais un enfant... Ce moment où l'homme commence à pouvoir dire un verbe est beau. Quand le verbe peut s'exprimer, ça y est, il est debout face à son père et à sa mère.

Comment les parents vont-ils gérer ce conflit ? Ils vont renouveler sur leurs enfants la manière dont eux-mêmes ont été gérés par leurs propres parents ? Ils vont retrouver les mêmes gaffes spirituelles dans leur relation avec ceux qui ne sont pas comme eux ?

Souvent, nous n'arrivons pas à gérer les relations avec ceux qui sont différents de nous parce que nous n'avons pas su être père et mère avec nos enfants à cet âge-là. Le fait d'avoir des enfants guérit les relations. Si nous avons pu aimer cet enfant de cette manière-là, nous avons après moins de problèmes avec quelqu'un qui est différent de nous, nous pouvons beaucoup l'aimer, il n'y a pas de blocages irrépressibles.

Profitons de ces explications pour faire anamnèse. « Comment suis-je avec quelqu'un qui est complètement différent de moi ? Comment est-ce que je réagis avec quelqu'un qui n'est pas comme moi ? Est-ce que je réagis par l'angoisse ? La peur panique ? L'agressivité ? »

En nous rappelant que nous reproduisons une blessure antérieure sur laquelle il faut réaliser un pardon, faire anamnèse, reprendre ce qui a été mal fait, en désirant redonner vie différemment, et en se convertissant avec la relation que nous avons avec un étranger qui passe ou avec une pièce rapportée à la maison, en dépassant l'angoisse ou l'agressivité, en se servant de cette relation pour retrouver un enfant perdu depuis vingt ans, pour qu'il y ait une guérison sur son propre enfant vingt ans après.

Si nous ne nous sommes pas convertis, si nous n'avons pas changé par rapport à celui qui est là maintenant et qui nous met dans un même état que celui dans lequel nous avons été mis lorsque nos enfants avaient deux ans et qu'ils étaient en phase de contre dépendance, Dieu ne suppléera pas à ce qui reste en notre pouvoir !

Prions plutôt le chapelet en demandant à Marie de nous aider à retrouver l'espérance, la confiance, l'humilité, l'abandon et l'amour de l'état vulnérable pour qu'un amour véritable se rétablisse en nous.

Les étapes de la croissance de l'identité, deuxième partie

- Une confession générale qui se ferait au cours d'une retraite spirituelle, par exemple les exercices de saint Ignace, serait-elle un exercice pour nous permettre de faire anamnèse, nous éveiller à cette pratique fondamentale qui penserait-on conduit à acquérir les vertus d'humilité, de patience, etc ?

- Il y a plusieurs types de retraite, n'est-ce pas ? Des retraites spirituelles pour nous recueillir, pour nous laisser enseigner, des retraites où nous méditons une doctrine que nous ne connaissons pas pour pouvoir rentrer dedans et devenir contemplatif, des retraites du style des exercices spirituels de saint Ignace où nous essayons de rentrer dans la connaissance de soi pour pouvoir faire un bon choix spirituel intérieur, pour pouvoir changer d'orientation.

Il est vrai que les retraites d'exercices sont quelquefois très utiles, si nous suivons de nombreuses retraites d'enseignement et qu'au bout de nombreuses années nous en sommes toujours au même point quant aux engagements, si nous avons beaucoup de mal à nous saisir nous-même dans notre liberté de choix à cause d'une méconnaissance de nous-même.

D'après les Pères de l'Eglise, la connaissance de soi est très importante, parce que l'amour de Dieu est une communion. Connaître Dieu est très bien, mais si nous ne nous connaissons absolument pas nous-même, la communion est difficile. Alors nous avons du mal à faire des choix.

Les exercices de saint Ignace servent à cela. Les exercices d'élection, qui durent trente-trois jours, sont une échelle, et nous ne passons pas à l'échelon supérieur tant que nous n'avons pas atteint l'échelon précédent. Le parcours doit rester très adapté à chaque personne : Au terme, un discernement, une vision, une lumière se fait sur notre identité surnaturelle, sur notre identité divine, et cela nous permet de faire un choix sous le regard de Dieu et en communion avec la volonté de Dieu.

Notre volonté d'innocence rejoint la Volonté divine, sans laquelle nous sommes perdus dans notre volonté propre ; dans notre seule volonté, faibles et inhibés, nous n'avons plus de repères, plus de force.

A l'occasion des exercices de saint Ignace, nous faisons systématiquement la confession générale. Voilà votre question. Bien sur, la confession générale au cours d'une retraite spirituelle donnerait l'occasion de faire anamnèse. Nous pourrions très justement engager cette anamnèse dans la confession générale à l'intérieur des exercices de saint Ignace à la fin de la première semaine : septième échelon sur les trente-trois.

Oui, il faut faire anamnèse, parce qu'il faut arriver à retrouver le grand fil rouge qui commence dans notre sainteté initiale dans laquelle nous avons dit un Oui d'éternité. Il faut retrouver cette force. L'anamnèse contribue à retrouver la source des forces surgissant au-dedans de nous-même à la Paternité physique de Dieu sur nous.

Nous avons vu hier comment, petit à petit, apprendre à faire anamnèse.

C'est certainement très important.

« Nous éveiller à cette pratique fondamentale qui penserait-on conduit à acquérir les vertus » :

Rappelons quelles sont les trois vertus fondamentales : les vertus d'une humanité forte dans sa grâce d'origine : l'obéissance, l'humilité et la confiance selon le mode dans lequel nous avons

regardé ces trois vertus hier. Il ne s'agit pas des vertus que nous essayons d'acquérir quand nous sommes adultes, mais des vertus de notre humanité originelle.

Ces trois vertus infuses, il faut arriver à les retrouver.

Nous avons vu hier comment retrouver ces forces vives : en retrouvant notre Père.

Il est vrai que si nous n'avons pas eu de père, si le père a été absent, si le père a été démissionnaire, si le père a été tyrannique, nous avons beaucoup de mal et nous nous retrouvons sans force, avec des phénomènes d'inhibition. Nous retrouvons ces phénomènes d'inhibition dans la vie communautaire, dans la vie familiale, dans la coopération, dans le travail : si nous sentons un tant soit peu qu'on ne nous fait pas confiance, cela produit en nous comme une invasion du phénomène d'inhibition. Et ce n'est pas parce qu'on ne nous fait pas confiance aujourd'hui, mais parce qu'il n'y a pas eu l'amour séparant dont nous avons parlé hier, et donc on ne nous a pas fait confiance. Il fallait laisser faire le petit, laisser cette prise de distance, mais la mère ne mettait pas l'enfant du côté du père, elle gardait l'enfant sous sa protection et du coup le père n'a pas eu son rôle. Cela provoque une crise d'identité terrible, une perte de force à chaque fois qu'il y a manque de confiance, ou quelque chose qui ressemblerait, ou qui nous ferait croire qu'on risquerait de ne pas s'appuyer sur nous, et nous sommes à chaque fois paralysés par des crises d'inhibitions.

Il faut arriver à faire anamnèse et retrouver cette mémoire physique et ... ontologique du Père. De grands mouvements de mise en présence de Dieu, sous le regard de Dieu, vont dans le sens des cinquante actes que Thérèse proposait à son noviciat.

Quand nous sommes dans l'inhibition, nous pouvons encore bouger le doigt, et nous sommes transformés en « fusée du Saint Esprit », comme disait le Pape Jean Paul II aux carmélites de Paris.

C'est la Paternité qui se cache derrière ce conseil.

Quand nous avons un problème vis-à-vis de la relation de maternité, nous avons aussi un problème d'oraison.

Nous avons regardé hier les différentes phases qui permettent l'apparition de l'identité.

Tout d'abord, la disposition : selon la manière dont l'unité sponsale s'est réalisée, l'identité se vivra dans un climat différent. Cette disposition caractérisera spécifiquement des grâces enveloppantes, une très grande protection divine.

La conception elle-même, même si le père et la mère sont dans un état très délabré, ne laisse en nous aucune trace de crise d'identité, parce que Dieu prend toute la place à l'instant primordial.

La première séparation, le septième ou huitième jour (nous quittons les trompes et nous rentrons dans le liquide amniotique) est très différente selon l'état de la mère et les événements extérieurs. Le quatorzième jour catalyse le premier moment de dépendance avec le tissu maternel et baptise l'enfant dans la relation concrète.

La deuxième grande expérience de séparation est la naissance.

Une phase dépressive très importante se produit au neuvième mois.

A l'âge d'environ deux ou trois ans arrive la phase de contre dépendance, la phase du non. C'est à ce moment-là que pour la première fois l'enfant est confronté à la loi, puisqu'il est autonome, il se met debout face à son père et à sa mère, il a une volonté qui lui est propre. Dire non est un jeu pour lui, et les parents doivent éviter deux grandes erreurs : ou bien lui

interdire de jouer à cela : « Non, tu n'as pas à dire non » ; ou bien le laisser faire, auquel cas il ne peut plus s'appuyer sur une limite et il rentre dans une insécurité qui produira ultérieurement, fondamentalement, des angoisses irrépressibles.

Ici intervient l'apprentissage de la loi.

A l'âge de trois ans, le sentiment de culpabilité est entièrement formé.

Après trois ans, le sentiment de culpabilité va se muer en conscience de culpabilité par l'éducation de la conscience par rapport à la faute. Pour ceux qui s'intéressent à cette question-là, nous l'avons regardée longuement dans le PPP2¹.

Pendant ce temps-là, il y a une relation nouvelle avec Dieu, avec le Créateur, avec Jésus, avec Marie, relation qu'il faut aussi voir progresser, relation pour laquelle des étapes très importantes sont à regarder.

Si l'unité sponsale qui préside à la fécondation est sainte, il y a quelque chose de très particulier dans la première cellule, juste avant que Dieu ne crée l'âme spirituelle. L'âme spirituelle étant créée dans une victoire de l'amour sur tout, l'amour de Dieu prenant tout, il est sûr que nous sommes en présence d'une disposition corporelle à demeurer en Dieu.

Si au moment de la fécondation et pendant les sept premiers jours la mère est en prière, dans une union à Dieu permanente, dans l'amour, dans la gratitude, dans l'union avec son mari, il est évident que la première expérience de séparation sera plus douloureuse, mais que la grâce marquera sa très forte identité dès le départ.

Il y a un capital spirituel très important dans les huit premiers jours : La réceptivité est très grande, et la conscience mystique est à son maximum à ce moment-là. Moment où la transparence est si grande, l'innocence si grande, la confiance si grande, l'abandon si grand, l'obéissance si grande à travers son père et sa mère, à travers Dieu qui demeure toujours présent, qu'il y a une présence sensible très forte. Si nous confions l'enfant à Marie, si nous prions pour que l'Eucharistie vienne le brûler de sa gloire, pour que la *res* des sacrements bénisse et transforme l'enfant, une réceptivité sensible, psychique, spirituelle et surnaturelle très étonnante se mettra en place.

Nous voyons dans l'Écriture que l'homme est sanctifié dans le sein de sa mère. Nous voyons le drame quand l'enfant est porté par une mère qui ne prie pas, qui fait faire des échographies pour voir si l'enfant est mongolien, qui se demande s'il faut l'avorter ou pas. Ou bien c'est l'union avec une contre-mystique de l'enfer, ou bien l'enfant grandit dans une vision de Ciel.

Nous savons très bien que jusqu'à l'âge de deux ans, les enfants voient, mais dès que leur volonté propre arrive à l'occasion de cette phase de contre dépendance, très vite l'oubli recouvre de son voile l'innocence divine : ils ne se rappellent plus qu'ils ont vu l'Immaculée, qu'ils ont vu ces torrents de gloire.

A la phase de contre dépendance, avec l'apprentissage de la loi, nous entrons dans une ambiance de conscience religieuse.

Nous parlons ici pour des familles normales, qui ne sont pas dans un état de névrose religieuse, de névrose mystique. Le rejet de Dieu demeurant un phénomène névrotique

¹ PPP2 (Perspective en Personnalisation Profonde), Guérison du sentiment de culpabilité, Marie-Reine Montpellier, 1995. Et également : [Agapè pneumatique-surnaturelle, deuxième partie, étape 2.](#)

particulièrement étonnant, comme une méta-névrose dressée contre sa propre paternité, maternité, filiation.

Nous regardons les parents qui ne sont pas névrosés : leurs enfants n'ont pas de problèmes pour passer de la conscience mystique à la conscience religieuse.

Nous avons regardé attentivement ce sujet pendant un an en regardant [l'éthique, en 1993](#).

La première épreuve arrive à l'âge de six ou sept ans, l'âge de raison, où nous faisons la découverte de la loi profonde, de la loi intérieure, de la loi éternelle. C'est la première grande anamnèse de notre vie, et nous découvrons que l'amour ne vient pas de nous et qu'il faut suivre cet amour-là toute sa vie.

Vers sept ou huit ans, les petites filles disent : « Je veux être une princesse toute pure, toute sainte, toute transparente toute ma vie ». Vers six ou sept ans, le petit garçon dit : « Jésus est prêtre éternel, je serai prêtre éternel, je veux donner ma vie pour que Jésus puisse sauver tout le monde. »

Si la conscience mystique et la conscience religieuse se rabattent à un niveau de beauté mystique naturelle, ou à une morale, le petit garçon va découvrir intérieurement qu'il faut qu'il soit gentil ; sa découverte de son nom perpétuel, de sa vocation au bien, de son Bien suprême, sera un peu plus basse.

Soyons attentifs au fait que toutes ces expériences de séparation successives sont adjointes à des expériences d'union successives plus profondes encore, plus libres encore, de plus en plus théologiques, le théologal apparaissant avec le premier acte de foi personnel théologal de l'enfant.

Rappelons, pour ceux qui auraient oublié, la deuxième épreuve, à l'adolescence, et la troisième épreuve, le passage à l'âge adulte.

Voilà pour la formation de la conscience mystique spirituelle surnaturelle théologale. Nous regardons ici la formation de la conscience psycho-spirituelle et de l'identité, mais il faut avoir cela en trame car les deux niveaux sont ensemble.

La phase de contre dépendance arrive assez brutalement. L'enfant commence à dire non en nous regardant en face. Le père et la mère se retrouvent confrontés à eux-mêmes. Si leurs parents ne les ont pas laissés être eux-mêmes, si leurs parents ont refusé qu'ils se développent, si leurs parents ont refusé leur vocation à être, ils réagissent très mal quand leur enfant leur dit non. Instinctivement, ils réagissent avec leur enfant comme leurs parents ont réagi avec eux, et ils reproduisent sur l'enfant leurs problèmes, ceux de leurs parents et ceux de leurs grands-parents.

Comment gérer ces conflits ? Comment l'avons-nous géré ? Nous le savons à la façon dont nous réagissons lorsque nous voyons arriver un étranger, quelqu'un de complètement différent de nous.

Nous nous étions arrêtés là hier : Réagissons-nous en disant : « Je vais essayer de le changer » ? Ou « Je coupe la relation » ? Ou bien « Il n'y a rien à faire ». Nous baissons les bras et nous sourions alors que nous n'en avons pas envie (l'hypocrisie) ? Réagissons nous ainsi parce que nous sommes désespérés vis-à-vis de notre enfant ? Ou bien nous lui disons : « C'est bien, tu dis non parce que maintenant tu n'es plus un bébé » : le dialogue, le partage, le face à face, la découverte, l'admiration, les félicitations, un amour nouveau. Sommes-nous contents ? Donnons-nous à l'enfant le droit d'être lui-même ? Nous aimons notre enfant quand nous ne réagissons pas avec nos réactions *primo-primi*, quand nous sommes attentifs,

quand nous remettons en question notre manière de réagir. Quand notre enfant réagit mal, il faut que nous, père et mère, nous nous retrouvions, que nous remettions en question nos réactions vis-à-vis de lui, discussions entre nous et changions d'attitude, pour qu'il n'y ait pas cette réaction de violence ou de désespoir de la part de l'enfant qui trouverait pourtant à cette occasion la possibilité de sortir d'un traumatisme bien courant.

Pour qu'il retrouve son Père, il est nécessaire que l'enfant s'éloigne de plus en plus de sa mère. Il vient du Père et il doit retourner au Père, et le père est là pour le remettre petit à petit, surtout pas brutalement, dans les bras du Père en gérant toutes ces distances progressives, successives, de plus en plus grandes. Il faut lui laisser un espace de plus en plus grand pour qu'il puisse se trouver.

Cela ne veut pas dire qu'il faut laisser l'enfant être le plus loin possible sans s'en occuper : « Après tout, il est libre, il dit non, alors qu'il se débrouille ! ». Ni qu'il faille mettre des barrières, fermer les portes ou enfermer l'enfant à la cave pour qu'il ne casse pas tout dans la maison, car si l'enfant n'est pas reconnu pour ce qu'il est, le non va monter en crescendo. Il faut rester présent, tout en laissant la prise de distance et la contre dépendance se faire.

Dans la contre dépendance que nous retrouvons ensuite à l'adolescence, un besoin immense et viscéral d'être reconnu différent et en même temps un désir d'être protégé s'associent à nouveau.

Que les parents assurent ... et formalisent la différence : « Tu grandis, c'est formidable que tu sois différent, je ne suis pas fâché que tu dises différemment de moi. » Laissons-le aller dans les escaliers, ou dans le jardin, mais en étant là pour le protéger au moment où il tombe, l'idéal étant de le retenir juste avant qu'il se fasse très mal.

La première manière de ne pas reconnaître l'identité d'un enfant de deux ou trois ans en phase de contre dépendance consiste à refuser cette prise de distance, refuser le non, refuser qu'il dise différemment.

La deuxième manière de refuser son identité nouvelle est de refuser de le protéger. L'enfant a besoin d'être reconnu comme différent et en même temps de se savoir protégé.

Quand l'enfant n'obéit pas et transgresse une interdiction, par exemple qu'il touche la flamme ou la cire chaude d'une bougie, ou même le poêle brûlant, alors que ses parents l'ont prévenu : « Ne touche pas, ça brûle », il a automatiquement la sécurité de connaître les limites de la transgression. Nous pouvons laisser l'enfant mettre son doigt sur la cire chaude de la bougie, car il est très important pour lui de faire l'expérience de la transgression. Si nous n'autorisons pas l'enfant à faire l'expérience de la transgression, il ne connaîtra jamais ni la protection ni les limites, il sera dans une insécurité radicale. Qu'il se brûle un peu (mais pas trop !), qu'est-ce que ça peut faire ?

Nous sommes quand même un peu exaspérés : « Comment ça ? Il dit non tout le temps, il fait des bêtises, je n'arrive plus à le maîtriser ! » Il a sa volonté, nous avons notre volonté : il est nécessaire qu'il fasse l'apprentissage de la loi, l'apprentissage de la communauté, l'apprentissage des limites, l'apprentissage de l'autre, l'apprentissage de lui-même, l'apprentissage de sa propre identité dans la communauté. La loi est faite pour aider un enfant à exister, pour l'aider à comprendre ce qu'il est capable de faire pour pouvoir acquérir son identité d'enfant là où il est enfant.

Si nous refusons à un enfant de vivre en opposition et de se frotter au danger, pour exprimer sa dissemblance, sous le regard de papa et maman, il va y avoir une angoisse, une peur, une 'abandonnite', et il va renoncer à cette dissemblance. Renonçant à cette dissemblance, par

panique d'être abandonné, il va retourner à la fusion, il va vouloir faire comme papa et maman. Au lieu de grandir dans son identité, il est tenté par la similitude.

Et comme c'est le premier moment de l'apparition d'une volonté, donc d'un amour propre, d'un cœur propre, d'actes qui s'originent dans sa volonté, dans sa source d'amour personnelle, il est très grave de lui refuser d'entrer en cette volonté propre, cet amour personnel : au lieu de se structurer dans un amour de différence, dans un amour d'identité donc de complémentarité, il va se structurer dans un amour de similitude qui plus tard, si ce n'est pas guéri, réparé, pourra être une attitude d'amour homophile, avec ceux qui lui sont semblables.

Notre identité face à quelqu'un qui est différent de nous s'origine ici, le premier moment est là. Quand nous faisons anamnèse, il faut guérir ce moment-là, avant de vouloir guérir les problèmes qui relèvent de la complémentarité sexuelle.

L'enfant dépend totalement du regard de son père et de sa mère, et s'ils le protègent, l'enfant peut être lui-même. Mais s'ils refusent que l'enfant soit lui-même, il passe de l'expérience symbiotique à l'expérience fusionnelle et il ne lui reste plus, pour vivre hors d'étouffement, que l'amour de similitude. Selon les types de personnalités, un enfant s'écrasera, un autre deviendra infernal.

Retrouver son identité veut dire être soi-même face aux autres, et savoir le dire : « Toi, ce n'est pas moi, moi, ce n'est pas toi, et ce n'est pas pour cela que je te rejette, ce n'est pas pour cela que je ne t'aime pas. »

Jésus et Marie nous font confiance, ils ne nous étouffent pas. « Tu es comme cela, nous t'aimons tel que tu es, et c'est encore mieux si tu es un saint. Nous te protégeons, si tu veux, si tu te mets sous notre regard, sous le regard du Père, sous le regard du Verbe. » Qu'est-ce que le regard du Verbe ? Nous savons ce qu'est le regard paternel, spirituellement, mais savons-nous ce qu'est le regard de la mère ? Le Verbe est l'Épouse de la Première Personne de la Très Sainte Trinité.

Le regard du Père sur nous passe par notre innocence divine d'origine dans notre corps : Il est là, Il nous donne la vie, d'être à son image et à sa ressemblance, et nous retrouvons cet amour quasi infini d'innocence.

Le visage de la mère est le Verbe, il passe par le Corps du Christ, et aujourd'hui par le Corps mystique de l'Église. Ne pas pouvoir se mettre à l'intérieur du regard intime, immaculé, divin du Verbe dans son Corps mystique, le Corps mystique de l'Église, rejeter l'Église est la conséquence d'une incapacité à trouver la féminité féconde, immaculée, indestructible de Dieu dans la sainteté de l'univers. Aimer l'Église, découvrir et habiter le Verbe à l'intérieur de son Corps mystique, demeurer dans la lumière du Corps mystique de l'Église, du Corps mystique du Verbe. Nous ne parlons pas de l'église extérieure, nous parlons de l'Église Corps mystique du Verbe incarné dans ses membres. L'Église est un tissu de relations personnelles et nous sommes tous liés parce que nous sommes engendrés par le Verbe incarné dans un seul Corps mystique. Mais si nous avons une crise d'identité par rapport à la mère, comment pourrions-nous pénétrer dans un tissu de relations personnelles jusque dans un seul Corps mystique engendré par l'amour substantiel entre le Verbe et l'Époux éternel qui est le Père qui se trouve, Lui, dans notre corps personnel, physique, individuel. Ce lien entre le Père et le Verbe est très fort en nous.

Sans adoration et sans oraison, comment vivre con-naturellement, dans ces conditions, de l'Esprit Saint ?

Si l'enfant reste sous le regard de ses parents, si ses parents aiment qu'il prenne son indépendance, s'ils lui font faire l'expérience de la contre-dépendance et l'expérience de la transgression, s'il est alors pris en flagrant délit, il ne faut pas lui dire : « Ah ! Tu as mis quand même le doigt sur la bougie ! Tu as désobéi, je vais te donner la fessée. » Faire l'expérience de la transgression est un jeu pour l'enfant, il y prend beaucoup de plaisir. « Il ne faut pas que tu ailles sur la route », alors l'enfant prend le chemin et il va sur la route, il n'a pas peur du tout, il rit, il est content de faire cela, parce qu'il découvre sa volonté, son identité. Si vraiment c'est ennuyeux, il faut bien sûr lui mettre une limite, lui donner une petite fessée. Dès qu'il y a une correction physique exagérée, les parents ont eux aussi dépassé les limites. Il faut que ce soit physique, parce que c'est la correction physique qui met la limite, mais il ne faut pas que ça fasse mal, sinon nous ne sommes plus protecteurs et nous détruisons l'expérience d'identité. Il faut être attentifs à la manière dont nous faisons faire à l'enfant l'expérience de la transgression.

L'enfant est lui-même, il est accepté comme différent, nous l'aimons tel qu'il est, nous le protégeons en lui montrant que nous restons présents. Nous le protégeons aussi sur le plan spirituel, par rapport à des actes volontaires, parce qu'il commence à avoir une autonomie, une volonté propre, et c'est là que va se construire le moi possesseur-jouisseur-dominateur.

L'ego se construit vers l'âge de quatre ans, et il faut que l'ego se construise, mais il est nécessaire d'être très attentif.

C'est la période du jeu en société, aussi vaut-il mieux éviter de donner aux enfants de cet âge des jeux solitaires, pour être tranquilles, le jeu solitaire par excellence étant la télévision (en France, entre l'âge de quatre ans et l'âge de huit ans, les enfants passent en moyenne vingt-deux heures par semaine devant la télévision !).

L'enfant de quatre ans commence à sortir de l'innocence, il devient responsable de ses actes.

Le sentiment de culpabilité étant entièrement construit, la conscience de culpabilité prend le relais.

S'il y a eu des problèmes jusqu'à l'âge de trois ans, pendant la construction du sentiment de culpabilité, l'enfant aura de petits problèmes névrotiques. Mais s'il est mal éduqué dans sa conscience de culpabilité, dans sa responsabilité initiale, il risque de devenir schizoïde. Les dérives schizoïdes s'originent dans une déstructuration de la personnalité dans la construction de l'ego, à partir de quatre ans. Ces dérives sont beaucoup plus graves que les simples névroses.

L'enfant n'est pas du tout innocent à ce moment-là, par conséquent il faut savoir dialoguer avec lui et, puisque la conscience de culpabilité apparaît, il faut lui apprendre à dire tout simplement ce qu'il a fait de mal. S'il a fait des choses trop pénibles, que nous avons été exaspérés, que nous l'avons corrigé exagérément ou injustement, il faut le lui dire : « Je suis content de t'avoir puni, mais je te demande pardon parce que je n'aurais pas dû frapper si fort ». Il faut savoir demander pardon aux enfants quand ils ont quatre, cinq, six ans, sinon ils ont une incapacité absolue, après, à se dire, à dire ce qu'ils ont fait, à dire et gérer leur émotion, et donc ils auront une incapacité progressive à vivre dans leur cœur, à revivre dans la source d'amour qui est leur cœur profond : ils vont perdre cœur.

Il est important de comprendre que l'enfant n'est plus innocent à partir du moment où il sort de la phase de contre-dépendance et où il rentre dans cette phase d'indépendance, où il commence à jouer tout seul, à jouer avec des copains : quatre, cinq, six ans. C'est très beau.

A ce moment-là, il faut que l'enfant trouve psychologiquement une indépendance, et nous sommes très contents que psychologiquement il soit indépendant, mais il faut en même temps nous soyons là pour qu'il trouve une liberté spirituelle.

Voyez la différence entre le point de vue psychologique (indépendance) et le point de vue spirituel (dialogue) de l'aveu et du pardon.

Ce sont le père et la mère qui engendrent l'aveu et le pardon.

Si la mère lui dit : « Ta maman est fatiguée, elle te demande pardon, elle est peut-être aussi un peu égoïste, elle n'est pas gentille, mais ça ne fait rien, tu aimes quand même ta maman », ça va désangoisser l'enfant, il ne sera plus dans l'angoisse de dire ce qu'il a fait, et il ne dira plus à sa petite sœur : « Tu diras pas à papa et à maman ce que j'ai fait, attention, tu diras pas ! »

Les parents demandent pardon à leurs enfants, peut-être pas par parole, mais par geste. La maman demande pardon pour ce que le papa a fait, le papa demande pardon pour ce que la maman a fait : « Si ton papa t'a giflé comme ça, c'est parce que tu avais quand même drôlement exagéré, c'est pour ton bien, c'est parce qu'il t'aime. Tu ne comprends pas, mais moi je suis tout à fait d'accord qu'il ait fait ça. »

Il faut s'expliquer, demander pardon, avouer, rétablir, revenir à une réconciliation. Souvent, quand ça grince, ça vient des parents. De l'enfant aussi, certes, parce qu'il n'est pas innocent. Il faut donc qu'il y ait un dialogue spirituel. Quand nous disons spirituel, nous revenons à la source d'amour, à l'exigence d'amour, à l'exigence du cœur, à l'exigence d'union, à l'exigence de communion dans la différence. « Tu fais ce que tu veux, tu joues comme tu veux, c'est très bien, mais tu ne mettras pas du sable dans la bouche de ta sœur au point qu'elle ne puisse plus parler. »

A cet âge-là, l'enfant va à la maternelle. Il joue à la maternelle, il travaille à la maternelle, donc il y a une indépendance, son moi commence à avoir son autonomie psychologique, mais il n'a pas d'autonomie spirituelle, donc il y a un dialogue à engager. Il faut l'engendrer dans le point de vue spirituel, il faut parler avec lui : La conscience religieuse apparaît.

Il n'a plus de vécu mystique : il s'agite, il n'est plus dans cette écoute extraordinaire, transparente, il se sociabilise et donc il rentre dans une ambiance possiblement religieuse, et donc le dialogue sur le plan spirituel, sur le plan religieux, devient très important. Il n'est pas indépendant sur le plan spirituel, donc il a besoin d'être dirigé et enseigné à travers un dialogue d'amour.

Entre cinq et sept ans, il y a ce qu'on appelle une phase d'identification. Rappelons-nous, puisque nous avons des souvenirs de notre propre enfance. Il faut être attentifs à cette phase-là, parce qu'elle est très intéressante. C'est l'aspect de la différence garçon fille. Le petit garçon, par exemple, va mettre la robe de sa maman, la petite fille va mettre le chapeau du papa. Il y a une identification avec la personne du sexe différent, l'enfant cherche son identité. C'est l'époque où les frères et sœurs, s'ils sont ensemble dans le bain, commencent à avoir des curiosités. Ils jouent au docteur, etc. D'ailleurs les parents qui sont intelligents mettent le petit garçon et la petite fille dans la baignoire, comme cela leurs enfants ne vont pas faire ça avec un copain complètement pervers. Le garçon regarde vers son père : s'il a honte de son père, s'il n'est pas fier de son père, il ne peut pas s'identifier à lui. La petite fille regarde aussi vers sa mère, mais si le papa ne dit jamais : « Ta maman est jolie », « ta maman est belle », « ta maman, je l'aime », « ta maman est formidable », la petite fille n'arrive pas à s'identifier à sa mère, alors elle va faire un petit croisement : elle va prendre le chapeau de papa, elle va prendre les lunettes de papa, les chaussures de papa. Et le petit garçon va prendre les chaussures à talon de maman. Nous avons tous vu ça. Si l'on ne peut pas s'identifier au parent

du même sexe que soi, on ne voudra pas être comme lui. Il peut s'opérer une aggravation de l'amour de similitude dont nous avons parlé, et il faut y être attentifs parce que c'est l'avantage de toutes ces phases : les phases antérieures préparent les phases ultérieures, d'une part, et d'autre part les phases ultérieures peuvent guérir les phases antérieures. Si le petit garçon ne peut pas s'identifier à son père, il a une inquiétude profonde, une rupture avec ce qu'il est se produit quant à la nature de son corps. La maman n'est pas fière du papa, elle ne dit pas : « Ton papa est formidable, tu as vu tout le travail qu'il fait dans le jardin, ton papa travaille tout le temps. » Le petit garçon ne peut plus s'identifier avec son père, il n'est pas fier de son père. « Ton papa est merveilleux, il a un sourire qui illumine le ciel, ton papa est la lumière de la maison, il n'est pas souvent là d'accord, mais c'est parce qu'il travaille pour nous. Alors quand il rentre à la maison, je lui prépare un goûter. »

Le petit garçon voyant les tartines de pain beurrées et le saucisson demande : « Et pour moi ? », et sa maman lui répond : « C'est pour ton papa, il a tellement travaillé ! » Si le papa dit à la petite fille : « Ta maman est belle, qu'est-ce que je l'aime ! Elle est tout pour moi », la petite fille s'identifie alors forcément à sa mère.

S'il y a une inquiétude et une rupture par rapport à sa propre nature, par rapport aussi à cette impossibilité de s'identifier au parent du même sexe, il va y avoir ces petits signes dont nous avons parlé : ces curiosités, ces jeux de docteur, ces obsessions aussi (nous n'avons pas parlé, pour la phase de contre dépendance, de la phase anale, pipi, caca, mais s'il y a eu un dialogue spirituel, nous nous apercevons qu'il y a des obsessions).

Pour gérer cela, il faut être à l'aise, et ne pas reporter nos propres angoisses là-dessus, pour éviter d'intensifier l'inquiétude. Il faut comprendre ce qui s'est passé et aimer l'enfant d'une nouvelle manière. Comprendre qu'il y a eu une crise d'identité et commencer à parler les jours suivants en magnifiant le père si le petit garçon n'arrive pas à s'identifier avec lui, la mère si la petite fille n'arrive pas à s'identifier avec elle.

Les parents s'entendent entre eux pour que de plus en plus la mère montre le père, ou le père montre la mère.

Il faut renouveler l'amour, car ces dérives naturelles indiquent que l'amour du parent du même sexe que l'enfant n'est pas suffisant : une honte s'exprime sous cette forme.

La réaction correctrice des parents doit être vraie ; elle doit se dire. Si on ne fait que le dire sans que ce soit vrai, la guérison n'opérera que sur le plan psychologique, et moins sur le plan spirituel. Si c'est vrai, la guérison sera sur les plans psychologique et spirituel.

Si nous constatons une anomalie, nous n'allons pas nous angoisser, nous n'allons pas angoisser l'enfant, nous n'allons pas nous affoler. « Il faut absolument qu'il aille voir un psychologue, il commence déjà à être complètement... »

Non ! Nous allons comprendre qu'il y a un manque spirituel, nous allons parler de Dieu, de Jésus, de Marie, nous allons faire la prière, nous allons parler du papa et de la maman, nous allons parler de notre propre papa et de notre propre maman à table, du grand-père et de la grand-mère, de l'oncle. En Afrique, lorsque le papa est absent, il y a automatiquement et systématiquement le remplacement par l'oncle, ce que nous n'avons pas en occident. Le phénomène homophile n'existe pas dans des sociétés naturelles comme l'Afrique, parce qu'il y a une paternité qui est toujours présente.

Ne réagissons pas par l'angoisse, laissons-lui la possibilité de s'identifier à son père, ou au Pape, ou à un autre représentant de la paternité pour qu'il retrouve son identité, montrons-lui que nous l'aimons, sans quoi il va s'angoisser et se laisser piéger par un pervers pédophile.

Les statistiques montrent qu'en France un enfant sur sept est victime d'agressions sexuelles avant l'âge de dix ans. Un enfant sur sept, ça fait beaucoup !

Si l'enfant vit une mauvaise phase d'identification au père ou à la mère, plus tard, adolescent(e), il ou elle risquera d'aller jusqu'à la non-acceptation des règles dans ce domaine, et plus tard même jusqu'à la non-acceptation de la paternité et de la maternité.

Cela donne une société homophile et une société abortive, l'une n'allant pas sans l'autre.

Pour le garçon, un problème va se poser immédiatement : les habitudes masturbatoires et les déviances sexuelles de toutes sortes apparaissent, dont il aura beaucoup de mal à se débarrasser.

Il faut apprendre à retrouver l'état d'enfance que nous avons si mal vécu, retrouver spirituellement, psychologiquement, 'anamnésiquement', cet état d'enfance, le réengendrer dans notre corps, nous laisser réengendrer comme un enfant qui accepte d'être fils, qui accepte d'être fille, qui accepte d'être fier de son père, fière de sa mère, et retrouver des expériences d'amitiés analogiques pour pouvoir revivre cela spirituellement.

L'Esprit d'enfance est très important de ce point de vue-là, mais je ne peux pas trop l'aborder. Je donne les structures, les petits problèmes qui se posent pour l'apparition de l'identité, mais la thérapie est autre chose, et la guérison spirituelle est encore autre chose.

Retrouver cette enfance, redevenir petit enfant, est possible et corporellement, et psychologiquement, et spirituellement par la voie surnaturelle, parce que plus nous nous rapprochons de la maternité divine de Dieu, de la grâce surnaturelle, de la paternité divine de la Très Sainte Trinité, plus notre corps évolue dans la direction de la petite enfance.

Plus l'union transformante transforme la pâte humaine, plus, spirituellement, nous devenons petit enfant.

Les saints entrent dans la perfection quand ils reviennent par le point de vue surnaturel à l'état embryonnaire, et ils rentrent dans l'union sainte des quatrièmes demeures lorsqu'ils reviennent à l'état d'enfance, à l'âge de sept huit ans. Notre corps se repose, se régénère dans ces oraisons-là, dans les bras de Dieu, dans les bras de Jésus, dans les bras du Père, dans l'océan de l'Esprit Saint, dans la saveur des Dons, dans les bras de Marie, dans la vie contemplative, nous retrouvons une contemplation limpide et libre, et petit à petit les fils qui se sont attachés à nos pattes seront coupés.

Revenu comme l'enfant prodigue dans les actes de la responsabilité familiale et sociale, dans le monde, l'adulte peut grandir, le saint peut apparaître, le père de tous les hommes peut être là, l'homme en blanc peut se lever et reconforter le monde.

La vie spirituelle est très importante pour retrouver cette guérison et cet Esprit d'enfance par l'oraison, par l'union totale avec le Père, par l'union transformante.

Pour redevenir petit enfant, mais surtout pour être pleinement soi-même.

Les étapes de la croissance de l'identité, troisième partie

Pour comprendre un petit peu mieux l'apparition de notre identité au milieu du monde, notre identité au milieu de l'humanité, notre identité par rapport à nous-mêmes, par rapport à nos parents, par rapport à la famille, par rapport à Dieu, nous avons commencé à aborder un tout petit peu le premier moment de l'apprentissage de la loi.

Je voudrais revenir dessus pour voir comment la paternité et la maternité qui sont attentives à l'enfant font naître en lui une structure intérieure, corps âme et esprit, qui est ordonnée dans l'amour.

La loi est une loi d'amour, une loi qui jaillit de l'intérieur, elle ne jaillit pas de l'extérieur. Lorsque nous n'avons pas été assez aimés, nous percevons la loi comme quelque chose d'extérieur et nous rejetons la loi, du coup nous ne pouvons plus nous appuyer et nous sommes insécurisés.

Il est donc important de retrouver, sous le visage de l'éducation de l'Eglise, de l'éducation des sacrements, de l'éducation de l'oraison, de l'éducation mariale, de l'éducation papale, de l'éducation mystique aussi, retrouver cette loi extérieure et ce sens de la transgression.

Si nous regardons tout cela, c'est évidemment pour essayer de reprendre dans la prière ce que nous avons fait quand nous avons été pères et mères, et par l'anamnèse et avec Marie, réengendrer un complément de ce que nous n'avons pas réussi à faire à ce moment-là. Il n'est donc pas inutile de regarder tous ces petits mécanismes : ils ont l'air compliqués, mais de plus en plus nous verrons qu'ils se résument à quelques clés de lecture toutes simples.

Donc l'enfant doit faire l'expérience de la transgression.

Dès lors que sa volonté, à l'âge de deux trois ans, commence à s'exprimer en séparation, dans la phase de contre dépendance, il faut lui laisser cette distance et lui laisser faire l'expérience de la transgression.

Une transgression, à l'âge de deux trois ans, ne peut pas être très grave, ne vous inquiétez pas.

« Il ne faut pas que tu touches à la bougie, ça brûle ! », « Ne touche pas à la chaudière, c'est trop chaud, tu vas te brûler », « Ne vas pas dans la piscine, tu vas te noyer », et il y va quand même.

C'est par amour que le père ou la mère lui a dit cela : « Il ne faut pas que tu te fasses du mal », « Il ne faut pas que tu te brûles », « Il ne faut pas que tu tombes », mais lui a besoin de passer de la découverte de sa volonté propre, dans la phase du non, à la découverte d'une intelligence propre : « Ce que papa et maman m'ont dit, est-ce que c'est vrai ? »

Donc si nous lui disons : « Ne fais pas cela », nous lui imposons une limite à ne pas franchir, mais il a besoin de la franchir parce qu'il a besoin de vérifier si papa et maman lui ont dit cela par amour, ou par égoïsme pour être tranquilles (évidemment, s'il découvre que c'est par pur égoïsme, son expérience de la loi plus tard sera faussée).

La première fois qu'il est pris en flagrant délit par rapport à une transgression, à partir de l'âge de deux ans et demi à peu près, nous n'allons pas lui faire quelconque reproche parce qu'il a fait l'expérience de la transgression, il faut au contraire le consoler, le soigner s'il s'est fait mal.

A partir de ce moment-là, cette loi qui lui a été donnée de l'extérieur (mais elle émanait toute intérieure de l'amour du père et de la mère pour lui), va s'intérioriser.

Il y a eu ce flagrant délit, il y a cette rencontre de l'amour du père et de la mère, c'est vraiment une loi d'amour.

Attention ! Il recommence-t-il à transgresser ? Là, il n'est plus innocent.

Dans la phase suivante, la phase d'indépendance (quatre cinq ans) le moi jouisseur, possesseur, dominateur se met en place ; spirituellement l'enfant fait une faute. Dès lors, en cette nouvelle période de croissance, la gestion va différer un peu : il faut indiquer les limites à ne pas franchir, mais aussi manifester notre désaccord.

La loi lui fait faire des actes de perversion par rapport à l'amour, par rapport à sa conscience d'amour, par rapport à sa conscience de raison, par rapport à sa conscience sensible, au moment où il commence à sortir de ce magma de honte qui est en lui, ce sentiment de culpabilité qui est entièrement structuré à l'âge de trois ans.

« Je suis mal », « je ne suis pas bien », « je suis nul », « je suis zéro » : « je suis », et non « j'ai fait quelque chose de mal ».

Cette confusion entre l'acte (ce que je fais), et ce que je suis, structure le sentiment de culpabilité, lié à notre relation à la mère.

Avec cette séparation qui implique et le cœur et l'expérience de la transgression, l'enfant commence à sortir, il a de plus en plus besoin du père, et c'est là que va se construire la conscience de liberté spirituelle.

Ici nous allons préparer la confrontation avec la première épreuve, plus tard, à l'âge de sept ans : la découverte de cette loi intérieure qui vient de Dieu et qui jaillit intérieurement de Dieu et qui donne à l'enfant son nom, ce chemin d'amour dans lequel l'enfant peut tout de suite pénétrer sa vie toute entière dans la gratuité d'une liberté intérieure lumineuse toute nouvelle.

Comment faut-il faire pour essayer de limiter les dégâts du sentiment de culpabilité, ce sentiment de honte, ce sentiment d'être mal, qu'éprouve le petit enfant ?

Trois points :

D'une part, ce sentiment de culpabilité est devenu un peu hypertrophié parce que l'enfant n'a pas reçu assez de tendresse de sa mère : des baisers, des câlins, des caresses, rester vingt minutes dans les bras de sa maman, des paroles, des regards, une présence, une proximité avec l'enfant, des signes d'affection. Le manque de tendresse paternelle aussi peut bien sûr être source de cette hypertrophie, le père et la mère sont indissociables ici, même si la mère reste le centre. Cela fait des gens qui plus tard manquent aussi de tendresse avec leurs enfants : ce qu'ils n'ont pas reçu, ils ne peuvent pas le donner, ils ne peuvent donner que ce que qu'ils ont reçu, il ne faut donc jamais se permettre de juger les parents. Mais l'enfant est jaloux. Si l'enfant n'a pas reçu beaucoup de tendresse et a un sentiment de culpabilité, de honte, il n'est pas porté à avoir de la tendresse pour ses propres enfants, une proximité, des câlins, alors que l'enfant en a besoin puisqu'il compare tout le temps cet amour qu'il a reçu de Dieu et qu'il donne et l'amour qu'il reçoit, et il n'en reçoit pas.

Du coup il se dit forcément : « Je suis honteux, je suis mal, je ne suis pas aimable », et ce sentiment de culpabilité reste jusqu'à la mort, sauf s'il en guérit.

Si dans la prière il se laisse câliner par Marie, qu'il accepte de redescendre dans sa blessure et de se laisser tendrement aimer par Jésus, Marie et Joseph. L'humanité glorifiée de Marie, l'humanité glorifiée de Jésus, Joseph aussi sous un certain rapport, vont aider énormément.

Certains ont beaucoup de mal à prier en se mettant entre les bras de Joseph, le père de Jésus, l'époux de la mère : « Voilà un fantôme bizarre, ce n'est pas pour moi ça ! » Vécu extérieurement, quand nous regardons uniquement le point de vue de la dévotion, nous nous disons que nous n'avons pas envie de ça du tout. Il faut repérer tous ces mécanismes de défense qui sont en nous : « Le mystère de Joseph ? Mystiquement, ça m'indiffère complètement ! » Devant Marie, il y a une angoisse, le mécanisme de défense est moins fort. Peu d'enfants ont connu une véritable tendresse paternelle, une complicité affectueuse avec père, une proximité physique avec lui, quand ils avaient deux ou trois ans.

Le deuxième point consiste à valoriser l'enfant. Il faut lui parler, même quand il n'a pas la compréhension du langage. Il faut le valoriser distinctement dans ce qu'il est (en le prenant tout entier pour lui-même) et dans ce qu'il fait. Si les parents ne disent jamais à leur petite fille qu'elle est belle, elle deviendra coquette, maladivement coquette, hystériquement coquette, elle va devenir vaniteuse. Si son père ne lui dit pas, à deux trois ans, ou plus tard, vers cinq six sept ans : « Oh que tu es jolie », elle va travailler sa coquetterie jusqu'à ce qu'elle soit reconnue dans ce qu'elle est et dans ce qu'elle fait. C'est différent de signifier à quelqu'un : « Bravo pour ce que tu es, je t'aime comme ça » et « Bravo pour ce que tu fais ». Même s'il n'a pas fait de philosophie, l'enfant comprend très bien la différence, et du coup, il n'y a pas cette association en lui entre l'être (je suis) et ses actes, cette confusion qui structure le sentiment de honte et de culpabilité qu'on traîne très longtemps et qui est source d'agressivité, notamment.

Le troisième point est qu'il faut répondre aux besoins de l'enfant.

Jusqu'à l'âge d'un an au moins, ce que demande l'enfant n'est jamais un caprice, c'est toujours un besoin.

Nous sommes père ou mère et nous donnons notre vie à nos enfants.

Nous n'avons pas des enfants pour être plus tranquilles, pour être plus sympas, pour être mieux, pour ne plus être en manque, pour soi. Non, nous avons des enfants pour eux-mêmes, et si nous leur donnons la vie, ce n'est pas pour être tranquilles. Si nous ne sommes pas décidés au départ, il ne faut pas nous marier, il vaut mieux trouver une grotte et donner sa vie au monde minéral, ce qui n'est déjà pas mal, si on ne peut pas plus, et le Bon Dieu s'en servira.

« Marie, *Ô mater admirabilis* », et Joseph aussi, ne gardent rien pour eux, ils donnent tout tout le temps.

Jusqu'à l'âge d'un an ou quatorze mois, un enfant ne peut donc pas inventer des caprices.

Mais à partir du quinzième mois environ, oui, de petits caprices commencent à apparaître, surtout s'il n'y a pas eu cette tendresse, surtout s'il n'y a pas eu cette valorisation.

Vers l'âge d'un an et demi, il faut donc être vigilants : répondre aux besoins mais profiter d'un caprice pour fortifier l'irascible de l'enfant.

En répondant aux besoins, nous alimentons le concupiscible pour qu'il soit dans l'ordonnance du désir d'être aimé, pour que le désir d'être aimé soit comblé et bien mis en place par rapport à Dieu, par rapport à l'homme, par rapport à lui, par rapport à son éternité et par rapport à son origine.

Et lorsque nous repérons que c'est un caprice, que nous le faisons attendre et que nous ne cédon pas, nous fortifions son irascible, sa force pour aimer, persévérer dans le don et être fidèle.

Quelqu'un à qui on a fait tous les caprices dès l'âge d'un an et demi aura un mal fou à être fidèle, c'est évident.

Si nous obéissons aux caprices d'un enfant, nous ne faisons pas naître en lui les vertus de force intérieure, de tempérance, d'adaptation, d'onction, de paix, ce qu'on appelle la prudence, et de justice : l'enfant va devenir injuste, il va devenir insupportable.

Sans la vertu de force intérieure qu'on appelle profonde patience, profonde confiance, une confiance et une patience très habitées par le désir, sans la vertu de tempérance, qui sont éduquées dès cet âge-là, plus tard, à l'adolescence notamment, il est sûr qu'il y aura une attitude d'indifférence : le mécanisme de défense le plus fort qui puisse se développer.

L'amour n'est plus canalisé par la force intérieure, l'irascible n'est pas éduqué ?

L'indifférence signe une espèce de désespoir. [L'adolescent va être obligé de retrouver la vertu d'espérance et l'Esprit de pauvreté pour se guérir là-dessus].

L'enfant à trois ans nous renvoie à nous-même, Onous réenfanté ; il va falloir que nous ne réagissions pas *primo-primi* : que nous fassions un acte d'amour. Comment ? En nous plongeant résolument dans la présence du Père, du Verbe, de Marie, de la sainteté absolue, de l'Amour éternel pour dépasser, dialoguer, dire, exprimer, découvrir ce que l'enfant vit et essayer de l'exprimer à sa place pour revivre avec lui et être soi-même réenfanté, et du coup permettre à l'enfant, simultanément, de le vivre autrement que nous l'avons nous-mêmes vécu.

Ne pas être jaloux de l'enfant parce qu'il reçoit quelque chose que nous n'avons pas reçu, et au contraire, nous recevoir en même temps que lui ce que Dieu nous donne.

Ce sont des petites choses auxquelles il faut petit à petit s'habituer.

Quand on fait de l'accueil de gens qui sont désespérés, de gens qui sont détruits, de gens qui se sentent honteux, qui se sentent nuls, il faut sentir toutes ces choses-là.

Il ne s'agit pas d'apprendre cela par cœur, mais d'essayer petit à petit soi-même de guérir pour pouvoir enfanter son frère, enfanter sa mère, être enfanté par son frère, être enfanté par sa mère : c'est souvent simultané.

Si nous sommes attentifs pour guérir ces blessures excessives, ces hypertrophies qui datent de ces périodes (jusqu'à l'âge de trois ans), alors l'enfant grandit : c'est plus facile pour lui d'avoir confiance dans la vie.

Jusqu'à l'âge de trois, l'enfant reste quand même très centré sur la mère. En Afrique par exemple, le sevrage de la mamelle ne se fait pas comme chez nous au troisième ou quatrième mois. Les Africaines attendent l'âge de la contre dépendance : pendant deux ans et demi l'enfant est à la mamelle. La nature ne fonctionne plus très bien chez nous en occident, et la mère ferait bien de rajouter au biberon l'équivalent de la mamelle.

La mère est la vie.

Si le papa et la maman sont attentifs à ces trois règles :

- tendresse et câlins,

-valorisation de ce que l'enfant est et de ce qu'il fait,

- et réponse à ses besoins et distinctions entre besoins et caprices ...

Alors on peut dire qu'à ce moment-là l'enfant aura toujours confiance dans la vie et confiance en lui-même, puisqu'il fera la distinction, spontanément, depuis le départ, entre ce qu'il est et ce qu'il fait.

Même si ce qu'il a fait paraît nul, il sait qu'il est aimé pour lui-même et cette confiance en lui-même ne le quittera jamais.

Il aura une bonne vie spirituelle, il ne sera pas enfermé dans son vécu psychique, il ne sera pas enfermé dans le sentiment de culpabilité, le sentiment de honte.

A l'âge de quatre cinq ans, l'enfant rentre dans la phase d'indépendance, puis dans la phase d'identification que nous avons vu tout à l'heure, puis dans la phase d'interdépendance entre sept et dix ans.

L'expérience de la loi va de plus en plus d'intérioriser.

Dans la famille, nous vivons ensemble et nous voulons nous donner mutuellement beaucoup d'amour, et c'est pourquoi il y a des qualités du cœur à respecter : la force, la patience, la confiance, la prudence.

Nous indiquons les limites à ne pas franchir, nous n'abdiquons pas l'autorité, nous ne réagissons pas *primo-primi*, nous n'infligeons pas de châtement exagéré, et si nous le faisons nous demandons pardon, nous nous humilions, ce qui désangoissera l'enfant lorsqu'il fera lui-même une transgression consciente ; il n'aura alors lui-même aucune hésitation à demander pardon à son tour.

Si la loi extérieure ne mène pas à cette loi intérieure d'amour, il va y avoir rupture de dialogue.

Nous le repérons si, vers l'âge de six ans, nous le surpréons au moins une fois à dire : « Il ne faut pas que papa le sache », « il ne faut pas que maman le sache », « tu ne le diras pas à papa et maman ».

Cette rupture de dialogue est le signe que quelque chose ne s'est pas fait.

Là, il faut dire : « J'ai entendu ça, mais pourquoi ? Il faut me le dire », tout en redonnant la confiance.

Si effectivement l'enfant ne se positionne plus par rapport à la loi, il risque de rentrer dans une réaction où il va faire cela en cachette, il va s'écraser, il va choisir de ne plus être responsable, il va choisir de ne plus être libre de faire personnellement quelque chose, il va choisir le ni oui ni non, il va être dans l'immaturité, il va devenir collant avec sa mère, et plus tard, cette immaturité va se traduire par des processus dits pulsionnels : la boulimie, la masturbation, la kleptomanie, etc....

Il faut arriver à ce que la loi s'intériorise à cause de cette confiance, cet amour, cette attention, que l'enfant comprenne que c'est par amour qu'il y a ces exigences, ces petites exigences au départ.

Nous sentons bien que c'est le passage de la mère au père, du sentiment de culpabilité à la conscience de culpabilité, de l'identité face au père et à la mère et face à l'unité du père et de la mère.

Il est donc important, quand l'enfant découvre son identité, qu'il se découvre aimé et de l'un et de l'autre, deuxièmement, et troisièmement qu'il fasse l'apprentissage de la loi et que la loi s'intériorise.

Comment cette loi va-t-elle s'intérioriser, principalement ?

Elle va s'intérioriser parce que le père et la mère s'entendent entre eux (une mère célibataire s'entend avec le Seigneur, elle s'entend avec saint Joseph, elle s'entend avec Jésus, elle trouve un substitut), les parents sont deux à demander à l'enfant : l'un explique ce qu'il faut faire, et l'autre confirme l'ordre donné en disant : « C'est maintenant que tu dois le faire » : distinguer l'ordre et l'*imperium*.

C'est naturel à la mère maternelle de dialoguer, d'expliquer ce qu'il faut faire et ne pas faire, et c'est au père, au conjoint de dire quand c'est le moment d'obéir (*imperium*)

A partir de là, l'enfant se spiritualise, nous allons nous rendre compte qu'il fait des actes qui sont très bons... Si, à certains moments, il commet des actes vraiment mauvais, des actes vraiment peccamineux, des fautes personnelles, des fautes de mauvaise volonté, des fautes de manque d'amour (parce qu'il peut toujours, même s'il est rempli d'amour, faire des fautes contre l'amour), il ne faudra pas dire alors exprimer un désespoir : « Qu'il se débrouille ! », « ça le regarde, lui et sa conscience ! », « il faut être tolérant ! » :

Non, il a besoin du regard de son père et de sa mère, il a besoin d'être enfanté, il n'a pas encore reçu l'autonomie spirituelle, surnaturelle, religieuse : le don de la loi éternelle dans son cœur. Il n'a pas encore reçu sa vocation, donc il est normal qu'il y ait des transgressions et des fautes graves entre l'âge de quatre et sept ans.

Mais alors il faut qu'il demande pardon.

Il faut que nous puissions lui dire : « Qu'est-ce que tu as fait exactement ? », « Pourquoi tu l'as fait ? », « Eh bien ! Demandes pardon ! », ou « Viens demander pardon en faisant un baiser à maman ! », « Demandes pardon à Jésus à la prière du soir ».

Attention : avant l'âge de quatre ans, le petit enfant parle déjà bien, mais il ne sait pas ce que c'est que le pardon, parce que la conscience de culpabilité n'est pas encore assez formée.

La première expérience de pardon se situe vers l'âge de quatre ans : l'enfant peut demander pardon, il voit qu'il est pardonné et ça le fait grandir.

Si l'enfant dit qu'il a fait quelque chose qui n'est pas bien, il faut savoir recevoir cet aveu, savoir le féliciter pour cet aveu, et savoir que l'aveu engendre immédiatement le pardon.

De quatre à six ans, c'est la miséricorde seule qui domine, la justice consiste simplement à essayer d'obtenir la lumière.

La justice porte sur l'aveu. Sur le reste, pas de punition, parce que l'aveu seul est une punition terrible. L'Amour a permis d'engendrer l'aveu, et aussitôt l'aveu fait, le pardon suit.

Si nous sanctionnons l'aveu par une punition supplémentaire, nous faisons, au moment de la puberté puis de l'âge adulte, des gens scrupuleux, des gens incapables de goûter la miséricorde de Dieu, des gens méticuleux, qui veulent toujours en faire plus, et qui ne peuvent guérir qu'en vivant d'une justice d'amour étriquée, parfois malade, sans que puisse dominer la transparence de la miséricorde.

La grâce de Thérèse de Lisieux est une grâce d'enfance de trois à sept ans : la miséricorde, uniquement la miséricorde.

Donc : le scrupule, le perfectionnisme pour être aimé : « Si je ne suis pas moralement parfait, si je ne suis pas sans reproche, si je ne suis pas irréprochable, on ne m'aimera pas. »

Etre scrupuleux est terrible, parce que nul ne peut pas être irréprochable ! Nous sommes tellement tendus que nous tombons dans des colères ! dans des pulsions ! C'est le légalisme, l'observationnisme, le remord (comme Juda), l'obsession.

Si nous retournons dans les bras de papa, dans les bras de maman, si nous refaisons l'expérience du fils prodigue et que nous retournons dans les bras du Père, et que nous voyons

que nous sommes pardonnés, aimés même à travers ce que nous avons fait de mal, nous re-dissocions le point de vue de l'être que nous sommes et les petits actes idiots que nous avons faits. Les confesseurs savent qu'entre le péché d'un saint qui a reçu grâce sur grâce et qui est vraiment rayonnant d'union à Dieu, un moine merveilleux, une religieuse, une carmélite rayonnante, et celui d'un énorme brigand, d'un vicieux, la différence est très minime : aux yeux de Dieu, aucune différence.

La dernière étape concernant l'apprentissage de la loi est le discernement de la gravité de la faute.

Il y avait une faute, c'est un point, mais jusqu'à l'âge de six l'enfant n'est pas capable d'en percevoir le degré de gravité.

Parfois les parents sont très inquiets : « A six ans, tu te rends compte ! A six ans, déjà ! »

Bien sûr il a avoué et il est pardonné, mais il peut croire que puisque qu'il se confesse (certains enfants apprennent à se confesser dès l'âge de quatre ans) et qu'il est pardonné, il peut continuer à faire la même faute : il y aurait alors un abus de la miséricorde. A partir de l'âge de six ans, l'aveu oui, le pardon bien sûr, mais aussi, pour éviter qu'il y ait abus de l'amour, abus de la miséricorde, il est temps d'exiger de l'enfant une réparation, pour qu'il ait un plus grand discernement non pas sur l'amour qui lui est donné parce qu'il existe, parce qu'il est lui-même, mais un plus grand discernement sur les actes qu'il pose, et pour qu'il ait un plus grand amour du discernement, de la lumière, de la vérité sur les actes. L'heure arrive de l'éducation du cœur de sagesse : un apprentissage du sens de la gravité :

Le sens éthique va commencer à naître. Le sens moral, le sens relationnel d'amour. La responsabilité dans l'ordre de l'amour.

Nous avons vu la phase d'identification pendant laquelle l'enfant regarde s'il peut s'identifier au parent du même sexe.

Cette phase d'identification va amener l'enfant à une phase d'interdépendance, de sept à dix ans.

Entre les deux, s'il y a vraiment eu une éducation du cœur, si l'enfant prie, si l'enfant est éveillé, si l'enfant aime, il va recevoir au fond de lui, de l'intérieur même de lui-même, du centre des racines même de son cœur, de sa vie intérieure et de sa vie spirituelle, il va recevoir une Présence de Dieu qu'il va ressentir.

C'est ce qu'on appelle le don de la loi éternelle et l'apprentissage de **la première épreuve**.

Cette expérience va faire passer l'enfant de la phase d'indépendance et d'identification à la phase d'interdépendance.

Il a perçu une vocation, un don de Dieu : l'enfant a ressenti un amour qui dépasse complètement l'amour de papa et maman ; Imprégné de gratuité, il a vu toute sa vie future dans cette lumière, et il a dit : « Oui, je veux être un saint toute ma vie », ou « je veux être sage », « je veux être bon », « je veux être pur », « je veux être généreux » [cela dépend, les connotations sont différentes selon les enfants], « je veux être mère Térésa ». A cause de cela, l'enfant à l'âge de sept ans devient autonome dans l'amour, et donc il va pouvoir donner et recevoir, il est en interdépendance avec son père et sa mère, il a besoin de son père et de sa mère, c'est évident, mais son père et sa mère aussi ont besoin de lui, il a sa place, il a son rôle, il a sa fécondité.

Il est capable de faire des actes gratuits, sans que papa et maman le lui aient demandé : il va faire la vaisselle en secret, gratuitement, par pur amour, avec un élan d'amour qui dépasse même les potentialités d'amour d'un petit enfant, il est porté par cette loi éternelle d'amour. Il va faire pour la première fois l'apprentissage de l'obéissance intérieure spirituelle dans un acte de gratuité qui dépasse les limites de la famille et de l'horizon terrestre. Il veut être un saint, alors il fait quelque chose d'intérieurement admirable. A l'église, il va dire cent cinquante Je vous salue Marie. Il prie en secret.

Cette phase d'interdépendance est très commode parce que dans cette phase-là nous pouvons réparer énormément de choses, notamment par le dialogue. L'enfant va confier plus facilement ce qu'il vit si nous retrouvons des occasions de tendresse, si les parents posent des questions, s'ils essaient de formuler ce qu'ils éprouvent des émotions de l'enfant : « Tiens, tu as l'air en colère, parce que personne ne s'occupe de toi et parce que ta sœur t'énerve depuis trois jours ».

Alors la petite fille regarde son papa et elle dit : « Ben oui », et elle n'est plus en colère, et elle repart dans sa loi éternelle, dans son obéissance intérieure.

Enormément de choses peuvent se débloquent ici, à ce moment-là.

Il faut être attentifs et voir qu'il y a une perméabilité, une adaptabilité de l'enfant si les parents changent de comportement et se remettent en question.

Si l'enfant est mal, le père, par exemple, pose son stylo et s'occupe de son enfant, ce qu'il ne fait pas d'habitude.

A cause de cette phase d'interdépendance, si elle se passe bien, l'enfant se fortifie intérieurement et nous allons, grâce au dialogue, l'encourager ou, plus exactement, le conseiller, l'orienter vers le sens du sacrifice, vers le sens de la gratuité.

« Il faut faire beaucoup de sacrifices », dit la Sainte Vierge à ces petits enfants de sept ans à Fatima.

La petite Jacinthe mettait cette ficelle autour de son corps, elle faisait beaucoup de sacrifices pour les pécheurs.

Si nous ne l'avons jamais fait, faisons-le.

Il faut aimer faire ces choses qu'un enfant de sept huit neuf ans fait pour se fortifier et pour s'habituer à être dans la gratuité de l'amour, pour être dans des actes d'onction, de joie profonde indéterminable malgré la contradiction, la souffrance.

Jusqu'à l'âge de onze ans, il y a eu en l'enfant cette phase d'épanouissement, de plénitude, avec une clarté sur ce qu'il veut faire plus tard. C'est le moment de l'équilibre le plus clair avec Dieu, et qui va disparaître :

C'est l'embellie avant de rentrer dans **la deuxième épreuve** : l'épreuve de l'adolescence.

Si l'enfant s'est fortifié dans ce pli intérieur de charité, d'amour gratuit, d'esprit de sacrifice, s'il aime donner gratuitement de son sang, de sa vie, à ce moment-là l'enfant affronte l'adolescence avec de la force intérieure.

Les phases ultérieures avec toutes leurs défaillances se préparent dans la phase antérieure.

La phase d'adolescence d'un enfant qui a un esprit de sacrifice, qui est rempli d'amour, qui est un saint, ne posera strictement aucun problème, il n'y aura pas de crise, parce que nous lui aurons appris, Dieu lui aura appris, cet enfant se sera habitué à vivre de cette gratuité, parce que la loi et l'obéissance intérieures habitent en lui.

Sinon, de treize à seize ans, nous le savons, l'adolescent un peu faible a un comportement d'opposition systématique.

De seize à dix huit ans, la demande de soutien parental, de protection, de présence, est moindre.

C'est une phase de contre dépendance d'autant plus violente que la phase de contre dépendance à l'âge de deux ans et demi a été très mal vécue par les parents.

Rappelons que dans les phases de contre dépendance, il y a un besoin terrible, viscéral, d'être reconnu.

Il faut donc que l'adolescent puisse exprimer ce qu'il a découvert de différent, en dehors de la famille. Si l'adolescent aime la techno, plutôt que lui dire : « Quand même la techno ! Mais c'est diabolique la techno ! Ne fais pas ça ! Il y a des messages subliminaux ! Tu ne vas pas rentrer là dedans ! Ne m'en parle pas ! Ce n'est pas notre truc et ça ne doit pas être ton truc ! » :

Il vaut mieux lui poser des questions, le laisser essayer de communiquer ce qui le réveille dans la techno. Il a besoin d'être reconnu, et il le dit : « Ah toi alors, tu t'intéresses à ce que je dis ! ». Il a aussi besoin d'être protégé. Cela va plus loin que cette phase d'épanouissement de l'enfance, parce qu'il communique quelque chose que les parents ne connaissent absolument pas.

Premièrement, dans cette phase-là, il faut donner un espace à nos adolescents pour exister, pour être.

Il faut absolument éviter de rentrer dans la pédagogie ou la politique du tout ou rien : « Tu es en pleine crise, tu nous casses les pieds, c'est ça ou c'est rien ! »

Eviter le tout ou rien pour une relation d'échanges : oui pour une part (50%/50%)

Donnant donnant : trouver un point sur lequel nous devons continuer à dire non : ça par contre ce n'est pas négociable !

Il a besoin d'être reconnu comme adulte (sa sexualité commence à former son psychique et sa soif ; s'il n'est pas reconnu comme adulte, la crise d'identité va s'aggraver).

Nous allons donc lui donner la possibilité de discuter, d'être différent : « C'est très bien que tu l'exprimes, nous sommes très heureux de découvrir ça ».

L'adolescent sait très bien que notre opinion n'est pas forcément la même sur tout, mais il va découvrir, grâce à ce dialogue, cet échange, que nous n'avions pas vu un certain nombre de choses avant qu'il nous en parle.

Nous disons à l'adolescent que nous comprenons, que nous voyons, mais, nous l'exprimons nettement, nous ne sommes pas forcément d'accord. Il faut que l'enfant sente que c'est vrai : sa pensée n'est pas notre pensée, mais elle compte quand même.

Le rôle du père est de se taire, mais c'est lui qui va aider son fils ou sa fille à parler.

Le rôle de la mère est d'écouter, d'être là, de s'enthousiasmer ou de rire. Il faut désangoisser !

Au niveau spirituel, la prière à faire pour notre adolescent et pour l'adolescent en nous qui n'est pas guéri se réalise du côté l'espérance, de la confiance, une confiance dans le fait que la perfection consiste à s'orienter vers la perfection : commencer à s'orienter vers la perfection, c'est déjà la perfection ; avoir le désir de la perfection, c'est la perfection, mais si nous ne sommes pas parfaits, même si nous boitons, même si nous sommes mal dans notre peau, même si nous nous révoltons, même si nous sommes en pleine crise.

Les adolescents font des chutes, se confessent, savent qu'ils sont totalement pardonnés, substantiellement pardonnés, que Jésus complète tout ce qu'ils n'arrivent pas à faire, et ça les met dans une attitude de confiance par rapport à l'avenir, ils sont déjà des grands adultes.

Il est vrai que la vie sacramentelle aide beaucoup les adolescents.

Quand ils sont en état de grâce, quand ils vivent des sacrements, il n'y a pratiquement pas de crise.

« Ce soir, je sors avec mes copains, on a techno toute la nuit. »

- Techno toute la nuit à seize ou dix sept ans... : « Je ne suis pas tellement d'accord. »
- Ah ça j'en étais sûr !
- OK, tu pars avec tes copains, mais je viens te chercher à dix heures. »

L'essentiel est que ce ne soit ni oui ni non, ni tout ni rien : voilà ce qu'il faut viser à tout prix, en raison du besoin de protection : signe de la continuité de l'amour qu'on lui porte.

Son besoin d'indépendance, de contre dépendance viscéral, le prend tout entier.

Son corps lui-même va pouvoir petit à petit rentrer dans l'obéissance intérieure.

Dans l'obéissance intérieure de l'enfant, le corps ne joue aucun rôle : tout reste intérieur (il rend service).

Tandis que le corps et le psychisme sont rebelles à l'adolescence, et toute cette épreuve est là pour petit à petit faire confiance dans la croissance adulte qui va faire que le corps va intérieurement pouvoir obéir à cette gratuité dans le don. Par la phase d'adolescence, le corps va intégrer la vertu d'obéissance :

Il va pouvoir affronter **la troisième épreuve** : l'engagement dans la maturité.

Si les parents acceptent cette prise de distance, avec des limites très souples, l'adolescent pourra arriver pour la deuxième fois de sa vie à une phase d'interdépendance, vers dix-huit ans. Il apportera beaucoup à ses parents, et ses parents lui apporteront beaucoup. Cette phase de communion le préparera à être responsable, à pouvoir s'engager dans la société, trouver un travail, créer un mouvement, fonder une nouvelle congrégation ; sa jeunesse sera très vite engagée dans la générosité du don de soi.

Les qualités de la femme dans la maternité

Nous allons commencer par regarder les qualités particulières de la femme dans la maternité, dans la relation de plénitude de fécondité vis-à-vis de l'enfant, vis-à-vis de son mari et vis-à-vis d'elle-même.

La maternité en plénitude, nous la trouvons, mais elle est très rare.

Nous la trouvons à l'état pur dans la Révélation, en Marie.

Ce qui est réservé à la mère dans la relation de filiation, de paternité ou de maternité, là où la mère reste centre, c'est évidemment dans la conception, dans la naissance et dans la toute petite enfance.

Comme image, comme don, comme être, comme vie, nous sommes donnés à la mère, nos racines sont là, elle garde nos racines, notre terre.

Jésus dit que le grain est tombé dans la bonne terre. Le grain tombé dans la bonne terre s'est enraciné dans une maternité parfaite, alors il a donné du fruit.

Si nos racines ne sont pas dans une bonne terre, il faut mettre l'humus de l'Immaculée Conception dans le terreau un peu insuffisant de notre mère. D'où l'importance de trouver Marie comme mère. Nous verrons à quel point Marie est une source de guérison d'une rapidité incroyable quant au sentiment de culpabilité.

Mais la croissance de l'homme (passage de l'image à la ressemblance), appartient au père.

Joseph, en hébreu, veut dire : Dieu fait croître ; c'est le participe présent inaccompli, en hébreu, du verbe croître : il donne la croissance, le développement, l'arbre dans toute sa force.

Si nous en restons à la mère, un roseau délicat : ce ne sera jamais un cèdre du Liban.

L'exigence du père et de la mère : nous sommes toujours un enfant, nous sommes dans une bonne terre, nous sommes vivifiés, nous sommes vivants, et il faut toujours que nous passions de nos racines au père parce qu'à travers le visage du père et à travers l'action de la paternité sur nous, nous retrouvons notre origine sous forme de la cause finale, mais de manière personnelle, dans une communion d'amour au lieu que ce soit dans une dépendance vitale de création originelle.

Il faut donc qu'il y ait une exigence de séparation des racines maternelles pour être confiés à la paternité, sinon il ne peut pas y avoir de croissance, il ne peut pas y avoir cette fameuse vitalité, cette circulation, cette relation, cette communion, cette vivification circulaire en nous, et puis ce développement et cette maturité contemplative.

C'est pour cela que la nature, la vocation de la femme va être structurée sous trois plans bien précis :

La première grande caractéristique de la vocation de la femme est **le don et l'accueil de la vie**.

La femme est don et accueil de la vie, elle est l'expression de la tendresse vitale, c'est par la proximité d'une tendresse très physique, très incarnée, qu'elle donne la vie. La mère est l'origine, le jaillissement de la vie. La confiance dans la vie dépend un peu de la tendresse

maternelle, d'une proximité toujours affectueuse de la mère, même si elle ne s'exprime plus. Avec l'âge, la tendresse devient beaucoup plus profonde, la caresse est intérieure. La femme est accueil de la vie, don de la vie. Le corps de la femme exprime cela, tout en elle, les formes même du corps féminin, toute sa génitalité, toute sa symbolique corporelle montrent qu'elle est faite pour accueillir et donner la vie.

Elle se laisse du coup beaucoup plus facilement atteindre et aimer que l'homme. C'est beaucoup plus facile pour une femme de se laisser aimer.

Se laisser aimer n'est pas commode pour un homme.

La femme a besoin d'être aimée, elle ne peut s'épanouir comme femme que si elle est aimée.

Si elle n'est pas aimée par son papa, c'est difficile pour elle d'être femme. Elle aura des problèmes par rapport à son mari : ou bien elle va s'écraser pour faire tout comme lui, elle va disparaître et c'est son mari qui va tout faire, ou bien alors elle va mettre son mari de côté en disant qu'elle n'a pas besoin de lui. Une petite fille qui a été aimée par son père sera femme. Si sa maman l'a mise entre les bras de son papa, elle pourra ensuite être femme, épouse et mère.

Cette parole de sainte Thérèse de l'Enfant Jésus est très intéressante. Elle a voulu résumer tout ce qu'elle vit dans une phrase :

*« Je pense seulement à l'amour que je recevrai et à l'amour que je pourrai donner.
Jusqu'à l'infini je voudrais aimer.
Je n'ai rien d'autre à dire. »*

La grandeur de Marie comme femme, ce n'est pas tant d'avoir été mère de Dieu, c'est qu'elle s'est laissée aimer totalement par Dieu. Elle a accueilli, elle a cru, et c'est pourquoi elle est bienheureuse, c'est à cause de cela qu'elle est féconde, qu'elle est épouse, qu'elle est mère et qu'elle est Reine.

Cette faculté à accueillir Dieu met spontanément la femme en relation avec le monde de l'amour éternel de Dieu, la présence d'amour de Dieu. La femme est plus spontanément assoiffée d'amour spirituel, de vie spirituelle, que l'homme.

C'est pour cela que dans les traditions juives de l'Ancien Testament, la femme ne va pas à la synagogue (pas besoin, elle vit spontanément de l'amour de Dieu) mais les hommes, oui, à la synagogue (ce n'est pas spontané).

Aujourd'hui, nous voyons beaucoup de femmes dans l'église, parce que les femmes veulent faire comme les hommes... et il n'y a plus d'hommes dans l'église, parce que les hommes n'existent plus.

Comme la femme est capable d'être accueillante, elle peut devenir accueillante d'amours faux : elle est capable d'être tentée, beaucoup plus facilement que l'homme.

Un serpent s'est d'ailleurs servi de cela.

Elle est capable d'être tentée, elle est capable d'accueillir un amour partiel, un amour insuffisant, c'est-à-dire une perversion, à cause de quoi elle risque d'être chute pour l'homme. Mais si elle ne se sépare pas de l'amour de Dieu et de l'amour du prochain, elle ne peut pas être tentée. Si elle accueille toujours l'amour de Dieu et l'amour du prochain, elle ne peut pas être tentée. Si elle donne sa vie à son mari, elle ne peut pas être tentée.

La femme va pouvoir être source de vie : elle devient source dans une vie spirituelle vivante.

La vie vivante spirituelle qu'elle accueille va se caractériser dans son intelligence par la prophétie : la femme a des intuitions prophétiques, c'est pour cela que les mystiques sont

beaucoup plus souvent des femmes. Cependant il faut faire très attention avec les révélations privées, parce que la femme peut être tentée. Il faut donc qu'une autorité passe par là pour l'aider à s'en éloigner lorsque le trouble s'en mêle. Dans les révélations privées, il y a deux tiers de tentations et un tiers d'intuitions prophétiques.

La femme est prophétique, elle reçoit l'ange, nous le voyons à l'Annonciation : Marie reçoit l'Ange Gabriel, le Verbe de Dieu.

Ce sont les femmes qui reçoivent l'annonce et l'intuition de la Résurrection.

La femme est prophétique, mais c'est seulement une intuition, ce n'est pas à elle de juger, elle n'a ordinairement aucun discernement sur l'heure. Son intuition est peut-être vraie, mais elle se trompe souvent quant au moment.

A Cana, quand Marie dit à Jésus qu'il faut changer l'eau en vin, Jésus lui répond :

« L'heure n'est pas encore venue. »

A cause de tout cela, l'homme et la femme vont affronter la souffrance d'une manière très différente : la femme affronte la souffrance de manière très intérieure, de manière enstatique ; l'homme, de manière extatique. La femme ne peut supporter la souffrance qu'en donnant la vie, la femme enfante dans la douleur. L'homme supporte la souffrance en s'extériorisant, à l'extérieur, en donnant un bien-être et un environnement plus beau, dans l'apostolat, dans le travail. Etant donné qu'elle a tellement besoin d'être aimée, qu'elle est tellement accueillante, tellement source de vie, le danger est qu'elle soit, par rapport à son mari, en attente de tout cela : elle attend tout de son mari et se met en danger d'être déçue.

Elle voudrait être aimée comme elle a besoin d'être aimée ? Mais il se trouve que justement l'homme n'est pas une femme.

La femme a cette tentation d'être centrée sur elle-même et d'attendre la plénitude de son mari, mais en fait elle doit donner sa vie à son mari, être donnée à son mari, et tout attendre de Dieu. Elle est source de vie, accueil de l'amour vivant, fille du Père : elle sort d'Adam, elle est fille de l'homme.

La femme est sensible au regard qu'on porte sur elle, elle a besoin d'être aimée, d'être admirée, parce qu'elle porte une nostalgie spirituelle très profonde, l'émerveillement originel d'Adam : quand l'homme découvre la femme, il est dans un émerveillement, une admiration bien compréhensible.

Ce regard d'Adam la fait être femme : il lui donne son nom à ce moment-là.

Si ce n'est plus le cas, à cause des conséquences du péché originel, la femme doit se souvenir qu'elle est fille du Père, tout attendre du Père, et se donner totalement à son époux, et ne pas attendre de son mari toute la plénitude (pour ne pas tomber dans une très grave illusion).

Dans *La femme sacerdotale*, Jo Croissant dit que *« le malin est jaloux de la femme bien plus que de l'homme, parce qu'elle donne la vie. Si la femme ne redevient pas mère, le monde court à sa perte. »*

Le combat actuel, évidemment, a pris une tournure eschatologique puisque la femme est attaquée sur le don de la vie, sur sa féminité, sur sa fécondité. Surtout depuis le 17 février 1974, la lutte porte sur l'intégrité de la femme et sur la maternité.

C'est pour cela qu'il est si odieux pour une femme aujourd'hui, si inacceptable, d'entendre la parole de l'Écriture : **« La femme sera soumise à son mari. »**

Pourquoi est-ce devenu inacceptable ? Parce que la femme est rentrée dans la nostalgie du paradis originel, elle retourne en arrière : **« Celui qui a mis la main à la charrue et regarde**

en arrière est impropre pour le Royaume des Cieux»... La femme rentre métapsychiquement dans l'humanité intégrale de l'origine. ..

Mais, n'avons-nous pas grandi depuis ? Le virtuel n'est pas le réel.

La femme doit retrouver sa filiation, elle est une petite fille du Père, et tout recevoir de l'amour de Dieu et du coup apprendre à se donner intégralement.

La femme se soumet à son mari.

Nous allons expliquer cette soumission.

Il y a beaucoup de choses derrière cet *hypotasso* :

Cela ne veut pas dire qu'elle est inférieure : Dieu n'est pas inférieur à Dieu quand Dieu le Fils est dans l'Ombre de Dieu le Père. Jésus dit que le Fils est soumis au Père.

Hypotasso veut dire être mis sous l'ombre de l'autre, être à l'ombre de l'autre, être enveloppé par l'autre, être à l'intérieur de l'autre : c'est cela, être soumis.

Si elle ne fait pas cela, elle va devenir dominatrice, parce qu'elle est source de vie, elle est médiatrice d'amour, elle est la racine pour l'enfant. Si elle écarte l'homme, le père, elle va avoir un pouvoir, elle ne sera plus maternelle. Elle peut tout à fait détourner l'amour en gardant l'homme pour elle, l'enfant pour elle, ou les deux mais pour elle !

En étant dans l'ombre de l'autre, elle échappe à cette destruction de la maternité, de la fécondité.

Il est tout à fait moderne que pour échapper à la 'tyrannie' de l'homme, à la 'violence' de l'homme, elle veuille devenir comme l'homme. Au prix du reniement de sa féminité.

Il faut qu'elle soit dans les mains du Père, qu'elle reçoive tout de Dieu. De ce fait même, elle va retrouver sa féminité, elle va retrouver sa sainteté, et elle va retrouver sa vocation. Elle est accueil et don de la vie, source de vie, elle va donner sa vie, elle va se sacrifier pour ses enfants, elle va donner tous ses espaces de gratuité et de liberté pour faire vivre ceux qu'elle aime.

Elle ne va pas vouloir avoir son autonomie, son boulot, son argent, son indépendance, sinon l'enfant n'aura pas de mère ; et comment la petite fille pourra-t-elle s'identifier à une mère comme celle-là ?

La femme doit être toute proche et donner la vie par une très grande tendresse : tendresse par paroles, tendresse par gestes. Un très beau midrash rabbinique dit que « *Dieu a donné neuf mesures de paroles à la femme, et une mesure à l'homme* ».

La femme parle beaucoup, elle fait beaucoup de gestes, elle est consolatrice : Marie, consolatrice des affligés, Marie est toujours présente. La mère est consolante, consolation, l'homme est protection, nous le verrons. La consolation de la mère dans sa tendresse vitale, source de vie, source de tendresse, source d'amour, par les paroles, par les gestes, n'est pas molle, mièvre, gluante, sinon l'enfant est colle scotch après.

S'il y a un manque de ce côté-là, c'est-à-dire que la femme n'est pas source de vie, n'est pas féminine, ne donne pas sa vie, cela va forcément créer chez l'enfant des pulsions de mort. Si l'enfant a des pulsions de mort et des tendances dépressives, ça vient de là.

Si la femme donne sa vie et son temps mais qu'elle manque de tendresse, ça va donner chez l'enfant une honte de ce qu'il est, une honte de son corps, des sentiments d'indignité.

Deuxième qualité : **la mère désigne le père**, la mère réfère au père.

Troisième qualité : la femme se sépare de son enfant, **son cœur est transpercé par un glaive**, elle se sépare de son enfant pour le donner au père.

Ce que Marie a fait à la croix : au Père céleste, elle a donné son fils : TransVerbération ; au père qui est dans les Limbes, elle donne son fils : Croix Glorieuse ; et elle est séparée, elle est seule, c'est ce qui fait qu'elle devient épouse, c'est ce qui fait qu'elle devient mère totalement.

Mais avant d'être acceptation de la séparation et du don de l'enfant au père, elle désigne le père, elle est source de la paternité.

Si le papa n'est pas père, ce n'est peut-être pas toujours à cause du papa.

La mère engendre dans l'homme, son époux, une amoureuse paternité.

Nous le voyons bien dans la Genèse, quand Dieu crée l'homme : « **Il n'est pas bon que l'homme soit seul** », dit-Il, « **Je vais lui faire une aide qui lui soit complémentaire, qui lui soit assortie.** »

La femme aide l'homme à devenir époux, père, sinon il reste solitaire.

C'est la femme qui engendre en l'homme cette sponsalité, cette fécondité quant au cœur.

Les psychologues savent très bien que dans les thérapies de couple, c'est la femme qui enfante son époux. C'est d'ailleurs parce qu'elle enfante dans l'homme sa dimension sponsale (elle en est médiatrice), sa dimension paternelle (elle en est médiatrice), qu'elle risque de le dominer.

Elle est beaucoup plus mère fondamentalement, spontanément, que l'homme ne devient père. Il faut toujours qu'elle vienne se réfugier à l'ombre du père face à l'enfant, et face à elle-même aussi. Elle donne sa vie. Même en tant que mère, il faut qu'elle vienne se réfugier dans la paternité de son mari. **Elle doit désigner la paternité de son mari**, elle accepte d'être sous la protection de son mari, dans la maison de son mari, dans la présence de son mari comme père.

Quand la mère s'adresse à l'enfant, il faut toujours que l'enfant sente qu'elle est dans le cœur du père.

« Tu ne fais pas plaisir à ta maman si tu fais ça ! » : si le papa est absent de toutes ses paroles, de tous des gestes, de tous ses sentiments, de toutes ses pensées, c'est une catastrophe !

La femme est soumise au père, elle est à l'ombre du père, le père est là tout le temps, même si la femme est mère célibataire. S'il est mort à la guerre, le père est toujours là. Et c'est dit, c'est pensé, c'est vécu, c'est formulé, c'est explicité. A ce moment-là il est sûr que le père devient le berger de la maison. Si la mère, même par rapport à son enfant, puisqu'elle est source, maîtresse de maison, ne réfère pas au père comme au berger absolu, si le père n'est pas son berger, alors elle n'est pas sous son ombre et c'est elle qui domine tout : et donc elle étouffe tout, il n'y a plus aucune vie humaine, et l'enfant grandit alors comme un petit lapin, un petit chat, un petit chien, un petit âne.

Aimer son mari n'est pas une difficulté pour la femme-mère. C'est pour l'homme-père que c'est une difficulté d'aimer sa femme. Pas au début : Je parle ici du père et de la mère.

Au début : ils sont encore fiancés, tant qu'il n'y a pas un ou deux enfants ils sont encore fiancés. A l'époux il est demandé d'aimer sa femme comme le Christ a aimé son Eglise. A Joseph, il a été demandé d'aimer Marie en lui donnant d'être tout ce qu'elle était, en étant enveloppant par rapport à elle, en la gardant en lui. Il est sûr que c'est quelque chose de très fort en saint Joseph.

D'ailleurs, pourquoi est-ce que saint Joseph est mort ?

Pourquoi est-ce que Jésus est mort ?

Pourquoi est-ce que Marie s'est endormie ?

C'est bien connu : Jésus est mort par amour pour nous, Marie est morte d'amour pour Jésus ressuscité à l'Assomption, Joseph est mort d'amour pour Marie, il donne sa vie comme le Christ donne sa vie à l'Eglise.

Si la femme ne se soumet pas à son mari dans l'unité sponsale quand ils sont source commune d'amour, de lumière, de vie, d'enfants, à ce moment-là l'homme ne peut pas se livrer à sa femme en donnant sa vie par amour pour elle, c'est impossible, parce que l'homme ne peut aimer sa femme que si c'est une femme qui est femme, vraiment femme. Pour cela, la femme doit être soumise à son mari, référer toujours au père. Pourquoi Eve a-t-elle péché ? Eve a péché parce qu'elle s'est séparée de l'ombre d'Adam, de la présence d'Adam, elle a discuté toute seule avec un serpent, et derrière le serpent il y avait autre chose. Elle s'est séparée de la Parole de Dieu et de l'ombre d'Adam, et ayant chuté elle a entraîné l'homme dans sa chute.

Tandis que le Oui de Marie montre le chemin. Elle dit Oui et elle est unie à Joseph. L'ange Gabriel lui parle et elle réfère à Joseph devant l'ange Gabriel. Elle pourrait penser à autre chose, comme : « je suis toute seule avec Dieu », mais non, elle réfère à Joseph : « Mais concernant mon mariage avec Joseph ? » Voilà sa question : « Comment allons-nous faire, avec mon époux ? ». Elle réfère à Joseph, c'est extraordinaire, le contraire d'Eve avec le serpent.

Une petite parole d'Edith Stein qui est morte à Auschwitz et que le Saint Père a canonisée, dans son livre La femme et sa destinée : « *La déchéance des deux sexes a conduit à un asservissement de la femme à l'homme.* » Et elle en sait quelque chose, puisqu'elle a été exterminée à Auschwitz. « *Celle qui doit devenir sa compagne doit donc par une libre décision personnelle venir en aide à l'homme, et lui permettre ainsi de devenir ce qu'il doit être, source d'amour avec elle.* » C'est beau, ça. « *La femme ne peut faire cela qu'en revenant au Père, à Dieu.* » Elle ne peut faire cela qu'en revenant à sa propre source originelle d'amour et à la Paternité créée de Dieu qui la refait femme, à la Paternité du Christ qui la réengendre comme femme. Cette mise en obéissance amoureuse à Dieu, cette union, cette communion totale avec la Paternité de Dieu la met automatiquement en obéissance à un époux ; sous l'ombre de son mari, elle n'est plus seule, elle est avec lui, inséparable de lui La voici alors devenue rédemptrice au lieu d'être chute et cause de chute, scandale et cause de scandale, exaspération et cause d'exaspération. L'homme est premier au plan de la création, mais la femme est première au plan de la rédemption.

La femme réfère donc toujours à l'homme : « Tu crois que papa serait content si tu... ? »

Je n'ai jamais entendu ma mère dire : « Tu ne fais pas plaisir à maman, ta maman n'est pas contente ». Dans la bouche de ma mère, c'était toujours « ton père », je ne l'ai jamais entendue référer à elle-même. Quand elle ne savait pas me répondre, elle me disait : « Ecoute, tu vas demander à ton père », alors j'allais demander à papa qui me répondait : « tu vas demander à ta mère », et au bout de deux renvois le problème était résolu sans qu'il y ait une réponse explicite. Ce sont des choses tellement évidentes, mais il faut comprendre pourquoi : nous sommes originés dans une disposition antécédente, notre substance s'origine dans une disposition d'unité substantielle entre le père et la mère dans l'unité sponsale, et donc quand l'un se sépare de l'autre, l'enfant est détruit dans sa croissance, dans sa filiation. Quand un enfant sent qu'il y a une séparation entre le père et la mère, ça l'angoisse tellement qu'il s'infiltrerait dedans pour vérifier s'il y a vraiment cette séparation. S'il y a cette division, s'il y a cette séparation, s'il n'y a pas cette unité devant lui, mais alors, il n'existe plus, son origine a disparu.

Quand Jésus est resté dans le temple de Jérusalem, chapitre 2 de l'Évangile de saint Luc, que dit Marie ? Joseph ne dit rien, Marie dit : « **Ton père et moi nous te cherchions.** »

La première fois que nous voyons dans l'Évangile le nom de Abba, père, c'est Marie qui le prononce. C'est Marie qui la première fois a dit à Jésus à propos de Joseph : « Abba », papa, ton père.

C'est la femme qui réfère au père, qui désigne le père, qui montre le père, qui engendre le père, qui est soumise au père, qui est dépendante du père.

Cette parole que Marie adresse à Jésus en disant « **Ton père et moi nous te cherchions** » s'adresse à nous aussi.

C'est ce que dit sainte Thérèse d'Avila, ou Monsieur Olier, le grand saint compagnon de saint Vincent de Paul : Marie voudrait que notre père, le père de Jésus, soit plus connu, elle voudrait tellement que son époux soit plus connu. Elle désigne le père. Nous ne l'entendons pas souvent, cela, nous (nous ne parlons pas des livres), nous ne nous entendons pas souvent dans notre oraison dire papa à un père parfait.

S'il y a une carence sur cette deuxième qualité, la mère désigne le père, quel type de problème cela va-t-il provoquer plus tard ? La fameuse névrose métaphysique, la névrose moderne : rejeter Dieu, trouver insupportable la voie spirituelle, la voie surnaturelle, la voie de l'engendrement d'une nouvelle naissance.

On parle de la névrose chrétienne, mais que dire de la névrose anti-chrétienne, anti-père, anti-Père éternel ?

La troisième qualité est que **la mère accepte la séparation.**

Elle ne peut pas l'engendrer certes, mais elle accepte la séparation.

Elle accepte que le père joue son rôle directement, qui consiste à engendrer une croissance par un amour séparant, et donc elle a ce souci d'accepter que son enfant soit donné au père. A la naissance, elle donne tout de suite son enfant au père. Si le père a donné sa vie à sa femme qui vient de souffrir pendant la naissance, il reçoit le bébé et il devient père, et il ne le remet pas tout de suite sur le ventre de la maman. C'est très bien qu'aujourd'hui les pères assistent à l'accouchement. La mère accepte de ne pas être tout pour l'enfant, elle accepte de donner son enfant à Dieu, elle accepte de donner son enfant à Jésus, elle accepte de donner son enfant au Baptême, elle accepte de donner son enfant à l'amour éternel. Elle ne se croit pas la divinité incarnée. Elle laisse la place à la vie, à la croissance, à cette séparation.

Sinon, quels problèmes vont se poser ? Tout simplement, le manque d'identité : l'enfant ne sait plus qui il est, il n'a plus de repères et il fuit dans l'irréel, dans le virtuel. Si l'enfant n'a pas eu le droit de vivre, il rentre dans des dérivés, des fuites, il a des comportements suicidaires. La fuite dans le virtuel est un comportement suicidaire, l'utilisation de drogue est un comportement suicidaire. L'enfant fuit dans des comportements qui ne correspondent pas à son identité naturelle, corporelle, et c'est une forme de suicide. Le mouvement gay est un mouvement de suicide. L'enfant n'arrive pas à se donner tel qu'il est, il n'a pas cette force, il n'arrive pas à donner sa vie. Tout cela est l'expression d'un manque de croissance, d'un manque de paternité : la mère n'a pas laissé au père son rôle.

Marie est là, l'Église est là, la communauté est là, la petite famille nouvelle est là, la famille que nous fondons est là, qui joue un rôle maternel aussi.

La Sainte Famille est là. Il est très beau de méditer les mystères joyeux en comprenant que les mystères joyeux, ce n'est pas seulement Jésus et Marie, c'est une famille : Jésus, Marie et Joseph. Quand nous contemplons les mystères joyeux tandis que nous défilons les Ave Maria

et que notre cœur se met dans le cœur de Marie ou dans le cœur de Jésus, il faut regarder Joseph : les mystères joyeux désignent évidemment Joseph, le père caché, le père silencieux. La contemplation atteint ce qui est silencieux, ce qui est inaudible. Jésus vit en nous et nous découvrons le visage de son papa, de notre papa. Nous arrivons à cela au bout d'un certain temps, parce que nous avons des mécanismes de défense, parce que nous sommes dans un comportement suicidaire, et la Sainte Famille, cela paraît ridicule et mièvre.

La Sainte Famille est notre force, elle va nous redonner spirituellement ce qui ne nous a pas été donné psychologiquement.

Jésus va nous donner Marie, Marie va nous donner Joseph, Joseph va se donner lui-même à nous, et nous allons à nouveau être entourés par eux dans la prière, ils seront là. Jésus, Joseph, Marie sont corporellement, éternellement, dans la gloire corporelle de la Résurrection (Joseph aussi, ce n'est pas un dogme, mais c'est la pensée de l'Eglise ; Marie a été dogmatisée en 1950, mais l'Eglise l'a toujours pensé aussi) et les trois sont éternellement, physiquement présents dès que nous sommes dans l'accueil spirituel, dans l'attente spirituelle, dans le désir spirituel.

Nous les invitons à notre prière et aux noces de notre filiation vis-à-vis du Père, de notre identification dans la communion au Fils et de notre transformation dans l'Esprit Saint. Ils sont invités tous les trois dans notre oraison, et il faut y penser. Evidemment, nous ne voyons pas le visage de Jésus, nous ne voyons pas le visage de Marie, nous ne voyons pas le visage de Joseph : c'est leur cœur que nous voyons. Alors ça guéri. Jésus Marie Joseph ne nous séparent pas du Père, ils nous donnent au Père, ils nous consacrent à Dieu, ils ne font pas nombre avec la Très Sainte Trinité. Le chemin avec la Sainte Famille est extraordinaire, parce que quand nous vivons cela, nous aimons comme Dieu aime, nous allons aimer dans un amour gratuit, jusqu'à l'amour des ennemis, cela va être à nouveau possible, nous allons sortir du comportement suicidaire, du mouvement virtuel, des dérives, jusqu'au don, jusqu'à la tendresse, jusqu'à la filialité, de manière à rentrer dans une famille éternelle, la Jérusalem céleste. A force de vivre dans l'oraison cette rédemption, cette transformation, cette reprise, cette recréation de notre identité comme fils, nous allons pouvoir devenir nous-mêmes pères et mères.

Les qualités de l'homme dans la paternité

Il est bien de lire dans l'Écriture les passages consacrés à la Paternité. Le septième jour est consacré à la Paternité de Dieu. C'est le grand silence, le repos, la croissance. C'est là que se fait le travail principal de l'identité de la création. La création trouve son identité le septième jour dans le Sabbat.

La première fois que nous voyons dans la Bible le mot *Abba*, père, c'est au moment du sacrifice d'Isaac. Très beau passage ! Abraham est vieux, Abraham a quitté (toujours, séparation) son pays, a quitté sa terre.

Dans la Bible il est écrit : « **L'homme quittera son père et sa mère pour s'attacher à son épouse, et les deux ne feront plus qu'un.** » (Genèse, 2, 24). Il n'est pas dit : « La femme quittera son père et sa mère et s'attachera à son mari pour qu'ils ne fassent plus qu'un. » Il est dit : « **L'homme quittera son père et sa mère** » : c'est à l'homme de quitter, la femme ne quitte pas. L'homme quitte son père et sa mère, il prend la femme et il la sépare de son père et de sa mère. L'homme sépare pour mettre dans le repos, dans la maison. L'homme sépare, c'est curieux.

Dieu donne à Abraham d'être père, au bout d'un certain temps, après de très nombreuses épreuves concernant sa paternité. Il n'arrive pas à avoir de fils, et finalement Dieu lui promet Isaac, après avoir été longtemps désiré, après des querelles incroyables. Il avait déjà eu un fils, mais avec la servante. La paternité va plus loin que la sponsalité. La sponsalité est nécessaire mais elle est au service et donc elle doit être à un moment sacrifiée pour la fécondité, pour l'enfant, pour la paternité et la maternité. A un moment la sponsalité est au repos, elle s'apaise, elle trouve sa sérénité, elle trouve son épanouissement dans la paternité et la maternité. Sarah est stérile, donc c'est elle qui propose qu'il y ait quand même paternité et elle donne Agar, sa servante, qui enfante à Abraham un fils, Ismaël (Genèse, 16). Abraham finit par avoir la visite de la Très Sainte Trinité, la présence du Père, la visite du Christ. La foi le met en présence de la Très Sainte Trinité, du Père, de la filiation éternelle, de l'amour dans cette filiation, il est rétabli. Il y a un rétablissement, avec la visite aux Chênes de Mamré, de la Très Sainte Trinité sous cette forme angélique, au pied de l'arbre. Et il y a la visite de Melchisédech, qui est le prêtre éternel et qui lui donne le pain et le vin : la première Eucharistie est là, c'est un mémorial eucharistique avant (nous, nous faisons le mémorial eucharistique après). Sans l'Eucharistie, sans la Très Sainte Trinité, sans le visage explicite de Dieu trois Personnes, et la présence explicite du Messie sous forme de pain et de vin, la foi ne peut pas transformer la fécondité de l'intelligence de l'esprit de l'homme, et donc il n'est pas en repos, il reste dans l'agitation. Puis Dieu demande à Abraham, une fois qu'il est père, qu'il aime son fils, de sacrifier son fils. Tout cela pour montrer qu'il n'y a pas de paternité qui ne vienne pas de Dieu. Le père s'efface devant la paternité de Dieu, c'est la paternité de Dieu qui doit se servir de lui, il doit mourir comme père terrestre pour être véritablement père terrestre, il doit offrir son fils, donner son fils ; son fils n'est pas à lui ; il est son père, il le sépare de la mère, il le sépare aussi de lui, il le sépare de la terre, sinon il ne pourra jamais être fils d'homme, et donc il ne sera pas père d'un fils d'homme. Dieu est source de toute paternité. C'est pour cela qu'aujourd'hui la paternité est si difficile : elle n'est pas vécue dans une coopération avec la paternité de Dieu. Toute paternité vient de Dieu. C'est pour cela qu'il y a le sacrifice d'Isaac, le père doit aller jusque là, sinon humainement et spirituellement il n'y a pas d'autorité. A travers le sacrifice d'Isaac, c'est le père qui est sacrifié, c'est Abraham dans sa paternité terrestre qui est sacrifié. C'est pour cela qu'il est anéanti, et il monte en silence

avec son fils, il ne dit rien. Et c'est le fils qui fait naître dans le cœur silencieux du père sa vraie paternité. Le père est source du fils, mais c'est le fils qui révèle le père.

« **Après ces évènements, Dieu mit Abraham à l'épreuve.** » Chapitre 22 de la Genèse. « **Il lui dit : « Abraham ! » Celui-ci dit : « Me voici »**, *Shemem*, ce qu'a dit Marie, et que nous traduisons *Fiat*.

« **Dieu dit : « Prends ton fils, ton unique, que tu aimes, Isaac, et vas-t-en au pays de Moryah, là, offre-le en sacrifice, en holocauste sur l'une des montagnes que je te dirai. Abraham se leva de grand matin.** » Le père ne discute pas la volonté de Dieu. « **Il sella son âne, prit avec lui deux serviteurs et Isaac son fils. Il fendit le bois de l'holocauste pour partir au lieu que Dieu lui avait dit. Le troisième jour, Abraham lève les yeux, aperçoit le lieu de loin. Il dit alors à ses serviteurs : « Restez ici, vous avec l'âne. Moi et le garçon nous irons jusque là-bas pour adorer puis nous reviendrons vers vous.** » Abraham prit le bois de l'holocauste, le mit sur Isaac son fils. Il prit en sa main le feu et le couteau et tous deux s'en allèrent ensemble. »

Il est sûr qu'il y a un silence incroyable pendant ces trois jours, pas une parole jusqu'à ce qu'il voit le Mont Moryah et dise : « Vous restez là, nous y allons ». Ça devait être d'une puissance, ces trois jours-là, entre le père et le fils ! Il faut savoir que dans la tradition juive, jusqu'à l'âge de douze ans, l'enfant est confié à la mère, et à partir de douze ans, le père le prend et ils partent ensemble dans la nature, ils fendent du bois. Isaac vient d'avoir douze ans. Le premier acte qu'Abraham doit faire, puisqu'Isaac vient de lui être confié, d'après la tradition et les préceptes, c'est qu'il doit le sacrifier.

« **Isaac s'adressa à Abraham son père et il dit : « Abbani ! »**, mon père : la première fois qu'il y a père, mon père, dans la Bible, c'est Isaac qui révèle ce nom. Le père a besoin d'entendre son identité. Alors Abraham dit :

« **Me voici mon fils** », *Shemem*. Il a reçu toute paternité de Dieu, il reçoit tout de Dieu, il dit : « **Me voici** » à Dieu, il obéit immédiatement à Dieu, et Dieu, du coup, se révèle à travers son fils. C'est très beau. *Shemem*, « **Me voici mon fils** » : il dit la même chose à son fils qu'à Dieu. L'homme est à l'image et à la ressemblance de Dieu. Dieu est Père, Dieu est Fils, et Ils sont un seul Dieu.

« **Isaac dit : « Voici le feu et le bois, mais où est l'agneau pour l'holocauste ? »**. **Abraham dit : « Dieu pourvoira lui-même à l'agneau pour l'holocauste, mon fils.** » Il fait confiance. A partir du moment où il y a la relation entre le père et le fils, il y a la confiance, la sécurité, tout est dans les mains de Dieu, la mort est vaincue.

« **Alors ils s'en allaient tous deux ensemble.** » Alors il y a la communion.

Ces passages de la Bible sont magnifiques, relisons-les de temps en temps.

Il est évident qu'aujourd'hui la paternité n'est pas tellement vécue comme à l'époque d'Abraham. Nous nous trouvons dans une crise de paternité. C'est d'ailleurs une source de désarroi pour les jeunes qui ne sont plus du tout enfants, ils n'ont pas de père, ils ne sont pas fils, ils n'ont pas leurs repères. Nous devenons ce que nous contemplons. Si nous contemplons l'absence de paternité, nous devenons inféconds. Mais en contemplant la paternité (et c'est pour cela que nous le faisons), en la regardant, en la considérant, en l'aimant, la voyant, la mettant avec nous, la paternité apparaisse. Nous sommes fils de Dieu, et donc nous contemplons la paternité, nous contemplons dans la paternité cette révélation qui nous est faite, et du coup nous pouvons dire papa à Dieu, nous pouvons dire papa à Jésus, parce que Jésus crucifié est notre père, Il nous donne son sang, Il nous donne sa vie, Il nous

donne d'être fils dans le Fils, Il nous donne un corps éternel, un corps de résurrection, Il nous donne un cœur éternel de fils, un cœur transformé par la lumière de la charité, une intelligence éternelle transformée de l'intérieur par la lumière surnaturelle de la foi. Jésus nous engendre vraiment dans une vie nouvelle, Il est notre père, et nous pouvons dire à Jésus crucifié : « Papa, sauve-moi, engendre-moi. » Nous pouvons dire à saint Joseph papa, et notre maman est Marie, notre maman immaculée, notre maman bien-aimée, notre maman totale, notre maman absolue, notre maman continuelle, notre maman éternelle, notre maman est Marie, la Reine, celle qui voudrait tellement nous conduire, puisque Jésus et nous sommes tout un, à dire avec Jésus papa au père le plus parfait qui ait jamais existé, le plus étonnant qui ait jamais existé. Nous n'avons jamais eu un père aussi catholique que saint Joseph. Avec lui nous pouvons grandir dans l'amour de la paternité.

Sans la paternité, il y a cette perte du sens, cette perte de la finalité, cette perte de la responsabilité, cette difficulté à s'engager, cette impossibilité à faire un choix concret pour s'engager, cette difficulté à se marier, cette difficulté à faire le dernier pas, ou le premier pas, tout seul.

Cette perte de la paternité est secondaire à la perte de la vocation de la femme.

La femme ne désigne plus le père, elle ne réfère plus au père.

Nous voyons, même dans l'Eglise, que cette difficulté à trouver une mère est relativement récente. C'est pour cela que depuis 1964 l'Eglise donne universellement Marie. Le Pape Paul VI a proclamé Marie mère de chaque membre du Corps mystique de l'Eglise, comme 1930 ans avant Jésus sur la croix a donné Marie comme mère à Jean.

Et de plus en plus l'Eglise va orienter vers Joseph, maintenant.

C'est grâce à lui que nous allons pouvoir rentrer dans l'oraison, dans l'attention, dans la présence de Dieu, dans la paternité de Dieu. Nous avons regardé pendant une année entière le mystère de Joseph², c'était très extraordinaire.

Je vous recommande de reprendre souvent ce visage. Nous n'avons jamais été abandonnés par notre père, mais nous avons abandonné notre père, nous l'avons jeté dehors. Il faut le rechercher, le retrouver et le redécouvrir.

Monsieur Olier, le fondateur de l'Ordre de saint Sulpice, disait : « *Le Fils de Dieu conversait librement avec Dieu son Père. C'était librement qu'Il conversait avec son Père parce qu'Il lui parlait à travers le visage de Joseph.* » S'il n'y avait pas eu le visage de Joseph, Il n'aurait pas eu une liberté totale pour s'adresser à son Père éternel. « *C'est à travers lui que le Père se communiquait humainement à Lui et visiblement à Lui. Jésus regardait en Joseph le Père éternel comme son Père.* » Comme nous regardons l'Eucharistie et que nous voyons Jésus, nous regardons Joseph et c'est le Père éternel qui est là, qui se donne visiblement à nous, surnaturellement à nous, réellement à nous et actuellement à nous.

S'il y a une difficulté, une défense par rapport à regarder ce visage paternel parfait, glorifié, ressuscité, éternel, en plénitude présent à tous ceux qui le contemplant par la foi, c'est que nous avons été blessés par le père, et que nous ne pardonnons pas. Nous ne voulons pas retrouver quelque chose qui ressemble à la paternité parce que notre expérience de la paternité a été blessante et que nous n'avons pas pardonné à notre père. C'est là où nous avons été pervers, d'ailleurs, parce que nous ne pardonnons pas. Il faut pardonner à son père pour pouvoir retrouver Dieu son Père.

² Saint Joseph, Marie-Reine Montpellier, 1993-1994

« Marie regardait en Joseph le Père éternel comme son époux absolu, et c'est grâce à cela qu'elle a été mère du Verbe dans la chair. » Si elle n'avait pas aimé Joseph totalement en voyant ce don de la première Personne de la Très Sainte Trinité, elle n'aurait pas pu épouser le Père éternel jusque dans sa chair, et donc, il n'y aurait pas eu le mystère de l'Incarnation.

Saint Vincent de Paul et Monsieur Olier disent qu' « il a fallu une multitude de saints pour représenter le visage de Jésus, le Fils, et il n'y en a eu qu'un pour représenter le visage du Père. »

Quelles sont les dix qualités de la paternité ? Il est très important de renouer avec ces qualités-là, de les contempler, et de pardonner si nous n'avons pas reçu de ces qualités-là ce dont nous avons besoin pour les retrouver surnaturellement, psychologiquement et corporellement dans un corps spirituel d'éternité. C'est le corps spirituel qui ressuscitera, ne l'oublions pas, ce n'est pas le corps psychique. Le corps psychique que nous tenons d'Adam, de nos parents, celui-là ne ressuscitera pas. C'est le corps physique spiritualisé, surnaturalisé, qui ressuscitera.

Nous avons vu les trois grandes caractéristiques de la maternité de la femme.

La première est qu'elle donne la vie, elle est toute tendresse, toute consolation, toute proximité, elle est la terre qui fait vivre.

Le père, lui, est **protecteur**, ce qui n'est pas tout à fait la même chose. Il est présent, il protège l'enfant, il ne l'empêche pas de courir ou de monter les marches parce qu'il risque de tomber, il est silencieux, il regarde, et si l'enfant tombe, il le relève, si l'enfant tombe dans le ruisseau, il le sort de l'eau, il le protège. Son intelligence (il ne réagit pas *primo primi*) donne l'espace et permet cette atmosphère de protection. Il est rempli de force et c'est pour cela qu'il sécurise.

Quand nous regardons vers Dieu le Père, notre intelligence profondément transformée par la foi dit : « Je crois en Dieu le Père tout puissant » : la toute puissance d'amour du Père donne un espace de tranquillité infini. Souvent, quand nous parlons de la force du père, c'est avec une connotation négative : « Tu vas voir, quand papa va rentrer à la maison, il va te donner une fessée, il va te punir », du coup, pour l'enfant, la force du père n'est pas du tout l'expression de la tendresse, de l'amour, de l'espace où l'enfant peut respirer : « Papa va arriver, j'ai peur, je vais être puni ».

La tendresse de la mère vis-à-vis de son enfant est forte aussi quand la mère est unie profondément à son mari, et la force du père est tendre, apaisante.

Il faut apprendre à se blottir dans ce refuge à toutes nos angoisses : la présence mystique de Joseph ressuscité jusque dans sa chair saisit toutes nos cellules, tout notre corps, nous enveloppe et nous donne sa vie.

Sa vie a un secret : Marie est tout pour lui, de l'intérieur... Et Jésus est engendré de là : de cette unité Jésus part partout sauver le monde.

Quand nous vivons cela dans notre chair, dans notre corps, quelle sécurité, quelle paix, quelle tranquillité, quelle tendresse, quelle proximité !

Et si nous adorons le Père dans le Verbe, alors les Dons du Saint Esprit !

Une oraison avec saint Joseph, c'est facile, parce qu'il nous protège contre l'agitation, contre le manque de communion entre l'homme et la femme, entre le père et la mère, entre nous et notre prochain.

La deuxième caractéristique du père, parce que la mère donne la vie, est de permettre à cette vie de croître, d'augmenter. Joseph, nous l'avons déjà dit, est le participe inaccompli du verbe augmenter, croître, en hébreu : Dieu augmentant. C'est pour cela que le père a **autorité**. Le mot autorité vient du verbe latin *augere*, augmenter. Le père nous augmente, nous magnifie, nous 'longanimité', nous intensifie, nous fortifie, nous fait pousser.

Les troubles de croissance de toutes sortes sont souvent dus à une carence du père. La croissance vient de cette capacité du père à être présent au moment des grandes séparations, comme la naissance, et à réaliser les séparations nécessaires. Cette responsabilité permet d'engendrer en l'enfant une capacité de décision, une capacité d'autonomie, une capacité de lutte, une capacité d'effort, le sens des valeurs, le sens de la vérité (dire « à chacun sa vérité » est homophile et témoigne d'une névrose obsessionnelle fusionnelle collective), le sens du bien.

Toucher la vérité et vivre de la vérité, chercher le bien suprême, toucher la sainteté et vivre la sainteté, dépend de cette présence du père dans les moments de séparation, de contre dépendance. Sinon l'enfant se retrouve sans repères, avec un cortège d'insécurités. Le père a donc autorité non pas pour commander mais pour faire croître, pour faire grandir : amour séparant.

Et il se sacrifie, comme Abraham, son cœur saigne à chaque fois.

Notre paternité est possible si nous nous sommes réconciliés avec notre petit enfant intérieur qui dépend totalement de la volonté du père, justement. A ce moment-là, nous pouvons exercer notre paternité non pas sous un mode de pouvoir, mais sous un mode d'autorité, de service.

Le père est présent, il fait grandir l'enfant en encourageant les séparations nécessaires, et il fait aussi grandir l'enfant parce qu'il donne la loi. Grâce à son intelligence, grâce à sa vie contemplative, grâce à sa vie intérieure, il y a un équilibre dans l'autorité et la confiance entre la justice et la miséricorde. Il sait que quand il y a un aveu dans la phase de quatre ans, il faut être totalement miséricordieux, et qu'à partir du moment où l'innocence spirituelle commence à disparaître, il faut qu'il regarde ce qui correspond à un abus de la miséricorde et ce qu'il est nécessaire de rectifier fermement et immédiatement.

A partir du moment où un enfant cherche ses limites, si le père attend que ça l'embête sérieusement pour intervenir, ça ne va pas.

L'intelligence paternelle comprend que le geste, la parole, le cri de l'enfant est un appel à la limite, que l'enfant va dans la mauvaise direction, et que c'est immédiatement qu'il faut couper, même si ça n'embête pas encore beaucoup les parents.

Le père est ferme, parce que s'il attend que la limite soit vraiment atteinte, c'est peut-être trop tard, du moins, il aurait pu déjà intervenir déjà sept ou huit fois, son autorité n'aura plus la même tendresse, la même proximité, ce ne sera plus un service, ce ne sera plus par amour, ce ne sera plus par attention, ce sera pour que les parents ne soient plus embêtés.

Le père est l'intelligence de l'amour, il discerne l'harmonie entre la justice et la miséricorde. L'amour séparant n'est ni trop mou ni trop exigeant, souple mais ferme, attentif. Le père ne brise pas, il fait grandir, il fait découvrir que les lois sont des lois d'amour pour faire grandir, et donc les lois sont de moins en moins extérieures, les lois sont de plus en plus intériorisées. Du coup, à l'âge de raison, à sept ans, l'enfant a une joie ! un bonheur de vivre qui est immortel, et après, il s'en sortira toujours, il grandira toujours très vite.

Le père est donc présent dans tous les moments de l'évolution de l'enfant avec la plus grande intelligence, surtout à partir de l'âge de trois quatre ans, et encore plus à partir de l'âge de douze ans. Pendant la phase de contre dépendance de l'adolescence, les rôles du père, du frère aîné, de l'oncle, du prêtre, sont très importants pour 'aller au combat', lutter, affronter l'épreuve. Ça peut choquer les femmes, parce que les femmes ne supportent pas tellement aujourd'hui la paternité ; nous tous n'aimons pas trop la paternité, parce que nous sommes blessés de ce côté-là. Si l'enfant ne passe pas de la mère au père, l'enfant aura des troubles d'identité, des difficultés à s'engager, des angoisses paralysantes, des phénomènes d'inhibition, une immaturité psychoaffective, et aussi, très caractéristique, une adolescence prolongée.

Le père donne donc le sens de la séparation et de la lutte.

Tout cela concerne le combat spirituel, le sens du sacrifice, l'acceptation de son corps, le combat dans la souffrance, le combat de la mort et la mort à soi-même.

Si l'enfant n'est pas confronté à l'extérieur, aux sacrifices, à l'épreuve, il aura une difficulté énorme à être proche du réel, proche de l'objectivité, il va rentrer dans les impressions, dans le vagabondage imaginaire, dans le remord, le regret, les nostalgies. La force de l'instant présent ne sera pas là.

Il en guérit avec la présence de la paternité de Dieu, la paternité du Christ, la paternité de l'époux de l'Immaculée Conception, le visage même et l'icône unique dans la chaire glorifiée de Joseph, pour vivre plus profondément la confrontation au réel extérieur, pour moins sentir et habiter ses impressions, ses idées, ses opinions, pour moins penser mais davantage faire des actes d'adoration, des actes de service, des actes de présence ; non pas ressentir l'affectivité, les palpitations, l'amour, mais poser des actes d'amour ; même à travers une détresse intime continuer à aimer, à poser des actes d'amour héroïques.

Dans la Très Sainte Trinité, il y a trois Personnes et un seul Dieu : Dieu le Père aime son Fils et Lui donne toute sa vie (aimer, c'est donner sa vie), donc la Personne du Père disparaît, s'efface, s'anéantit dans le Fils, il n'y a plus que le Fils, et il n'y a qu'un seul Dieu dans le Fils ; pareil pour le Fils ; pareil pour l'unité du Père et du Fils. Nous sommes à l'image et à la ressemblance de Dieu, et nous sommes engendrés à cette ressemblance par notre père. La paternité terrestre est là pour nous faire avancer jusque dans ce sens d'un amour qui fait que nous donnons notre vie. Si nous sommes dans l'épreuve et si nous ne ressentons plus rien, nous continuons à aimer. Ce n'est pas pour nous que nous aimons, et nous nous vidons encore plus de nous-même pour aimer encore, pour donner encore.

Quatrième point : le père développe le sens du corps et de la souffrance. En cas d'absence du père, l'enfant ne peut se donner à quelqu'un d'autre qu'imaginativement, que sentimentalement, romantiquement, s'il y a une passion, s'il le ressent. Quand il souffre, il fuit l'instant présent dans l'imaginaire, dans la désincarnation de la personne, au niveau du schème religieux dans la réincarnation, dans le métapsychisme.

Donner un sens à la souffrance appartient au père, parce que le père donne à l'enfant un sens du corps et il permet de faire de la souffrance un lieu de filiation nouvelle. La souffrance devient un lieu d'engendrement, la souffrance devient un lieu de croissance ; grâce à la présence du père, quand la souffrance survient, au lieu de se réfugier dans les anxiolytiques, l'enfant se réfugie dans le cri : « Père, sauve-moi » ; la souffrance devient un lieu de force, la souffrance devient un lieu d'amour et de victoire, l'enfant n'est pas paralysé par la souffrance.

Face au danger, il faut lutter, la souffrance a un sens, il faut crier vers le Père. Jésus nous dit : « **Regardez les petits oiseaux du ciel, le Père s'en occupe, Il leur donne la nourriture,**

alors vous, vous êtes plus que des oiseaux, le Père est là et Il vous prend, ne vous inquiétez pas, Il s'occupe de vous, tournez-vous vers Lui. »

Quand Jésus meurt sur la croix dans sa chair, il ne dit pas : « Maman, maman », Il ne demande pas que sa mère s'accroche à Lui, au contraire, Il donne sa mère à Jean, et Il dit : « **Abba, Père, entre tes mains je remets mon esprit. » :**

Un amour nouveau et éternel apparaîtrait.

L'absence de paternité donne une espèce de dégoût de la croix, de terreur devant la croix, parce que nous n'aimons pas croître dans la vie éternelle, dans la filiation et dans notre humanité, dans l'amour aussi. Le père joue un rôle très important dans cette croissance-là.

Petit rappel : dans la tradition catholique, c'est le mercredi qui est consacré comme jour de la semaine à saint Joseph, le quatrième jour de la semaine (dimanche, lundi, mardi, mercredi). Le quatrième jour de la création, Dieu crée les luminaires, le soleil, dans la nuit la lune, les étoiles.

Le repère dans la nuit, le cri dans la nuit, le guide dans la nuit :

Saint Joseph est là, dans la nuit de sa paternité, grâce à saint Joseph, le cri de la divinité du Fils se fait entendre pour transVerbérer.

Cinquième qualité du père : si la mère a des intuitions, elle sent les choses, elle est prophétique, elle reçoit les messages divins, le père est plus **gardien du temps**, de l'heure, de l'instant.

C'est le père qui juge le moment favorable. Dans l'apprentissage de l'obéissance, l'union du père et de la mère est d'une importance si capitale que s'il n'y a pas cette union entre l'ordre qui est donné, parce que l'on sent qu'il faudrait que l'enfant fasse ceci, et la confirmation de l'ordre en donnant le moment : « C'est maintenant », s'il n'y a pas ces deux qui coopèrent distinctement dans la solidarité et l'unité vivante, à ce moment-là, le cœur de l'enfant ne pourra pas rentrer dans l'obéissance. L'éducation de l'amour et du cœur se fait ainsi : un ordre est donné par maman : « Tu sais, il faudrait que tu ailles te coucher », et papa, dix minutes plus tard, donne le moment : « C'est maintenant ». Ce n'est pas la politique du tout ou rien : l'espace entre l'ordre et le moment d'obéir est nécessaire pour que l'enfant soit respecté dans sa différence et ait le temps de se retrouver, de se préparer à le faire avec recueillement, amour. Du coup, l'obéissance est intériorisée, l'enfant aura du cœur, et de la force du point de vue du cœur, de point de vue de l'extase.

Certains ne savent pas ce que c'est que rentrer en extase, parce que leur cœur, leur source d'amour, ne fonctionne pas bien, alors ils se rabattent dans les impressions sentimentales, et ils s'étonnent que ça n'aboutisse pas. Il faut un peu de force, de fermeté.

Sixième point : si la mère parle beaucoup à l'enfant (à l'extérieur non, si la femme parle beaucoup à l'extérieur, elle est une 'cancaneuse'), le père est **silence**.

Cela ne veut pas dire qu'il ne dit rien. « *Dieu a donné neuf mesures de parole à la femme et une parole à l'homme* », comme dit le midrash rabbinique, et c'est tout à fait vrai, cela veut dire qu'il a quand même droit à la parole, à une.

Marie a tout ce dialogue avec l'Ange Gabriel, elle est avec Jésus, il y a le Magnificat. Joseph reçoit quand même la visite de l'Ange Gabriel.

Mais c'est lui qui doit donner le nom à son enfant, il a une parole à donner : « **Il s'appellera Jésus.** » C'est le père qui a donné son nom à Jésus : Dieu doit nous sauver, c'est Joseph qui a

donné à Jésus sa mission sur la terre par son nom. Marie a présidé au mystère de l'Incarnation, Joseph a été la source de sa mission de Rédemption. C'est le père qui prononce le nom, qui donne l'identité.

Les femmes sont souvent désemparées : « Mon mari ne m'aime plus comme avant, il ne dit rien. », elles ne se rendent pas compte, elles sont convaincues que c'est une abomination. Mais s'il causait tout le temps, ce serait très inquiétant, il faudrait qu'il aille se faire soigner. Il est à la maison ou il est chez la voisine qui est un peu plus jeune, plus fraîche ? Non, il est à la maison, il est silencieux, c'est un homme, ce n'est pas une femme. C'est curieux, ce désir de la femme d'avoir une copine, et elle en veut à son mari. « Il t'aime, ton mari, la preuve c'est qu'il est là, à la maison, et il se tait, il est silencieux, il ne parle pas ».

Nous perdons ce sens de l'amour de complémentarité, nous voudrions un amour de similitude, c'est relativement nouveau.

Bien sûr la femme parle à ses enfants, elle est la lumière de la maison, l'âme de la maison, la vie de la maison ; c'est elle qui fait vivre la maison. Le père est le regard, pas la langue. Il est là, il est présent. Evidemment, son regard n'est pas pleinement viril, pleinement pur, s'il n'est pas pleinement fils lui-même.

Il y a des regards paternels vis-à-vis de la petite fille qui a onze ou treize ans, qui ne sont pas purs. Un homme qui n'a pas son identité de fils, qui a une grosse problématique filiale, va rentrer dans une relation troublée avec sa petite fille. Non !

Le regard du père est un regard de présence pur, parce qu'il est fils, il est vivant. Nous le lisons avec Isaac : c'est le fils qui fait vivre le père. Parce que nous retrouvons en nous la plénitude du fils, nous sommes père et notre regard est pur, notre présence est pure. Un enfant sur sept a des agressions de cette nature en France.

Il faut donc prier pour le père pour qu'il retrouve sa santé de fils. Relisons de temps en temps le chapitre 22 de la Genèse.

Le père est silencieux, il aide l'enfant à rentrer intérieurement dans le silence habité de la prière.

La maman organise la prière où l'on parle, la prière de dévotion : très bien, excellent, mais le père prie à genoux, et il vit intérieurement cette prière du mieux qu'il peut, même s'il ne ressent rien, et du coup l'enfant fait l'apprentissage de ce silence intérieur habité de la prière.

Regardez le visage d'un enfant quand il voit pour la première fois son père prier à genoux : d'un seul coup l'enfant s'intériorise, c'est extraordinaire (à ce moment-là, évitons de photographier l'enfant, évitons de loucher sur lui comme Caïn, au lieu de regarder Dieu, avait louché sur Abel qui priait si intensément). Cette prière toute intérieure, toute silencieuse, toute sacrifiée, toute nocturne, toute spirituelle, vient du père.

Sainte Thérèse d'Avila, sainte Bernadette, saint Jean de la Croix, disent que saint Joseph est le maître de l'oraison, qu'il fait passer de la distraction, de la dévotion et de la méditation à l'oraison. Il fait mémoire, il nous rappelle nos racines profondes et perpétuelles. La présence du père fait vivre et croître dans la durée.

Le livre du Père Doze, Joseph, Ombre du Père, maître d'oraison, est un très beau livre. Jésus, à partir du moment où il est dans les mains de Joseph, passe de Jérusalem à Nazareth. Nous passons donc de l'intelligence méditative à l'oraison profonde de l'âme, Nazareth cachée, celle qui travaille et fait la transformation. Nous passons de la quatrième demeure à la cinquième demeure, le travail du Messie.

Septième qualité : si la mère donne l'existence, donne la vie, le père **donne l'identité**. « Je ne sais pas ce que je suis », « je ne sais pas où j'en suis », « je ne sais pas ce que je vais devenir », « je suis mal dans ma peau » : troubles d'identités. Comment retrouvons-nous notre identité ? Il faut demander à Dieu de nous aider à adorer, à être en présence de Dieu, d'une part. D'autre part, nous allons Lui demander de nous donner un père spirituel, un père spirituel qui ne parle pas beaucoup, un bon vieux père spirituel, et nous allons lui obéir, nous laisser accompagner par lui. Le père spirituel va beaucoup prier, il va faire des chemins de croix, il va penser à ses fils tous les jours, nommément, et il va aider ses fils à découvrir leur don propre pour qu'ils prennent conscience de ce qui les habite et qu'ils fassent fructifier leurs talents.

La paternité de saint Joseph compte beaucoup.

Mettons-nous en présence de Dieu, faisons oraison avec saint Joseph pour passer de l'oraison de quiétude à l'oraison de perfection (relisez ce que cela veut dire :) passer, donc, des commençants aux progressants. Les commençants prient beaucoup, luttent beaucoup dans l'oraison pendant une heure (c'est plus maternel) et pour les progressants, dans la voie illuminative, après la quiétude, la contemplation commence dans la plénitude des mystères (c'est plus paternel).

Invitons Joseph dans la prière, ayons ce sens du corps ressuscité de Joseph où il y a tellement, personnellement et actuellement, la présence de la première Personne de la Très Sainte Trinité et du Cœur sacerdotal de Jésus qui donne la vie divine. Ce n'est pas le visage de l'icône, avec la barbe, c'est le cœur que nous voyons dans l'oraison.

Jésus est Rédempteur, Marie est Co-rédemptrice et Joseph aussi est le cœur même de la Rédemption, le *nexus* de la Rédemption, la source de la Rédemption, la vie de la Rédemption, jusque dans son cœur physique. Le cœur de saint Joseph qui bat, la Co-rédemptrice blessée et le Cœur de Jésus Rédempteur, c'est cela, la Rédemption. Nous vivons cela jusqu'au point de vue physique du cœur, ce cœur qui prend tout notre corps, toutes nos cellules. Il faut avoir ce sens incarné de l'oraison qui permet de rentrer dans la quiétude et dans l'illumination. L'illumination permet à la foi de transformer divinement jusqu'à l'âme et au corps. Nous retrouvons alors notre identité dans cette odeur-là, notre vocation, et notre nom nouveau, celui dont parle l'Apocalypse.

Le père est nourricier, il apporte le pain, et comme « **l'homme ne se nourrit pas que de pain** », il apporte aussi la Parole de Dieu. Dans les *midrashes* et la tradition rabbinique, c'est le père qui est chargé de l'éducation à la Parole de Dieu, la catéchèse. Chez les Juifs, à l'occasion d'une fête pour les enfants de cinq ans, le papa amène l'enfant à la synagogue (à cinq ans, pas à douze, ce qui est une petite exception à la règle puisque jusqu'à l'âge de douze ans c'est la maman qui éveille l'enfant au sens de Dieu), on a fabriqué avec du miel des lettres de la Torah : *Aleph, Beit, Gimmel, Dalet*, etc, et l'enfant mange les lettres de la Torah à la synagogue : l'apprentissage de l'alphabet par le pain de la Parole de Dieu. Nous avons vu cela l'an dernier : l'apprentissage de la Parole de Dieu, comment rentrer dans l'intimité des secrets de l'Écriture³. Comme ça m'a intéressé ! et vous aussi j'espère ! Le pain de la maison, la nourriture, le travail, le pain de la Parole de Dieu pendant les repas ; et aussi le pain des événements. Si la bicyclette est cassée, le père répare avec l'enfant ; si les mauvaises herbes envahissent le jardin, le père enlève les mauvaises herbes avec le petit garçon ; s'il y a un petit accident, le père répare et l'enfant regarde le père bricoler.

³ La lecture juive de la Bible, Marie-Reine Montpellier 1995-1996.

Le père fait mémoire, il ramène aux racines. Si la mère réfère au père, désigne le père et donne l'enfant à son père, le père, lui, **fait mémoire**.

Il ne remet pas l'enfant dans les bras de la mère, surtout pas, il joue le jeu de la pédagogie de la croissance, mais il fait mémoire de la mère, louange, gloire, action de grâce, mémoire de la mère. « Regarde ton origine, regarde tout ce que ta maman t'a donné, regarde l'Eglise, regarde tout ce que tu as reçu, regarde la tradition perpétuelle que l'Esprit Saint fait durer dans la matrice maternelle de l'Eglise. »

A la fin des grandes fêtes du Sabbat, dans les maisons juives, toutes les semaines, le père se lève, se tourne vers sa femme et la remercie devant ses enfants, devant les amis qui sont là si c'est une tribu, il remercie sa femme d'être là, d'avoir toujours été ce qu'elle est, d'être belle, d'être présente, d'être vivante, d'être source, d'avoir donné des enfants, de les avoir fait vivre ; et tous les enfants s'approchent et embrassent la maman. Ce rituel est magnifique !

Il faut honorer notre mère.

Joseph nous permet d'honorer Marie, d'honorer notre racine surnaturelle, la racine de notre salut. Allons à Joseph et nous découvrons Marie intérieurement comme notre mère, nous en ferons mémoire dans l'action de grâce, ce sera une très grande gratitude.

Le père **rassemble**. La mère fait vivre, elle est l'âme de la maison, le père, lui, rassemble les brebis, il fait venir les abeilles dans la ruche. Le prêtre arrive dans l'Eglise, les gens du village rentrent dans l'Eglise. On dit toujours que c'est Marie qui fait l'unité dans l'Eglise, c'est vrai, Marie fait l'unité du côté de l'âme, du côté de la vie, du côté du monde vivant : nous vivons la même chose quand nous sommes avec Marie dans le peuple de Dieu. Quand nous disons que le père rassemble, c'est plus concret, et quant à nous, quand nous sommes très fortement avec la Très Sainte Trinité, quand nous sommes très fortement dans l'oraison, quand nous sommes très fortement incarnés dans l'attention, dans notre humanité qui est saisie jusque dans la spiritualisation et la surnaturalisation du corps, cela appartient à Joseph. C'est notre corps qui rentre en présence de tous ceux qui sont là ; c'est le corps, la présence personnelle et incarnée de tous les saints qui rentre dans notre corps : quelque chose de notre corps rassemble tout le Corps mystique.

Et le temple du Saint Esprit, corps physique qui est le nôtre, devient le lieu du recueillement de tous les corps spiritualisés de tous les temps et tous les lieux.

C'est typiquement paternel, du point de vue surnaturel.

Ce sens de faire un seul corps, une seule peau dans une famille, relève de la paternité.

Voilà les qualités de la paternité, qui correspondent, du reste, comme vous le supposez, aux dix Commandements de Dieu.

Très glorieux saint Joseph, père adoptif des vierges,
gardien fidèle à qui Dieu confia Jésus l'innocence même et
Marie la Vierge des vierges,
je vous supplie, je vous conjure, par Jésus, par Marie, par ce
double dépôt qui vous fut si cher,
faites que purs de toute souillure, chastes, purs de corps,
simples, humbles, pauvres d'esprit,
nous soyons tout à Jésus et à Marie dans une charité ardente et
un amour toujours plus éternel.
Amen

Je vous salue Marie pleine de grâce, le Seigneur est avec vous,
vous êtes bénie entre toutes les femmes et Jésus, le fruit de vos
entrailles, est béni.
Sainte Marie, mère de Dieu, priez pour nous pauvres pécheurs,
maintenant et à l'heure de notre mort.
Amen

Index

- adaptabilité, 47
adoration, 36
âge de raison, 33
âme spirituelle, 24, 25, 33
amour de similitude, 35, 38
amour séparant, 26, 61
anamnèse, 15, 19, 23, 30, 31, 33, 35
apprentissage de la loi, 35, 41, 45
autorité, 61
aveu, 37, 45, 46
besoin, 43
caprice, 43
charité, 17, 59
communion, 19, 21, 26, 54
concupiscible, 14, 15, 27, 43
confiance, 17, 23, 31, 33, 48
conscience d'amour, 9, 11, 13, 15, 23, 42
conscience de culpabilité, 32, 37, 45
conscience de liberté spirituelle, 42
conscience de raison, 9, 12, 13, 15, 42
conscience mystique, 33, 34
conscience religieuse, 33, 34, 38
conscience sensible, 9, 12, 13, 15, 42
Corps mystique, 36, 59
corps spirituel, 60
deuxième épreuve, 34, 47
discernement de la gravité de la faute, 46
don, 9, 19
don et accueil de la vie, 50
écoute, 18, 21
Eglise, 36, 41, 59
ego, 37
espérance, 17, 48
existence, 24
foi, 17, 59, 65
gratuité, 47, 48
humilité, 16, 31
identité, 20, 24, 27, 64
image et ressemblance de Dieu, 8, 11, 62
imagination, 13
Immaculée Conception, 24
Incarnation, 60
inhibition, 31
innocence divine, 25, 36
irascible, 14, 15, 27, 43
loi éternelle, 33, 45, 46
mécanismes de défense, 3
mémoire, 20, 65
mémoire ontologique, 15
Memoria Dei, 7, 9
miséricorde, 45, 61
obéissance, 16, 23, 31, 33, 54, 63
oblativité, 19, 21, 25
oraison, 36, 40, 41, 59, 64, 65, 66
pardon, 21, 30, 37, 44, 45, 46, 59
paternité, 31, 57
Paternité de Dieu, 5, 54
phase d'identification, 38
phase d'indentification, 44
phase d'indépendance, 37, 41, 44
phase d'interdépendance, 44, 46, 47, 48
phase de contre dépendance, 29, 32, 33, 34, 41
phase dépressive, 28
phase symbiotique, 26
première cellule, 25
première épreuve, 33, 42, 46
relation, 2
relation d'intériorité, 18
relation de dépendance, 20
rupture de dialogue, 44
sentiment de culpabilité, 32, 42, 44, 45
séparation, 26, 57, 61
silence, 58, 63, 64
souffrance, 62
soumission, 52
sponsalité, 53, 57
tendresse, 42, 50
transgression, 35, 36, 41, 42, 44
troisième épreuve, 34
union transformante, 40
unité sponsale, 24, 25, 26, 28, 33, 54, 55
valorisation, 42
vocation de la femme, 50, 59
volonté, 14
vulnérabilité, 20, 23, 25

Mémo

3 mécanismes de défense dans la relation : l'indifférence, l'angoisse, le bien-être

3 mouvements : centripète, centrifuge et circulaire

3 puissances spirituelles : l'intelligence contemplative, l'amour, la mémoire ontologique

3 puissances de l'âme : l'intelligence, l'imagination, la sensibilité

3 consciences : conscience d'amour, conscience de raison, conscience sensible

3 vertus : l'obéissance, l'humilité, la confiance

3 vertus théologiques : la foi (porte l'obéissance), l'espérance (porte l'humilité) et la charité (porte la confiance)

Ecoute et intériorité en même temps, communion, confiance et abandon, vulnérabilité

Etapas de la croissance de l'identité :

3 moments initiaux : unité sponsale des parents, Acte créateur de Dieu, infusion de l'âme spirituelle par Dieu dans la première cellule, phase symbiotique

Séparations : première séparation (septième jour), naissance, sevrage

Phase dépressive vers neuf mois.

Phase de contre dépendance (phase du non) vers 2 ou 3 ans : accepter que l'enfant soit différent et le protéger ; expérience de la transgression et apprentissage de la loi.

Le sentiment de culpabilité est entièrement structuré à l'âge de trois ans. Il est dû à une confusion entre ce que l'enfant est et ses actes. Il est adouci ou guéri, 1. en donnant de la tendresse à l'enfant, 2. en le valorisant, et 3. en répondant à tous ses besoins (mais pas à ses caprices)

Construction du moi dominateur, jouisseur et possesseur (ego) vers quatre ans ; apparition de la conscience de culpabilité.

Passage de la conscience mystique à la conscience religieuse.

Phase d'indépendance : quatre cinq ans. Aveu et pardon.

Phase d'identification. A partir de six ans, discernement de la gravité de la faute et réparation.

Première épreuve vers six à sept ans : don par Dieu de la loi éternelle

Phase d'interdépendance : sept à dix ou onze ans, esprit de sacrifice

Adolescence, deuxième épreuve, confiance :

Phase de contre dépendance : de treize à seize ans et, moindre, de seize à dix-huit ans

Phase d'interdépendance : de dix-huit à vingt ans, préparant le passage à l'âge adulte

3 caractéristiques de la vocation de la femme dans la maternité : 1. être don et accueil de la vie, 2. référer au père, 3. accepter la séparation avec l'enfant, le confier au père

10 qualités du père : 1. protéger, 2. faire grandir, 3. séparer (amour séparant) et donner le sens de la lutte, 4. donner le sens du corps et de la souffrance, 5. garder l'instant, 6. être silencieux, 7. donner l'identité, 8. donner la nourriture, 9. faire mémoire, 10. rassembler